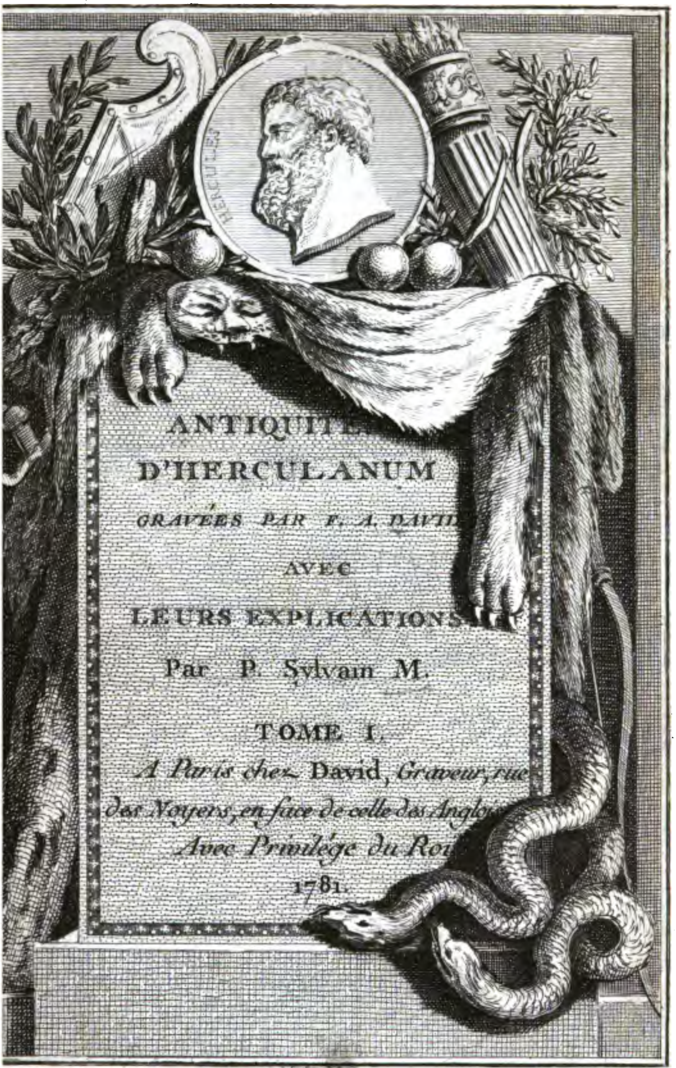


ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

TOME PREMIER.


HERCULES
ANTIQUITE
D'HERCULANUM
GRAVÉES PAR F. A. DAVID
AVEC
LEURS EXPLICATIONS
Par P. Sylvain M.
TOME I.
A Paris chez David, Graveur, rue
des Noyers, en face de celle des Anglo
Avec Privilége du Ro
1781.

LES ANTIQUITÉS D'HERCULANUM

AVEC

LEURS EXPLICATIONS

EN FRANÇOIS

par P. S. Maréchal.

À PARIS,

Chez David, *Graveur, rue Desnoyers, en face de celle des Anglois.*

Avec Privilége du Roi.

1780.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR LA VILLE D'HERCULANUM.

HERCULE revenant d'Espagne, & son armée navale ayant touché les bords du fleuve Sarno, il s'y arrêta pour faire aux Dieux un sacrifice, dans lequel il leur offrit la dixme du butin qu'il avoit fait sur les brigands des Gaules. Au même endroit où sa flotte avoit relâchée, il bâtit une ville de son nom, entre Naples & Pompéïa. Cette ville, située dans la Campanie, sur la côte de la Mer, vis-à-vis du Vésuve, entre deux rivières, fut donc appellée *Urbs Herculea* ou *Herculanum*, ou *Salinæ Herculeæ*, en François *Héraclée*, *Ville* ou *Salines d'Hercule*, *Herculanum*.

L'époque de sa fondation peut être fixée invariablement à l'année soixante avant la guerre de Troye, & conséquemment 1278 ans avant l'Ere-Chrétienne, d'après les marbres de Paros.

Herculanum fut successivement habitée par les Osques, les Etrusques, les Pelasges & les Samnites, qui en ont été chassés à leur tour pour faire place aux Romains: ces derniers s'y établirent & l'occupèrent spécialement l'an 293 avant J. C.

Cent ans avant l'Ere-Chrétienne, Herculanum étant entrée dans la guerre sociale ou marsique contre les Romains, fut reprise

par le Proconsul T. Didius, & quelque tems après fut faite Colonie Romaine ; elle devint riche & considérable. Pline & Florus la placent parmi les villes principales de la Campanie.

Herculanum, considérablement endommagée sous le règne de Néron, par le même tremblement de terre qui détruisit Pompéïa le 5 Février de l'an 63 de J. C. fut abymée toute entière le 24 Août de l'an 79, ou la première année de l'Empire de Titus, par une éruption du Vésuve. Cette ville subsista donc 1417 ans, ou à-peu-près. On compte vingt-six éruptions du Vésuve, depuis celle qui causa la ruine de cette ville & la mort du grand Pline.

Le souvenir d'Herculanum étoit tellement éteint, qu'au commencement de ce siècle plusieurs Sçavans disputoient sur le lieu de son ancienne situation. Cependant on a trouvé, en creusant, des traces manifestes d'une fouille qui a précédé de beaucoup la découverte d'Herculanum faite en dernier lieu. *Voyez* Winckelmann.

L'an 1706, le Prince d'Elbeuf, Emmanuel de Lorraine, depuis Duc du même nom, étoit allé à Naples, à la tête de l'armée Impériale, envoyée contre Philippe V. Il y épousa en 1713 la fille du Prince de Salsa. Ce mariage lui fit desirer une maison de campagne aux environs de la Capitale ; il en bâtit une près de Portici, dans un emplacement nommé *le Granatiello*. En creusant un puits, on perça la voûte d'un théâtre orné de morceaux précieux. Les découvertes importantes qu'on ne cessoit de faire chaque jour, excitèrent l'attention du gouvernement Napolitain, qui forma opposition aux recherches du Prince d'Elbeuf ; tout fut suspendu & oublié de nouveau.

Don Carlos devenu Roi de Naples, voulut élever un château à Portici en 1736. Emmanuel de Lorraine céda son terrein à Sa Majesté Sicilienne, qui fit creuser à quatre-vingt pieds de profondeur perpendiculaire ; & l'on découvrit bientôt une ville entière qui avoit existé en cet endroit.

Il faut fouiller plus ou moins en avant pour arriver à Hercula-

nom; au-dessus de l'Amphithéâtre, il y a depuis le sol jusqu'aux bancs qui forment cet édifice public, quatre vingt palmes, * ou près de onze toises de France.

Toutes les rues d'Herculanum, pavées de laves du Vésuve, étoient tirées au cordeau, & avoient de chaque côté des banquettes ou parapets & trottoirs pour les gens de pied, tels qu'on en voit dans les rues de Londres. Les maisons paroissent d'une architecture assez uniforme & les murs étoient peints à Fresque. Les fenêtres étoient ordinairement fermées de bois pendant la nuit, & ouvertes pendant le jour. Le verre qu'on a trouvé à bien peu de maisons étoit très-épais.

Il ne périt pas beaucoup de monde dans le désastre d'Herculanum; car parmi les ruines, on rencontre rarement des squelettes. L'entière destruction de cette ville a été occasionnée principalement par des monceaux de sable, qui probablement l'auront ensevelie peu-à-peu. Les habitans auront eu le tems de prévoir ce terrible évènement, & en abandonnant leurs maisons, en auront emporté leurs effets les plus précieux.

Tout paroît avoir été enseveli par degré sous une espèce de mortier ou ciment très-solide, composé de terre & de cendre du Vésuve. Ce mélange, cette mixtion épaisse & visqueuse qui roule lentement comme feroit du verre fondu & qui en a toute la chaleur, en un mot cette *lave* a comblé non-seulement les rues, les places & autres lieux ouverts; mais encore a pénétré dans l'intérieur de tous les édifices sans les endommager, & en a rempli exactement toutes les parties sans y laisser le moindre vuide; ensorte que tout est plein dans Herculanum.

Le cabinet d'Antiques, situé à Portici, attenant le Palais-Royal, a été formé depuis 1750, en conséquence des fouilles d'Herculanum, & par suite de Pompéïa & de Stabia; on lui a donné le nom de *Museum Herculanense*.

* Le palme Napolitain, plus grand de deux pouces que le palme Romain, est d'environ dix pouces, pied de Roi.

Ce cabinet eſt composé d'une cour remplie de grands morceaux, & de douze ſalles carrelées de marbres en moſaïque tirés de la ville ſouterraine.

La première ſalle, qui a ſix armoires, eſt conſacrée à tout ce qui a paru avoir quelque rapport aux ſacrifices; des trépieds, des vaſes, des coupes, des couteaux, des baſſins, des aiguières.

Dans la deuxième, on a dépoſé les lampes ſépulchrales & autres divers inſtrumens de Mathématiques, de Chirurgie & de Muſique; une boëte d'onguents, des uſtenſiles de fer & ſur-tout de cuivre, un miroir de métal, un paraſol, un peigne, des dez, &c.

On a raſſemblé dans la troiſième ſalle des outils de Maçons & de Tailleurs de pierre, des briques & des tuilles, des fuſeaux, des cuillèrs d'yvoire, mais point de fourchettes; des maſques de caractères différens pour le Théâtre; des menottes pour les criminels, des bouteilles de verre & des gobelets, un dez à coudre, des aiguilles & des ciſeaux.

On voit dans la ſalle ſuivante des balances de l'eſpèce de nos romaines ou peſons; mais on n'en a point trouvé avec deux baſſins *; des poids & des meſures. Sur l'un des côtés des poids qui ſont de plomb, on lit ces lettres gravées en relief: *eme*, *achetez*; & ſur l'autre, *habebis*, *& vous aurez*.

La cinquième ſalle eſt une des plus intéreſſantes: on y a placé un grand nombre de buſtes de marbre & de bronze. C'eſt-là auſſi qu'on a dépoſé des manuſcrits antiques, écrits en deux colonnes

* On y remarque auſſi des balances qui réuniſſoient à la fois le plateau & la romaine. Des critiques peu éclairés ſur les Antiquités, n'ont donc montré que leur ignorance, en faiſant un crime à M. Robin, dans ſon Tableau pour la ville de Paris, d'avoir repréſenté Thémis avec des balances de cette dernière forme. Ce Peintre eſtimable n'a pas cru devoir manquer à la vérité du coſtume pour plaire à ces demi Amateurs, qui font d'autant plus de tort aux Arts, qu'ils découragent les Artiſtes par leurs fauſſes lumières ou leur injuſte perſiflage.

& d'un seul côté ; les uns sur des écorces d'arbres, les autres sur des feuilles de plante : ils sont devenus très-noirs& très-cassans ; il faut bien des précautions pour ne les pas rompre en les déroulant, car ils sont tournés ou sur eux-mêmes, ou sur un cylindre de bois, ou sur deux rouleaux creux ; un Religieux a imaginé des moyens ingénieux & une machine très-commode pour les dérouler avec le moins de dommages & de lacunes possibles. Dans cette même salle, on peut lire quatre de ces anciens manuscrits mis sur toile. Ils sont tous les quatre du même Auteur, *Philodemus*; l'un traite de la Musique & l'autre de la Philosophie ; le troisième de la Rhétorique. & un quatrième de la Morale. Puissent-ils devenir bientôt publics ! Dans la mêmearmoire, on a placé l'encre & des tablettes avec leur stylet. On y remarque aussi des espèces d'empreintes ou cachets de cuivre gravé, On a trouvé encore une espèce de plume de bois ou deroseau, dont le bec taillé comme celui des nôtres n'étoit point fendu.

Une armoire entière de ce cabinet est destinée aux Priapes trouvés dans les fouilles d'Herculanum : les uns servoient d'ornemens aux lampes & ailleurs ; les Dames de ce tems portoient les autres à leur col, plusieurs sont aîlés ; quelques-uns représentent un animal dont chacune des parties seroit Priape elle-même, la tête, les pieds, &c. Des préjugés religieux, autant que le libertinage, ont multiplié ces images, symbole de la génération & même de la cause universelle qui donne la vie à tout ; tant les extrêmes se touchent, ou plutôt tant les moeurs des hommes changent & différent ! la simplicité & l'innocence de nos ancêtres ne trouvoient rien d'indécent dans les objets qui aujourd'hui font rougir la pudeur.

Dans la sixième salle sont des grands landiers de fonte, propres à porter des lampes, & qui ressemblent à nos guéridons modernes ; dans un rétranchement on a réuni tout ce qui concerne la cuisine.

La septième contient deux grands bronzes représentant des Gladiateurs & quantité de petites figures ou divinités du paganisme

Près & dans la huitième salle, on voit un beau vase, une Vénus pudique de marbre blanc, de belles colonnes d'albâtre, de marbre verd, &c.

Au milieu de la neuvième salle, est un faune. On y a aussi suspendu par son anneau un petit cadran solaire qui a la forme d'un jambon, la queue de l'animal sert de gnomon.

Dans les fouilles de la ville souterraine on a trouvé aussi des camées bien gravées sur des pierres fines, mais point de diamans blancs; on a ramassé des médailles, des monnoyes, des anneaux d'or pour passer dans les bras, des bagues, des colliers, plaques d'or & bracelets, de longues épingles d'argent pour le chignon des femmes.

Dans cette salle, on a rassemblé aussi des denrées & des fruits de différentes plantes, des amandes encore dans leurs enveloppes, des figues, des noyaux de pêches & d'abricots, des boutons & des fleurs de grenadiers. On conserve du vin qui ressemble à un morceau de verre noir, & qui fut trouvé au fond d'un vase de terre avec cette inscription : *Herculani nonius*.

On y a aussi placé deux pains ronds, une bouteille d'huile, de la poix, des semelles de souliers, des boutons d'habit plus gros que les nôtres, un morceau de galon d'or pur, du rouge à l'usage des Dames, & des filets ou réseaux.

Le dixième cabinet renferme plusieurs idoles en bronze.

Dans celui qui suit, on a transporté des mosaïques & une figure de marbre blanc dont les draperies sont peintes en rouge; on y voit aussi deux dains en fonte, &c.

Dans la douzième & dernière salle sont des instrumens de guerre, & un pavé ou parquet en marqueterie représentant l'enceinte d'une ville de guerre.

De l'autre côté du Palais-Royal de Portici sont les salles destinées uniquement aux peintures antiques d'Herculanum. Dans un

premier sallon, sont les enseignes ou écritaux. Les tableaux sont peints sur une espèce de stuc. On dit que ceux qui représentent les fruits, les animaux & les oiseaux ont plus de mérite que les autres; en général les proportions des figures sont régulières, mais d'une composition froide. La perspective & la dégradation dans les teintes manquoient aux Artistes d'Herculanum, mais ils excelloient dans les draperies.

Il faut convenir qu'ils avoient moins de secours que nous, puisqu'ils ne connoissoient pas la peinture à l'huile. Beaucoup de leurs Tableaux sont en camayeux. Le fond sur lequel ils peignoient étoit blanc; ils peignoient quelquefois sur le marbre, mais toujours en détrempe. Les peintures ne sont pas de la même beauté que les ouvrages des Sculpteurs distingués par une composition d'un grand style, un excellent caractère de dessin & une parfaite exécution.

Le Roi d'Espagne a fondé pour travailler à la description des monumens trouvés à Herculanum, une Académie composée d'abord de quinze Membres, qui s'assembloient une fois par semaine, chez M. le Marquis R. Tanucci de Florence, Secrétaire d'État. Nous avons déjà 7 volumes grand *in-fol.* de leur travail, le premier contient un Catalogue de 738 Tableaux, 350 statues, 1647 vases ou meubles, &c. Ce Tome parut en 1755; le premier volume des Peintures (car ce riche trésor d'antiquités débute par l'explication & la gravure des Tableaux,) fut publié en 1757.

Cette superbe collection a été gravée & se continue aux frais de Sa Majesté Sicilienne, qui a fait présent de la moitié de l'édition.

Planche Premiere.

L'agréable emplacement d'Herculanum & des autres villes voisines, étoit plus qu'en aucun autre endroit, le Théâtre où les Romains déployoient leur somptuosité dans la construction de leurs maisons de plaisance, situées le plus souvent sur le bord de la mer. On n'assure point que dans ces peintures, les vues de ces maisons soient fidèlement représentées. Dans plus d'une, on peut soupçonner avec quelque vraisemblance que l'Artiste a voulu transmettre quelques détails qui n'appartenoient qu'à l'Égypte, qu'il s'est livré dans d'autres morceaux à sa seule imagination, ou bien encore qu'il n'a voulu peindre tantôt que des parties séparées, dont ces lieux d'agrément étoit composés, tantôt qu'il les a dessinés dans tout leur ensemble.

Les édifices qu'on voit dans ce premier frontispice semblent nous donner une idée de trois corps de logis qui composoient ordinairement une maison de campagne.

Columelle dit, que le premier de ces trois bâtimens s'appelloit *urbana*, ou noble, désigné sous le mot de prétoire par Palladio & par d'autres; Pline cependant le nomme *casa*; cette partie étoit l'habitation du maître. La seconde *rustica* étoit occupée par le Fermier & les autres Laboureurs; elle comprenoit encore les étables & écuries: enfin, la troisième partie *fructuaria* servoit à mettre les provisions néceffaires & les productions du territoire.

Lucullus paroît être celui qui introduisit parmi les Romains la manie des maisons de campagne, sises sur la Mer. C'est pour cela que Paterculus dit qu'il fut appellé *Xercès togatus*. Qui n'a entendu parler des maisons de plaisance de Baïa, du lac Lucrin, de Pouzzole & de tout ce rivage? Senèque le Philosophe parle de la magnificence de celle que César possédoit près d'Herculanum. Consultez Grenius, qui a fait l'énumération de presque toutes les maisons qui ornoient ces beaux lieux. Strabon nous apprend que

tous ces différens édifices & plantations étoient tellement près les uns des autres, que Baïa, Pouzzole, Naples, Pompéïa, Sorrento & Herculanum, ne sembloient faire qu'une seule & même ville.

Cette tour qui se voit sur le devant de notre gravure a exactement la forme de nos colombiers : peut-être en étoit-ce un.

PLANCHE II.

Nous aimons mieux garder le silence, ainsi que le fait ici le texte Italien, que de nous abandonner à des conjectures vagues qui n'apprendroient rien à nos Lecteurs.

PLANCHE III.

Les Anciens appelloient *monochromata*, *monocrômes*, les peintures d'une seule couleur, (*camayeux*), pour lesquelles ils se servoient ordinairement de cinnabre; telle semble être la nature du Tableau rendu dans cette planche; c'est l'un des quatre monocrômes peints sur le marbre que possède le Museum Royal : ils sont parfaits dans leur genre & inestimables par leur singularité. Celui ci tient la première place dans la description des ruines d'Herculanum, parce qu'il a été decouvert le premier dans les excavations de Résine, le 24 Mai 1746. Il est aussi plus précieux que les trois autres, tant par les figures qui y sont représentées, qu'à cause du nom de l'Artiste qu'il a eu soin de nous transmettre dans un coin de son Tableau : *Alexandre Athénien l'a peint.* Ces mots nous instruisent de la patrie de l'Auteur & même encore du tems où il vivoit. Du moins la forme des caractères grecs * nous dénote qu'il florissoit un peu auparavant l'Ere Chrétienne ; ni Pline, ni d'autres Auteurs n'ont fait mention de cet Alexandre, qui méritoit d'avoir part à leurs éloges.

Quoique le Peintre ait eu le soin aussi de tracer le nom des héroïnes de son Tableau, sçavoir, *Latone*, *Niobe*, *Phebé*, *Illaire* ou *Thelaire* & *Aglaé* **, ces renseignemens ne peuvent suffire

---

* *L'epsilon*, *le sigma*, & le *phi* sont écrits à l'ancienne maniere.

** Voyez le dictionnaire de la Fable.

pour nous faire connoître son intention, en les unissant dans ce groupe. L'hexamètre de Sapho :

Latone & Niobé étoient étroites amies,

ne jette pas beaucoup de jour sur ce sujet, quoiqu'il autorise la réunion de ces femmes Grecques. On a imaginé plusieurs conjectures pour en rendre raison : (mais comme elles sont toutes vagues & peu satisfaisantes, nous en ferons grace à nos Lecteurs, avec d'autant moins de peine qu'elles ne jettent aucune lumière sur la marche & le progrès des Arts.)

Les deux personnes qu'on voit s'occuper agréablement à une espèce de jeu d'osselets, méritent particulièrement d'être remarquées.

Les Anciens appelloient ce jeu *pentalitizzare* *, parce qu'on avoit coutume de jouer ainsi avec cinq morceaux de pierre ou d'autre matière & quelquefois avec cinq petits os, ou osselets appellés *astragales*. Il est à présumer que ce sont de ces petits osselets qu'on voit ici dépeints. On en conserve beaucoup de vrais & de naturels dans le Museum Royal.

Pollux explique ce jeu des osselets avec quelques détails. Le *pentalita*, dit-il, se jouoit ainsi : on jettoit en l'air cinq petites pierres ou calculs, ou osselets, qui étoient d'abord dans la paume de la main, de manière qu'en la retournant on devoit les recevoir sur le dos de la même main ; & c'est là précisément ce que fait Illaire dans cette peinture. Les osselets qu'on n'avoit pu recevoir sur le dos de la main, se ramassoient ensuite à terre, comme il paroît que le fait ici Aglaé. Ce jeu étoit plus à l'usage des femmes que des hommes. (Les Écoliers le jouent encore aujourd'hui.)

L'astragale des Grecs, & ce que les Latins appelloient *talus*, est le petit os tiré des agneaux ou d'autres petits animaux. Les Toscans le nomment aliossos, ou *talone* ou *talon*. Les Anciens parloient de ces petits os, quand ils disoient, *ludere talis*. *L'Aliossm*

* Ce mot latin est composé de deux mots grecs : *pente*, cinq, & *lithos*, pierres.

a six faces ; mais il ne peut se reposer que sur quatre. Eustache, Commentateur d'Homere, a fait *ex professo*, un traité entier sur ce jeu ; mais il est bien différentde celui que nous offre ce Tableau. Il faut observer que dans l'antiquité les Artistes représentèrent assez communément dans leurs Peintures & Sculptures de ces sortes de jeux. Pline cite un fameux *simulachre* de Policlete, représentant deux jeunes Garçons jouant aux osselets, ce qui a fait donner à cette peinture le nom d'*astragalizontes*. Pausanias rapporte qu'on voyoit dans un Tableau de Polignote, les deux filles de Pindare, Camire & Clitie, occupées à cet amusement ; Sequino le représente dans une médaille curieuse avec cette inscription : *qui ludit, arram det, quod satis est*.

Dans notre Tableau, on voit plus de cinq osselets, peut-être pour rendre le jeu plus compliqué & plus intéressant.

Probablement, le Peintre du Tableau qui nous occupe en ce moment, fut si content de son ouvrage, qu'il y mit son nom. Sur les morceaux de Sculpture, il n'est pas ordinaire d'y trouver le nom de l'Artiste ; parmi les Tableaux, un seul est venu à notre connoissance avec le nom du Peintre. Les Anciens avoient coutume de mettre le nom des personnages qu'ils peignoient. Pausanias remarque que Polignote mettoit à ces peintures un nom selon son caprice.

Pline, dans l'Épître Dédicatoire de son Histoire Naturelle à l'Empereur Titus, dit que les anciens Peintres & Sculpteurs mettoient ordinairement des noms à leurs ouvrages avant qu'ils fussent finis. Apelles & Policlete en agissoient ainsi, voulant que leurs ouvrages fussent toujours regardés comme seulement commencés & non pas amenés à leur point de perfection, afin que celui qui voudroit les critiquer, pensât d'eux, qu'ayant été prévenus par la mort, ils n'avoient pu mettre la dernière main à leur ouvrage.

Mais Pline a ajouté, peut-être avec trop de confiance, qu'il n'y avoit que trois personnes qui eussent fait de pareilles inscriptions.

Phidias a gravé celle-ci, fur fa fameufe ftatue de Jupiter Olympien : *Phidias, fils de Carmide, Athenien, m'a fait.* Nous avons encore en outre deux exemples de pareilles inſcriptions, ſur des ouvrages parfaitement finis : un dans le Muſeum Royal, où on lit ſur un buſte : *Apollonius m'a fait.* L'autre eſt la peinture d'un vaſe étruſque du Muſeum du célèbre Joſeph Valetta : on y lit ces mots : *Maximus m'a peint.*

Quoique la peinture avec une ſeule couleur paroiſſe appartenir aux commencemens groſſiers de l'Art, cependant les plus grands Maîtres, dans leurs ouvrages les plus finis, ſe ſont ſervi de cette manière de peindre. Quintilien l'aſſure de Polignote & Pline de Xeuxis. Du tems des Empereurs, au rapport de ce dernier Auteur, elle étoit encore en uſage.

Ces monocrômes ſont les premières peintures ſur marbre que nous ayons reçu des Anciens ; on a diſputé juſqu'à préſent s'ils en avoient fait ou ſçu faire : le *lapidem pingere* de Pline & tout autre paſſage, ſignifioit qu'on imitoit la peinture avec les veines même du marbre, mais non qu'on peignoit ſur le marbre. *Voy.* Caylus.

PLANCHE IV.

Pluſieurs objets ſont à remarquer dans ce frontiſpice ; d'abord, les caleçons ou culottes que portent viſiblement deux des perſonnages qui y ſont figurés ; enſuite, la tour & ſes fenêtres, qui paroît propre à ſervir d'habitation ; l'édifice majeſtueux élevé ſur des arches conſtruites dans l'eau, & enfin le pont. Dans le lointain, ſont d'autres édifices, entre leſquels on diſtingue une pyramide.

L'uſage des culottes n'eſt pas nouveau ; ſans parler d'Adam, les Perſes, les Mèdes & les Scythes s'en ſervoient, & une partie de la Gaule (Narbonnoiſe), fut appellée *Braccata*, parce qu'elle en portoit. Il paroît que dans les premiers tems, les Grecs & les Romains n'en usèrent point. Il eſt vrai que Cicéron, dans les offices, Liv. I. dit que les Acteurs avoient tant de reſpect pour l'ancienne diſcipline, qu'aucun d'eux ne paroiſſoit ſur la ſcène,

sine subligacula, sans *caleçons*, ou culottes ; & Athenée, Liv. XIII, rapporte que les Danseuses en Thessalie dansoient nues avec leur *diazolfe* (ceinture), suivant leur coutume. Mais Baïfius dans son traité *de re vestiariâ*, estime que le *subligaculum*, la *diazolfa*, la *perizona*, ne couvroient que les seules parties naturelles, & non pas les cuisses, comme le faisoient les *bracæ*, *culottes*. Suétone dit, qu'Auguste se servoit de caleçons ; mais on prétend que ce n'étoit que des bandages. Alexandre Sévère portoit des culottes. Voyez Saumaise. Honorius défendit de porter des caleçons dans les villes. Quoiqu'il en soit, il est évident d'après ce paysage, qu'à la campagne on mettoit des culottes dès avant le règne de Titus.

D'après l'édifice que nous avons sous les yeux & bien d'autres que nous verrons dans la suite, soit Bourgeois, Prétoriens, ou Nobles, il paroît que le goût des Romains dans la bâtisse de leurs maisons de campagne étoit de les construire sur une terrasse, laquelle étoit elle-même portée sur des arches ou arcades faites dans l'eau. Mais il ne faut point confondre avec ces bâtimens le *cripto-porticus* dont parle Pline : on appelloit ainsi un long portique destiné à la promenade, couvert & fermé par des fenêtres des deux côtés.

Au reste, les Romains bâtissoient non-seulement sur la Mer, mais aussi sur les rivières & les lacs, & ils faisoient un grand usage d'eau.

La pyramide qu'on voit ici, sera, si l'on veut, un sépulchre. Il y en avoit en effet dans les maisons des champs. Scipion fut enseveli dans sa campagne ; & Adrien dans celle de Cicéron, à Pouzzole.

PLANCHE V.

Ce beau Tableau a été parfaitement bien conservé. La vivacité du geste du jeune homme assaillant fait l'éloge de la vive imagination de l'Artiste ; & la contenance du Centaure, assailli au moment même qu'il porte sa main hardie sur la Nymphe effrayée

qui le repousse, nous fait entrer dans l'idée du Compositeur habile. Il aura peut être eu intention d'exprimer quelque scène de la guerre des Lapithes, contre les Centaures. La jeune femme sera donc Hippodamie, épouse de Pirithous, que le Centaure Euritus veut enlever, mais dont Thésée, ou quelqu'autre Héros, se dispose à punir par la mort le téméraire attentat.

Ce marbre peint, ainsi que deux autres gravés par la suite, & à-peu-près de la même grandeur, de la même touche & du plus grand mérite, fut trouvé dans les excavations de Résine, le 24 Mai 1749.

(Consultez les Mythologues sur le trait de la Fable, auquel ce Tableau paroît appartenir.)

Lisez aussi Ovide, Métam. XIII, vers 210 & suiv. mais surtout Virgile, Æneïde XII, vers 301 & suiv. Il semble que le Poëte ait voulu lutter contre le Peintre, ou bien que celui-ci a tenté d'imiter le premier.

PLANCHE VI.

Ce Frontispice est curieux, par rapport aux différens objets qui en occupent le champ. Entre les rochers, on apperçoit un Terme, & sur la porte on observe une roue dentelée.

On sçait que Numa ordonna aux Romains de distinguer leurs possessions par des bornes, & d'y mettre des pierres consacrées à Jupiter Terminal. On représentoit le Dieu Terme avec un visage barbu, ou par une simple pierre, une petite colonne de marbre, ou de bois.

On croit que cette roue dentelée servoit à tirer de l'eau, & c'est ce que les Latins appelloient *antla*, ou *rota*. Les Grecs se servoient aussi d'une pareille machine dans leurs moulins à eau. Cependant, comme on a trouvé cette même roue dans plusieurs peintures, dont les sujets étoient bien éloignés de l'eau, on pense que c'étoit plutôt une digue, treillis, ou balustrade, peut-être de bois, laquelle on plaçoit aux portes, ou à quelqu'autre ouverture.

PLANCHE VII.

Cette peinture a été si maltraitée par le tems, qu'on en sent à peine les contours, comme on peut le voir dans le dessin exact de la planche, ce qui ne contribue pas peu à en rendre l'explication encore encore plus difficile. Le Vieillard nud, en partie recouvert d'une peau, semble être le gouverneur de *cet* enfant, ou de *cette* enfant qu'il tient entre ses jambes, & à qui tout le reste du Tableau paroît avoir rapport. La Bergère ou la Nymphe qui caresse l'enfant, pourroit en être regardée comme sa nourrice ; & la femme, au port majestueux, qui tient par la bride un poulain, en sera ou la mère, ou celle qui en connoît toutes les aventures, comme on peut le conjecturer par le doigt index de cette femme, tourné vers l'enfant. On pourroit donc croire que le Peintre a voulu représenter ici ou l'éducation d'Achille, ou Neptune caché dans sa retraite, ou l'accouchement mystérieux de Cérès, qui, transformée en jument, enfanta la Déesse Regina & le cheval Arion. Quoiqu'il en soit de nos conjectures, quelque soit le sens du grouppe peint sur ce marbre, il n'en est pas moins précieux.

La pierre ronde (en forme de cylindre) avec l'autel posé dessus, comme on en trouve dans d'autres monumens, semble indiquer que le sujet traité ici appartient à quelque Divinité.

Le Vieillard a le bras droit couvert ; chez les Grecs, la tunique qui n'a qu'une manche, étoit affectée aux esclaves. La peau qui le couvre semble indiquer un Berger, ou un Héros.

Pour le manteau, qui, montant à travers le col, ferme la bouche de la Nymphe penchée derrière le Vieillard, l'ingénieuse imagination du Peintre aura peut-être voulu représenter le secret ou le silence.

PLANCHE VIII.

Le texte Italien nous abandonne ici. Ce cul-de-lampe a quel que ressemblance pour la construction des bâtimens qui y sont

peints, avec la planche quatrième, à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

PLANCHE IX.

Cette peinture représente une magnifique maison de plaisance, ou plutôt un jardin. Près du rivage est une statue sur une haute base ; c'est peut-être un Hercule qui avoit un temple sur le bord de la Mer. Ce pourroit être aussi Glaucus, le Dieu des pêcheurs, ou bien Palemon ; ou Neptune lui-même, le tems ayant sans doute fait disparoître les pointes du trident, dont il ne reste que le manche. On pourroit aussi présumer que les autres figures sont des Laboureurs, dont le Fermier ou le Chef est celui qui tient des clefs.

PLANCHE X.

(Les ruines qui composent ce joli cul-de-lampe nous paroissent d'un dessin agréable. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce petit Tableau.)

PLANCHE XI.

Dans les autres peintures du Museum Royal ; on ne voit que des masques seulement, ici on peut affirmer qu'on distingue parfaitement les personnes elles-mêmes masquées ; mais on ne peut décider avec la même certitude du caractère de ces personnages. Il est vrai-semblable pourtant que le Peintre a voulu exprimer ici une action tragique, si l'on fait attention à la tristesse profonde, aux pleurs, & à leurs habits (de ces trois figures,) longs & rayés qui, descendant jusques sur leurs pieds, couvrent encore une partie de leur chaussure.

Il n'est pas douteux que ces trois figures sont peintes masquées, puisqu'outre *l'allure* de leur visage, qui certainement ne semble pas naturelle, on distingue visiblement qu'elles portent des masques, à cette grande ouverture, à travers laquelle on apperçoit leur

leur bouche. Leurs cheveux épars semblent postiches, tels que ceux dont se servent les Dames à leur toilette. *

On pourroit ranger ces trois femmes dans la classe de celles qu'on appelloit *presixæ* & qui alloient devant le deuil, ou de celles qui dans l'intérieur des maisons s'abandonnoient à toutes les démonstrations de la tristesse, en attendant la cérémonie des funérailles.

On en rencontre de semblables sur plusieurs monumens antiques ; & Suétone, dans la Vie de l'Empereur Vespasien, dit que le mime portoit un masque représentant le mort & qu'il contrefaisoit ses dits & actions, comme s'il étoit vivant ; d'où l'on peut conclure que les masques quelquefois étoient en usage dans les funérailles ; mais il restera toujours une difficulté à résoudre ; sçavoir, comment ces femmes masquées pouvoient imiter au naturel une vive & sincère douleur. D'ailleurs, dans le Tableau qui nous occupe en ce moment, on ne voit ni cadavre, ni pompe funèbre. On pourroit dire, il est vrai, que ces femmes paroissoient quelquefois sur la scène, & que dans notre peinture, on les a voulu représenter ainsi, ou bien peut-être sur la porte du défunt ; mais non autour du mort.

Pollux appelle *cothurnous* & *embadas* ces chaussures communes, ou cothurnes bas, que le Peintre semble avoir voulu indiquer ici. La haute taille & peut-être mal proportionnée de la première des trois figures nous confirme dans la pensée qu'il y a ici des personnages tragiques, dont le propre étoit d'imiter la grande & majestueuse taille des héros & des héroïnes : ce qui cependant a fait croire à d'autres que les véritables & hauts cothurnes sont ceux qui, couverts par les vêtemens, ne paroissoient pas.

Consultez l'article des masques dans l'élégant & savant ouvrage intitulé : *Description des pierres gravées du cabinet de Monsei-*

---

* Cette derniere phrase est exactement traduite de l'Italien.

gneur le Duc d'Orléans, *par MM.* Lachaud & le Blond, Tome premier, *in*-fol.

PLANCHE XII.

On voit ici plusieurs bâtimens qui forment un petit village.

PLANCHE XIII.

Cette Peinture, l'un des morceaux les plus considérables du Museum Royal, peut aussi en être regardée comme l'un des plus beaux. Elle fut trouvée avec plusieurs autres, dans les excavations de Résine, lors des premières découvertes, faites en 1739. Ce tableau étoit placé dans un grand appartement qu'on a cru un temple. Au moment qu'on le mit au jour, il étoit parfaitement conservé; les couleurs en étoient fraîches & vives; mais le tems leur a fait perdre, depuis, beaucoup de leur vivacité. Les figures en sont très-bien disposées, & chaque partie de ce sujet appartient à un grand talent. Cette peinture représente la célèbre Fable de Thésée dans l'isle de Crête. Ce Héros est peint nud; sa taille est celle d'un géant; il porte une massue noueuse, & il a une bague au doigt annulaire de la main gauche *. On y a peint aussi plusieurs jeunes Athéniens & plusieurs filles, grouppés dans différentes attitudes convenables aux transports de leur reconnoissance.

---

* Les Planches étant gravées du même sens que l'*in-folio* que nous réduisons, la bague se trouve à la main droite dans notre Estampe. C'est un léger inconvénient, qui cesse même d'en être un aussi-tôt qu'on en a prévenu. Les plus habiles Artistes se le sont permis, même dans des gravures originales. Voyez, par exemple, *les Couseuses de Beauvarlet* & *les Musiciens Ambulans de Will*, &c. à plus forte raison dans celle-ci qui ne sont que des réductions. Faire disparoître ce défaut, nous auroit pris trop de tems & de peine, & nous eut mis dans le cas de ne pouvoir répondre avec exactitude aux engagemens contractés envers le Public.

Que cette Note nous serve d'excuse, & d'avertissement à nos Lecteurs, toutes les fois qu'ils rencontreront dans nos Estampes un Sujet rendu en sens contraire à celui de l'original.

Ces Perſonnages paroiſſent ſortir de la porte du labyrinthe. Etendu aux pieds du Vainqueur, le Minotaure eſt d'une forme toute autre que celle qu'on remarque ſur les médailles. La Déeſſe qu'on apperçoit dans le haut du tableau, aſſiſe & tenant d'une main l'arc & la flèche, repréſente la Divinité Protectrice de Théſée.

Égée, Roi d'Athènes, ayant fait tuer Androgée, fils de Minos, Roi de Crète ; les Crétois, pour venger cette mort, déclarèrent la guerre aux Athéniens. Alors affligée de la peſte, Athènes fut obligée de ſouſcrire au traité du Roi de Crète, dont les conditions étoient, que, dans un tems preſcrit, elle fourniroit un nombre déterminé de jeunes garçons & de jeunes filles, pour ſervir de victimes au Minotaure. Ce monſtre étoit le fruit de l'union infâme de Paſiphaë, fille de Minos, avec un Taureau. Il étoit renfermé dans un labyrinthe, duquel il n'étoit plus poſſible de ſortir, dès qu'une fois on ſe trouvoit perdu dans ſes longs détours. Le tems approchoit où l'on devoit pour la troiſième fois payer le tribut au monſtre, lorſque Théſée, fils d'Étra & d'Égée, ſorti de Trézene ſa Patrie, où il avoit été élevé, vint à Athènes pour y retrouver ſon père. Il ne put voir la déſolation de cette Ville ſans en être touché, & s'offrit généreuſement à être du nombre des malheureuſes victimes. Arrivé en Crète, il devint amoureux d'Ariadne, fille de Minos, & lui plut tellement qu'elle lui enſeigna le moyen de ſortir du labyrinthe après qu'il auroit tué le monſtre.

Plutarque, dans la vie de Théſée, Diodore, Apollodore, Hyginus, Catulle & preſque tous les Poëtes, ont fait mention de ce trait, & l'ont tous narré d'une façon différente.

Pluſieurs Sçavans ont expliqué cette Fable d'une manière aſſez naturelle. Minos étant infirme ou éloigné de ſa femme, Paſiphaë aima un jeune homme nommé Taurus, lequel, ſelon Plutarque, étoit Commandant de la flotte du Roi de Crète. La Reine en eut deux enfans, dont l'un reſſembloit à Minos & l'autre à ſon père.

Aimeroit-on mieux cette autre explication que nous devons

encore à Plutarque ? Minos institua des jeux funèbres en l'honneur d'Androgée. Le prix du Vainqueur consistoit en esclaves Athéniens. Le premier qui le remporta fut Taurus, rival de Minos. Thésée, ayant combattu & tué ce Taurus qui déplaisoit au Roi de Crête, obtint la liberté de ses concitoyens & l'affranchissement du tribut.

La figure de Thésée est nue. Pline nous apprend que parmi les Artistes Grecs, il étoit reçu que le nu convenoit généralement aux Héros. *C'étoit le génie Grec de ne rien voiler.* Philostrate ajoute qu'en particulier, la nudité des pieds étoit consacrée aux principaux personnages. Quant à la chevelure de Thésée, elle ne diffère en rien de celle des jeunes garçons qui l'environnent. Le Peintre aura voulu observer la coutume universellement en usage chez les Grecs.

La taille qu'on donnoit ordinairement aux Héros, étoit de dix coudées, comme nous l'apprend Philostrate : or, pour rendre plus sensible la hauteur de celle de Thésée, le Peintre l'a représenté hors des proportions des autres figures qui l'accompagnent : il a suivi l'exemple de Lisippe, qui, au rapport de Pline, a contribué beaucoup aux progrès de l'Art de la Sculpture en diminuant le volume des têtes, en rendant les corps moins colossals, plus grêles ; afin de faire ressortir davantage la figure principale.

La massue, avec laquelle Thésée tua le Minotaure, étoit de fer ou de bronze, suivant Pausanias & plusieurs autres Auteurs. Il sembleroit que notre Peintre se seroit trompé ici en la faisant de bois, couvert de nœuds ; si Eustache, dans son Commentaire sur Homère, n'avertissoit pas que cette massue étoit de bois, armée de fer à son extrêmité.

Pour rendre raison de la bague que Thésée porte à son doigt, il faut se rappeller que ce Héros se vantoit d'avoir Neptune pour père. Le Minotaure, pour s'en moquer, jetta un anneau dans la mer, en lui disant, que s'il étoit véritablement le fils du Dieu des mers, il lui seroit facile de retrouver la bague. Thésée sut

le champ se plonge dans les eaux, & protégé par Amphitrite, il revient avec l'anneau & une couronne qu'il donna à Ariadne. On soupçonneroit d'abord que le Peintre n'a pas ignoré cette Fable : mais quand nous remarquons un pareil anneau au doigt de la jeune fille qui tient la massue, cette conjecture ne peut plus être admise. Aulugele écrit que les anciens Grecs portoient un anneau au doigt de la main gauche, qui est le plus voisin du plus petit. (C'est le doigt que nous appellons *annulaire* & que nous avons ainsi désigné, parce qu'encore aujourd'hui nous le destinons au même usage, sur tout dans la cérémonie du mariage.)

Les Athéniens envoyoient en tribut au Minotaure sept jeunes filles & sept jeunes garçons, tous les neuf ans, suivant quelques Auteurs, & chaque année selon d'autres.

Plusieurs ont cru que la jeune personne, qui tient la massue de Thésée & dont la main gauche est ornée d'un anneau & de son chaton, étoit cette même Ariadne qui facilita la victoire du Héros. D'autres ont imaginé que c'étoit Péribée, la plus belle des sept jeunes Athéniennes, & celle que Minos aima : mais ce seroit se hasarder que de décider ce point. Elle est vêtue selon le costume Athénien & les monumens antiques, expliqués par le P Montfaucon.

On prétend que le fameux labyrinthe de Crête, où l'on enferma le Minotaure, fut bâti par Dédale sur le modèle du célèbre labyrinthe d'Égypte, qui servoit de retraite aux Crocodilles sacrés & dont la construction merveilleuse surpassoit celle même des Pyramides. Consultez Hérodote, livre d'Euterpe. Lisez aussi l'élégante description qu'en a fait Ovide, Métam. VIII.

Nous ne dirons rien du fil qu'Ariadne donna à Thésée, pour ne point répéter ce que tout le monde connoît.

Nous ajouterons seulement que Pausanias dit avoir vu un tableau de Thésée, portant le Minotaure enchaîné. Notre Peintre a représenté le monstre étendu mort à la porte du labyrinthe : la position qu'il a donné à cette figure rappelle un passage de Pline, remarquable dans l'histoire des Arts : il dit en parlant de Pau-

ſanias de Sicyone, l. XXXV. c. 11. « Il fut l'inventeur d'une » manière ſouvent imitée depuis, ſans pouvoir être égalée. Car, » pour exprimer la longueur d'un bœuf, (dans un ſacrifice qu'il peignit ſur les portiques de Pompée.) « il ne le préſenta pas de « côté, mais de face, & n'en réuſſit pas moins à l'exprimer ». Voyez l'eſtimable traduction de M. Poinſinet de Sivri.

La Divinité qui occupe le haut du tableau, eſt-elle Vénus ou Diane? Plutarque & Callimaque, penchent beaucoup pour la première; & en effet, ſi Théſée n'eut point intéreſſé le cœur d'Ariadne dans ſon entrepriſe, il eſt douteux qu'il s'en fut bien tiré. Mais l'arc, les flèches & le carquois, ſont des attributs affectés à Diane, que Théſée honora d'un temple à Trézene. Cependant cette Déeſſe eſt toujours repréſentée avec un habit court & la jambe découverte; & dans notre tableau le vêtement de la figure en queſtion tombe juſques ſur ſes pieds.

On élève auſſi des doutes ſur l'inſtrument qu'elle porte: eſt-ce un carquois? eſt-ce une trompette?

Le tableau, dont nous venons de rendre compte, étoit peint ſur les murailles. Cependant, au rapport de Pline, liv. XXXV, les Artiſtes médiocres peignoient ordinairement ſur les murs; les grands Peintres peignoient *en tableaux*, comme un moyen de réſiſter plus long-tems à la lime du tems, aux fureurs des incendies & aux accidens des tranſports. L'uſage antique de peindre ſur les murailles s'eſt renouvellé du tems d'Auguſte; & cette méthode eſt encore adoptée pour les édifices, tant publics que particuliers.

On a cru que le lieu où l'on a trouvé ce tableau étoit un temple, d'après ce principe de Vitruve, VII, 5, que les édifices doivent avoir, chacun, le genre de peinture qui leur eſt propre. Les tableaux remplis de figures, repréſentant des Dieux ou des Héros, étoient déſignés par les Anciens ſous le nom de *Megalographie*; & différoient de ces autres peintures qui n'offroient que des Sujets de caprice, tels qu'une pêche, un payſage, un morceau d'architecture, &c.

N. B. Nous avons adopté cette nuance que les Anciens avoient grand soin de marquer parmi les Arts & même entre les parties de chaque Art. Nous appellons *Peintres de Genre* les Artistes qui se consacrent spécialement à peindre des marines, des paysages des fruits, des fleurs, même des batailles; & nous ne donnons le titre de *Peintre d'Histoire* qu'à nos grands Maîtres, qui n'exercent leurs pinceaux que sur de grands Sujets, tirés de l'Histoire ou de la Mythologie.

Cependant, qu'on nous permette de hasarder ici une réflexion! N'est-il point injurieux de réléguer dans la classe subalterne des Peintres de Genre, au rang de ceux qui bornent tout leur talent à bien rendre une fleur ou un animal isolé; un Maître qui se livrant à toute la chaleur de son imagination, à tous les élans du génie, nous fera frémir en nous offrant le moment d'une bataille, ou les horreurs d'une tempête & le désespoir d'un naufrage? Vernet, (qu'on nous pardonne de citer ce nom, comme nous citerions celui d'un Peintre de l'antiquité.) Vernet doit-il être confondu avec ces Artistes qui ne sont jamais sortis de l'intérieur d'une taverne? &c. &c.

PLANCHES XIV & XV.

Ces Peintures n'ont aucun rapport avec le Thésée du tableau précédent. Elles furent trouvées en divers lieux; leur peu d'importance & leur extrême petitesse nous dispensent d'en faire une explication particulière; nous en donnons ici les Planches, pour ne point priver le Public du plaisir d'observer le goût des Anciens dans ce genre.

Ces deux morceaux, représentant des poissons dans l'eau, ne laissent pas que d'avoir leur prix, quoiqu'ils ne soient pas de la première beauté.

Dans la Planche XIV, on voit trois poissons, dont l'un est un rouget, ayant la tête & les nageoires rouges.

La Planche XV offre aussi trois poissons, un rouget, un anchois & une dorade.

Ce qui forme le quarré, ou la bordure de ces deux tableaux est de couleur violette.

Ces deux morceaux étoient peints sur la muraille.

PLANCHE XVI.

Cette branche de chêne sur un fond noir, a été trouvée si belle qu'elle a étonné les Sçavans & les gens de goût.

PLANCHE XVII.

Cette Peinture, d'une aussi belle manière que celle de Thésée, & trouvée comme elle dans les excavations de Résine, est vraisemblablement du même Maître; il y règne le même coloris, le même goût : mais le sujet n'en est pas aussi intelligible. Il paroît dans ce tableau que toutes les autres figures se rapportent au petit enfant qui tette la biche & que l'on suppose être Telephe. Hercule, son père, orné de ses attributs caractéristiques, regarde attentivement l'enfant, tandis qu'une jeune fille, remarquable par ses aîles, sa couronne de feuilles d'olivier sur la tête & par les épis de bled qu'elle porte, montre ce même enfant de la main gauche. Une femme majestueuse, couronnée de fleurs, assise près d'une corbeille de fruits, semble prendre l'enfant sous sa protection Divine. Elle tient dans sa main gauche une espèce de branche d'arbre. Son air sérieux paroît annoncer qu'elle a quelques circonstances importantes à révéler. Le jeune Faune ou le Dieu Pan, qui se tient debout derrière elle & qui l'accompagne, contribue beaucoup à la faire ressortir. L'aigle & le lion apprivoisés, ont été certainement placés-là par le Peintre pour rendre son sujet plus clair; mais il n'en est devenu que plus obscur pour nous.

Diodore IV. 33, dit que Telephe fut nourri par une chèvre; Apollodore III. 9, Hyginius F. 99, & Pausanias IX. 31, rapportent que parmi tous les beaux ouvrages des plus fameux Artistes qu'ils ont vus sur l'Hélicon, ils ont distingué une biche présentant ses mammelles au petit Telephe.

Hercule victorieux, retiré en Arcadie près du Roi Aleus; devint l'Amant heureux d'Augé, fille de son hôte. Le père s'appercevant des suites de cette union, ordonna de jetter à la mer l'enfant & celle qui le portoit encore dans son sein. La mère accoucha en route; le confident, chargé des ordres cruels de son maître, trompa le Roi. L'enfant fut caché sous un gazon dans un bois, & la mère fut vendue à des passagers faisant voile pour l'Asie, & qui la revendirent au Roi de Misie. Cependant, un Berger trouva l'enfant qu'allaitoit une chèvre, & pour cette raison l'appella Telephe, & le porta au même Prince. Les Auteurs ont donné plusieurs versions différentes de ce trait de la Mythologie.

Tous les Mythologues, ainsi que tous les monumens antiques, s'accordent à donner pour attributs à Hercule, l'arc, les flèches, le carquois, la peau de lion & une couronne; Hésiode le couvre même d'une armure.

Les fruits qui sont dans la corbeille de notre tableau paroissent être des raisins & des grenades.

On doute beaucoup du nom qu'il faut donner à cette belle femme, assise près de la corbeille. Ne seroit-ce qu'Augé, la maîtresse d'Hercule? Est-ce une Nymphe ou une Divinité? Lucine ou Minerve? ou plutôt la Déesse tutélaire de la Grèce? ou bien Flore que le Dieu Pan accompagnoit ordinairement? Cette femme ne représenteroit-elle pas la Misie où devoit régner Telephe adopté par le Roi de cette contrée & désigné par lui pour être son Successeur; Pindare dit que l'Arcadie étoit abondante en vignes, & que ce pays fertile reconnoissoit Pan, pour sa Divinité principale.

Les aîles, les épics & la couronne de fleurs ou de feuilles d'olivier, que porte l'autre femme, peinte dans ce tableau, feroient croire qu'on a voulu représenter le Génie de la Paix & de l'Abondance qui en est la suite; ou celui de la Fortune, & d'une Providence divine qui veilla sur les destins du jeune Telephe.

Le bâton pastoral, les pipeaux & la peau de tygre, sont les attributs ordinaire du Dieu Pan, représentant la Nature. Cepen-

dant, dans notre peinture, il n'a point de barbe, ni de cornes, autres signes caractéristiques de cette Divinité. Mais il ne faut point confondre le Pan des Grecs avec le Faune des Latins.

On est bien plus embarrassé encore sur ce qu'on doit conjecturer de l'aigle & du lion apprivoisés. Nous n'entrerons point dans le détail des divers sentimens que cette peinture a fait naître parmi les Sçavans, entre lesquels quelques-uns ont cru entrevoir une Allégorie de l'Empire Romain.

N. B. Mais aucun Auteur ne s'est avisé de proposer ce tableau comme un sujet national, un trait de l'Histoire particulière de la ville d'Herculanum : cependant la figure d'Hercule, qui est un des principaux objets de cette peinture, auroit pu donner quelques dégrés de probabilité à cette conjecture que nous ne faisons qu'indiquer en passant.

Qu'on nous permette de hasarder encore une autre opinion qui nous paroît assez vraisemblable. Le Peintre philosophe n'auroit-il pas voulu nous donner ici un emblême de la Nature, ou des principaux âges de la vie de l'homme ? l'enfance, la jeunesse & l'âge viril y seroient alors visiblement exprimés. Aucun des attributs qu'on donne à la Nature, quand on veut la personnifier, n'a été oublié. Sous ce point de vue, ce tableau porte avec lui le plus grand intérêt & mériteroit peut-être de la part des Sçavans & des Sages l'examen le plus circonstancié. Nous laissons à nos Lecteurs le plaisir de faire ces différentes applications.

PLANCHE XVIII.

Cette Frise, qui n'a aucun rapport avec le tableau de Telephe & qui fut trouvée dans un autre endroit, faisoit partie, vraisemblablement, d'un ornement d'Architecture. Le Peintre aura voulu mettre, dans les ovales, de petites figures en place des feuilles de trefle, & des têtes de moutons entre deux. Si l'on vouloit rendre raison de chacune de ces petites figures, ce seroit une entreprise très-difficile.

PLANCHE XIX.

Cette petite peinture nous offre, dans le lointain, quelques fabriques au bord de l'eau, & un bâtiment assez grand. On remarque sur le premier plan une espèce de tour dont la couverture, un peu élevée, est soutenue par de petites colonnes. L'usage antique étoit de couvrir les lieux exposés à l'air, tels que les passages, les terrasses, &c. d'une espèce de banne de toile.

Il semble que le toît du temple, qui se trouve isolé au milieu de l'eau, soit fait de planches.

Le tronc d'arbre voisin de la tour produit l'effet le plus pittoresque, & suppose dans l'Auteur de ce tableau autant de goût que d'intelligence.

PLANCHE XX.

Ce tableau représente une maison de campagne, sur le bord de la mer, ayant deux portiques couverts, avec plusieurs grandes fenêtres. On voit à Portici une Peinture toute semblable à celle-ci, & notamment ce grand pillier soutenu sur sa baze.

PLANCHE XXI.

Les deux palmiers que l'on voit dans ce tableau, aux deux côtés du bâtiment, pourroit bien indiquer que c'est un temple : mais comme tout ce qui est représenté ici est plutôt ruines qu'autre chose, nous nous abstiendrons d'en dire davantage.

PLANCHE XXII.

Ce petit paysage nous offre encore une maison de campagne, toujours sur le bord de la mer. La petite barque à voiles, qui s'y trouve, rend cette peinture intéressante & variée.

PLANCHE XXIII.

Ce tableau, d'une grande beauté dans toutes ses parties, représente le premier des travaux d'Hercule. Ce Héros, à peine né, étouffa deux serpens que Junon avoit envoyé contre lui pour le tuer : ce que voyant Alcmène, elle ne put se défendre d'un

mouvement d'effroi & d'indignation. D'une part, assis sur un trône, on voit un homme qui porte la main à son épée, comme pour en frapper les serpens; de sa gauche * il tient un sceptre. D'un autre côté, Amphytrion porte dans ses bras Iphiclus effrayé. Si l'on confronte cette peinture avec celle de Zeuxis, décrite dans Pline, XXXV. 9, on pourroit présumer que notre Peintre a imité en partie cet excellent original. La manière singulière dont Amphytrion est habillé mérite qu'on examine avec une attention particulière sa tunique, son épomide, son manteau, son chapeau & ses espèces de bottes. Le collier que porte Hercule enfant, & qui est de couleur d'argent, est digne aussi de remarque.

Revenu vainqueur de Thébes, Amphytrion trouva chez lui Jupiter qui, revêtu de sa figure, avoit pendant son absence séjourné auprès d'Alcmène son épouse. Les froides caresses de sa femme, à son arrivée, l'inquiétèrent; il alla consulter le Devin Tyresias, qui lui expliqua tout le mystère. Alcmène, dans le tems prescrit, accoucha de deux enfans; sçavoir, d'Hercule, fils de Jupiter, & d'Iphiclus, fils d'Amphytrion. Les Poëtes Grecs & Latins se sont fort égayés sur cette aventure, qui a fourni à Plaute & à Molière le sujet d'une Comédie très plaisante.

Selon Apollodore, Hercule n'avoit que huit mois quand il étouffa les deux serpens. Théocrite lui en donne dix; cette dernière variante est plus vraisemblable & un peu plus conforme à notre tableau.

Phérecide, très-ancien Historien, cité par Apollodore, prétend qu'Amphytrion cacha les serpens dans le berceau des enfans pour reconnoître son véritable fils.

La tête d'Alcmène, dans notre tableau, est tellement endommagée, qu'on en distingue à peine les contours.

Le trône, qu'on voit représenté ici, est tel que l'offrent les médailles & les bas-relief. Le sceptre aussi est conforme à ceux qu'on

---

* Voyez la Note de la Planche, N°. XIII, page 17.

rencontre ſur les monumens antiques, & déſigne aſſez que celui qui le porte eſt un Dieu, Jupiter lui-même, auquel il étoit particulièrement affecté, ſur-tout quand on l'invoquoit pour la paix.

On appelloit *épomide* la tunique & la veſte de deſſus qui couvre les épaules : le manteau qui recouvre le tout, reſſemble à ceux qui étoient en uſage chez les Grecs.

Le chapeau, chez les Anciens, ſervant ſur-tout aux voyageurs, convenoit parfaitement à Amphytrion.

En Grèce, on avoit coutume, quand on voyageoit, de porter des eſpèces de bottes de cuir, garnies de *papyrus* ou de liége. Sur le devant de la jambe étoit une ouverture qu'on fermoit avec de petites bandes d'étoffes ou de cuir.

PLANCHE XXIV.

Sur un fond noir, on voit une Friſe, dans toute ſa longueur ; on y remarque trois têtes, dont deux ſont peintes de profil : l'autre tête, qu'on a repréſenté iſolée, paroît avoir comme des perles autour de ſon bonnet. Deux oiſeaux cherchent à becqueter deux papillons.

Sur la bande inférieure, eſt le haut d'un fût de colomne, dont l'ordre d'Architecture n'appartient à aucun des cinq connus & adoptés ; il approche cependant un peu du Corinthien.

Le tout n'eſt, vraiſemblablement, qu'un pur caprice du Peintre.

PLANCHE XXV.

Ce petit payſage repréſente, comme beaucoup d'autres, de jolies habitations ſiſes ſur le bord de la mer.

PLANCHE XXVI.

Cette peinture offre dans l'éloignement une grande maiſon de campagne ſur le bord de la mer ; aux deux extrémités ſont deux tours ; l'une, ornée d'un feſton, a pluſieurs ouvertures pareilles & eſt fermée par des baluſtrades. Un pont joint ces deux tours. Leur hauteur eſt remarquable. Cicéron déclame beaucoup contre

le luxe de ces maisons de plaisance, quoique lui-même en possédât dix-huit.

PLANCHE XXVII.

Cette admirable peinture, trouvée dans les excavations de Résine en 1739, semble représenter le jeune Achille qui apprend du Centaure Chiron à toucher de la harpe ou de la lyre : tout y est digne d'attention ; le beau mouvement du Centaure, la peau dont il est couvert & qui est ajustée d'un excellent goût ; la plante qui le couronne, & sur-tout ce qui lui sert d'archet & qu'il tient de la main droite *. Dans Achille, il faut observer les brodequins & le manteau qui forment tout son costume, mais principalement sa manière de toucher les cordes de l'instrument ; ce qui ne contribue pas peu à la beauté de cette figure. Les ornemens qui servent de fonds à cette peinture n'y répondent point.

On raconte diversement l'origine monstrueuse du Centauré. Les uns disent que Saturne, devenu amoureux de Phylire, fille de l'Océan, se métamorphosa en cheval pour en jouir & pour éviter d'être surpris par sa femme Rhée. Phyre, ayant pris la fuite sur le mont Pélion, y accoucha de Chiron moitié homme, moitié cheval. On ajoute que le père fut si pénétré de douleur, à la vûe d'un enfantement aussi étrange, qu'il ne voulut point y survivre, & obtint de Jupiter d'être changé en tourterelle. Lisez Apollonius & Hyginus. D'autres veulent qu'Ixion épris de Junon, cette Déesse, pour se soustraire à ses importunités trop vives, ne lui laissa embrasser qu'une nue. Le Monstre en question naquit de cette bizarre union. Consultez Natalis-Comes. Chiron fut très sçavant ; il inventa la Botanique, & devint très-expert en Chirurgie ; il fut le maître d'Esculape pour la Médecine, celui d'Hercule pour l'Astronomie ; il enseigna aussi la Musique à Achille qui y excella. Voyez Philostrate, Her. IX. Suidas dit que Chiron

---

* Voyez la Note du N°. XIII, page 27.

adressa au jeune Héros des préceptes en Vers, & qu'il inventa la médecine Vétérinaire. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut blessé par une flèche d'Hercule, & que, ne pouvant en guérir la plaie, il vouloit mourir; mais on ajoute, qu'il y appliqua la plante nommée *Centaurée* & qu'il lui dut sa guérison. Consultez aussi Pline XXV. 6.

Le Centaure Chiron fut aussi le premier Chasseur; c'est pourquoi la peau de bête sauvage est un de ses attributs.

On ne distingue pas trop bien l'herbe dont le Centaure est couronné. Le Peintre a peut-être voulu représenter celle que Pline décrit, Liv. XXIV 14 & XXV. 4.

Sur deux bas-reliefs gravés, dans les Antiquités du P. Montfaucon, on voit un petit archet de jonc, semblable à celui de Chiron, dans notre Planche.

Quant à la naissance d'Achille, fils de Thétis, laquelle étoit fille de Chiron, consultez Homère, le Poëte Epicarme, la Mythologie de Fulgence, le Commentaire de Servius sur l'Enéide, & le Dictionnaire de Bayle. Voyez sur-tout *l'Homericus Achilles* de Drélincourt.

Les opinions sont beaucoup partagées sur l'invention de la harpe & de la lyre, & sur la forme de ces instrumens. Pausanias écrit que c'étoit une tradition chez les Grecs d'attribuer l'invention de la lyre à Mercure, & celle de la harpe à Apollon. Mais Plutarque, dans son traité sur la Musique, rapporte qu'Héraclide attribue à Orphée l'origine de la harpe. Macrobe au contraire, & Fulgence, ainsi que tous les Poëtes, confondant l'un & l'autre instrument, en font honneur indistinctement à Apollon. On est dans une incertitude égale, quand il s'agit de déterminer le nombre des cordes. Diodore a écrit, que Mercure mit trois cordes à la lyre, dont il fut l'Auteur, par allusion aux trois saisons de l'année: celle qui rendoit un son aigu, pour l'Été; celle du son grave, pour l'Hyver, & celle qui tenoit le milieu, pour le Printems. Nicomanus, cité par Boëce dans son ouvrage sur la

Musique, donne d'abord quatre cordes à la lyre. Corebus en ajouta une cinquième, & Jagnide une sixième. Homère, Virgile, Horace & presque tous les Auteurs, prétendent que la lyre étoit composée de sept cordes. Orphée lui en donna neuf, dit-on, en honneur des neuf Muses. Pline VII. 56, dit qu'Amphion, ou Orphée, ou Linus, suivant d'autres Auteurs, inventa la harpe; que Terpandre fit monter le nombre des cordes à sept; que Simonide ajouta la huitième, & Timothée la neuvième. Fulgence dit au contraire que la lyre d'Apollon avoit dix cordes. Enfin, Pausanias raconte que Timothée le Milesien fut puni, à Lacédémone, pour avoir osé ajouter sur sa harpe quatre autres cordes, aux sept des anciens. L'instrument représenté dans notre tableau en a onze. Quant à sa forme, plusieurs Auteurs soutiennent qu'il y en avoit aussi de triangulaire.

Outre le beau mouvement que le Peintre a donné au Centaure, la tête de cette figure est admirable pour l'expression. Dans celle d'Achille, la draperie, qui couvre une partie du nud, est sçavamment ajustée. La perfection de cette peinture donne la plus grande idée du Maître qui l'a exécutée: mais nous ne sommes plus à même d'en apprécier toutes les beautés.

La finesse de goût, qui règne dans ce tableau, pourroit faire conjecturer que les deux superbes figures en ont été copiées d'après des statues Grecques; leur grandeur & l'étendue du lieu où elles ont été trouvées, confirmeroient encore dans cette opinion: plusieurs Analogies rapprocheroient notre peinture d'Achille & de Chiron, du grouppe de Pan & d'Olympe, décrit au Liv. XXXVI. 5. de Pline. Dans le *Museum Florentinam* on voit une pierre gravée parfaitement conforme à notre tableau. Notre Peintre voulant y ajouter le coloris, aura été obligé d'y mettre un fonds d'ornemens d'Architecture, pour en détacher les deux figures, par la distribution de la lumière & des ombres qu'il a sçu y répandre avec intelligence.

PLANCHE

Planches XXVIII & XXIX.

Ces deux tableaux, ronds, qui n'ont rien de commun avec celui du Centaure & du jeune Achille, ont été trouvés dans des endroits de peu d'étendue. Ils paroissent représenter des Bacchantes.

Celle de la Planche XXVIII, tient d'une main un flambeau & de l'autre une sorte d'instrument, dont il n'est point aisé de déterminer la nature & l'usage; il sert peut-être à attiser la torche enflammée.

La Bacchante de la Planche XXIX, tient un tyrse d'une main & de l'autre une espèce de ruban rayé & de plusieurs couleurs. La draperie est jettée avec beaucoup de grace.

Ces deux figures & leurs attributs conviennent parfaitement aux mystères de Bacchus.

Planche XXX.

On voit dans cette peinture, une partie seulement d'un vestibule, de ce que les Anciens appelloient *Criptoporticus*, *Gestationes*, *Ambulationes* ou *Tectæ Ambulatiuncula*. C'est une espèce de portique, un passage long, droit, couvert par le haut; mais dont les côtés ne sont point fermés. Des cyprès ou d'autres arbres semblables accompagnoient ordinairement ces bâtimens.

Planche XXXI.

Outre les édifices qui sont sur le devant de ce tableau, on remarque dans le lointain un bâtiment qui paroît au milieu de la mer, un pont & deux tours hautes, l'une desquelles est ornée de festons, à-peu-près comme à la Planche XXVI.

Planche XXXII.

Pausanias, X. 30, en donnant la description des beaux tableaux de Polignote, rapporte qu'il en a trouvé un digne de toute son admiration. C'est celui qui représente le Satyre Marsias, assis sur une pierre, apprenant à jouer de la flûte au jeune

Olympe qu'il a tout près de lui. Sans doute que notre Peintre n'a pas voulu représenter autre chose ici, ou qu'il s'est rencontré avec l'Artiste de Pausanias. Nous retrouvons dans cette peinture de Marsias & d'Olympe les mêmes ornemens d'Architecture que dans le tableau de Chiron & d'Achille; ce qui prouve une correspondance entre ces deux morceaux recommandables.

Les Mythologues ne sont point d'accord sur le père de Marsias. Hyginus, F. 165, le fait naître d'Eagre. Plutarque, dans son traité sur la Musique, veut qu'il soit le fils d'Iagnide, & Apollodore, Bib. 1, d'Olympe. Quoiqu'il en soit, ils conviennent tous que Marsias naquit en Phrygie, qu'il devint un excellent joueur de flutte, qu'il osa défier Apollon, & qu'il en fut écorché tout vif. Diodore, III. 58, dit qu'il fut le compagnon inséparable de Cybelle, & qu'il observa toute sa vie les loix de la continence avec une exactitude édifiante dans un Satyre.

N. B. Est-ce à cause de cette particularité, que l'Auteur du tableau qui nous occupe en ce moment, a drappé d'une peau de tygre la figure de Marsias, avec une modestie qui ne s'observe guère dans le costume des Satyres? Seroit ce aussi à cette circonstance qu'il faudroit faire remonter l'origine de la coutume des Prêtres de Cybelle, qui se rendoient eunuques en entrant au service de cette Divinité?

Suidas fait mention de plusieurs Olympes. Il dit que l'Olympe de notre peinture étoit fils de Méon & de Misias, qu'il étoit joueur de flûte, Poëte & élève du Satyre Marsias, fils d'Iagnide; qu'il vivoit du tems de la première guerre de Troye. Il ajoute que la Musique fut la cause de sa disgrace, étant devenu aussi célèbre que son Maitre. Tous les autres conviennent qu'Olympe fut disciple de Marsias. Philostrate I. Imm. 20. v. 21, dit assez vaguement qu'Olympe s'exerçoit à chanter & à célèbrer la troupe amoureuse des Satyres, & que pendant l'absence de Marsias on venoit en foule pour l'entendre.

On n'est point d'accord sur le premier Inventeur de la flûte.

Hyginus, Fab. 165, dit que Minerve fut la première qui imagina cet instrument avec un os de cerf; mais Junon & Vénus s'étant moqué d'elle, Minerve fort en colère en jetta les morceaux, qui furent trouvés par Marsias. Diodore III. 58, attribue à Cybeile l'invention de l'instrument, appellé *Fistula*, composé de plusieurs petits roseaux liés ensemble : ce qu'ayant observé Marsias, il en transporta toute l'harmonie sur la flûte. Pline distingue plusieurs Inventeurs & plusieurs instrumens, voyez Liv. VII. 56. Strabon X ne fait pas honneur à Olympe seul de l'invention de la flûte, mais il dit qu'il en a étendu & familiarisé l'usage; qu'il en trouva les modulations, qu'il les varia & donna des règles sûres pour jouer de cet instrument.

Pour l'intelligence de notre tableau, nous ajouterons seulement que les flûtes qui y sont représentées, sont des instrumens à vent, semblables à nos flûtes; mais qui dans sa première origine n'avoient que trois ou quatre trous. Voyez l'élégante description qu'en a fait Ovide. La partie principale de la flûte se nommoit en Grec comme en Latin *linguetta*, parce qu'elle a en effet la forme d'une langue; elle sert à introduire avec justesse le vent dans l'instrument. On la distingue assez bien dans notre peinture.

D'après un passage de Pline XXXVI. 5, qui nous apprend que parmi les belles statues Grecques, que l'on voyoit à Rome, on distinguoit Achille & Chiron, Olympe & Pan; on pourroit conjecturer que l'Auteur de notre tableau a voulu y représenter ce dernier, au lieu de Marsias. Mais outre que Pline lui-même confond en plusieurs endroits de son Histoire Naturelle, le Dieu Pan avec le Satyre Marsias; ainsi que d'autres Auteurs nomment indistinctement Silène & Marsias : notre Satyre n'a ni les oreilles de bouc, ni les autres difformités qu'on donne ordinairement à Pan & à Silène. Au contraire, le Peintre a mis beaucoup de goût & d'expression dans cette belle figure. On voit clairement aussi qu'il a voulu faire de ce tablean un pendant digne du précédent. Les mouvemens qu'il a donnés aux deux grouppes sont bien étu-

diés ; la tête du Centaure & celle du Satyre sont d'un caractère excellent ; l'Achille & l'Olympe ont une très-grande perfection.

Cette peinture, ainsi que celle de Chiron & d'Achille, furent découvertes dans un lieu vaste, sur des murailles. Il paroît vraisemblable que dans tous les appartemens, comme dans tous les édifices, les murs étoient ornés d'Architecture Arabesque, telle que nous en rencontrons de tems en tems dans les peintures, où sont représentés des figures seules & des grouppes qui n'ont aucune autre analogie avec ces morceaux d'Architecture, que de faire symmétrie & servir d'ornement à la muraille. Cependant on ne pourroit pas dire précisément que dans nos deux tableaux en question, les fonds d'Architecture n'aient aucun rapport avec les sujets représentés.

PLANCHE XXXIII.

La composition de ce petit paysage est très-variée & très-agréable, malgré le peu d'espace qu'elle renferme. Elle nous offre plusieurs maisons, un arbre sur le bord d'un fleuve ; l'horison est terminée par une montagne assez pittoresque.

PLANCHE XXXIV.

Ce petit tableau représente de jolies maisons de campagne, situées agréablement sur le bord de l'eau. On y voit aussi un pêcheur qui retire ses filets.

PLANCHE XXXV.

Cette Peinture nous offre une vue de la mer avec deux petites barques à rames. Dans le milieu est une antre, avec un édifice qui a de l'apparence : dans le lointain sont d'autres bâtimens. On y observe aussi une Nymphe ou Déesse, que les uns croyent être Circé ; d'autres Diane ou Minerve, & alors l'édifice voisin en pourra être regardé comme le temple.

Le Priape, que l'on voit à l'extrêmité de ce tableau, est visiblement le Dieu tutelaire des jardins. On prend quelquefois cependant cette figure pour l'emblême de la fécondité, & pour le génie des femmes honnêtes qui portoient l'image de cette Divinité singulière, en or, en argent & en bronze, suspendue à leur col & à leurs anneaux. On présume aussi que ce Priape peut faire allusion aux infâmes plaisirs de Tibère; voyez Suétone. D'autres y voient aussi le Dieu de la mer. D'autres encore ne reconnoissent dans cette statue qu'un Therme; & on en rencontre dans les monumens antiques plusieurs fois de semblables.

PLANCHE XXXVI.

Cette petite Planche nous offre, ainsi que le N°. XXXIV, de petites maisons des champs, accompagnées de jardins, & sises toujours au bord de l'eau.

PLANCHE XXXVII.

Nous ne nous flattons pas d'entendre & d'expliquer parfaitement le sujet de ce tableau, trouvé dans les excavations de Résine. Cependant d'après l'examen de chacun des objets qui le composent, on y trouve quelque ressemblance avec une aventure, sur laquelle la tradition a beaucoup variée. De tous les Cyclopes, Polipheme est le plus connu & le plus fameux. On connoît son amour pour Galathée; on connoît aussi son habileté à chanter & à jouer de la flûte. Il paroît que l'Auteur de notre peinture s'est approprié toutes ces circonstances : il a représenté ce Cyclope, non pas d'une figure difforme; mais avec trois yeux, dont un au front, pour être fidèle au costume de la Mythologie. Il lui a mis une lyre à la main : il tend l'autre pour recevoir une lettre d'amour, que lui apporte un Génie, assis sur un dauphin, que Galathée lui a vraisemblablement expédié.

Les Cyclopes furent les premiers habitans de la Sicile; ils habitoient les montagnes, & ne vivoient que de ce que la terre sans

culture leur offroit. Ce genre de vie étoit celui des hommes après le déluge, si l'on en croit Platon. Voyez Strabon XIII; Cluverii Sicilia Antiqua, II. 15, & Bochart in Chan. I. 30. Mais les Poëtes, d'après Homère, ont représenté les Cyclopes, méprisant les Dieux, dévorant les hommes, sans loix & sans humanité. Consultez la Théogonie d'Hésiode, V. 140 & suivans. Apollodore & plusieurs Auteurs, d'accord avec ce Poëte ancien, ont dit, que les Cyclopes habitoient une île, près de l'Etna, où, sous les ordres de Vulcain, ils travailloient à la fabrique des armes des Dieux & des Héros. Ouvrez l'Æneide de Virgile, VIII. 416. &c.

On dit encore qu'Apollon ne pouvant venger la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avoient fourni à Jupiter le foudre avec lequel il extermina Esculape.

On varie beaucoup sur la naissance de Polypheme : voyez l'Odyssée d'Homère I. Au milieu de toutes les contradictions des Auteurs à ce sujet, toujours est-il vrai de dire que Polypheme fut le plus fameux des Cyclopes, mais non leur père, comme le veut Natalis Comes. Voyez aussi une Tragédie d'Euripide, dont il est le Héros principal.

Ni Homère, ni Euripide, ne parlent des amours de Polypheme & de Galathée. Le Scoliaste de Théocrite, au sujet de l'Idylle VII de ce Poëte aimable, rapporte que Polypheme, attiré par la bonté des pâturages & l'abondance du lait, venoit souvent près de l'Etna où étoit un temple, bâti sous le nom de Galathée. Voyez aussi l'Idylle VI du même Bucolique, & la Métam. XIII. d'Ovide.

Tous les Auteurs ont écrit que Polypheme étoit difforme, hideux, en un mot, un monstre. Théocrite, Idylle XI, & Virgile, Æneide. Liv. III. v. 658, &c. Mais Hésiode, cité ci-dessus, justifie assez notre Artiste, en comparant son Héros à un Dieu. Pour justifier aussi l'Amour de Galathée pour ce Cyclope, l'Auteur de notre tableau n'a point voulu lui donner une taille colossale &

hors de proportion avec la figure du petit Génie & du Dauphin qui lui sert de monture : le contraste auroit été trop fort. D'ailleurs, l'artifice du Peintre a été mis en usage dans un bas-relief, gravé parmi les Antiquités Romaines, Planche LXVI, où l'on voit un Cyclope endormi, dont la taille diffère peu de celle de Vulcain qui est sur le même monument.

La tradition que les Cyclopes n'ont qu'un œil, n'est appuyee sur aucune autre autorité que l'aventure d'Ulysse dans l'antre de Polypheme. Servius, le Commentateur de l'Æneïde, nous a conservé cette note qui décide assez en faveur de notre Peintre, qui a donné trois yeux à son Cyclope: « Plusieurs Auteurs prétendent que Polypheme n'avoit qu'un œil ; d'autres qu'il en avoit deux ; & d'autres qu'il en avoit trois. »

Pausanias II. 24, rapporte que l'image de *Jupiter Erceus*, placée dans le Palais Royal de Priam, avoit trois yeux, deux comme ceux de tous les hommes, & le troisième sur le front ; & la raison qu'il en donne, c'est parce qu'on croyoit que Jupiter régnoit au ciel, sur la terre & dans la mer. D'après les deux témoignage de Servius & de Pausanias, notre Cyclope pourroit bien être un Jupiter ; la lyre, le génie, le dauphin & la branche d'arbre qui accompagnent cette figure dans notre tableau ne s'opposent point à cette conjecture plausible & vraisemblable.

Le Génie, porteur d'une lettre, est peint assis sur un dauphin, parce qu'il est l'envoyé de Galathée, Nymphe de la mer, & à laquelle par conséquent les dauphins doivent obéir. Dans un des tableaux de Philostrate, cet Auteur nous offre cette Nymphe sur une conque tirée par quatre dauphins. Le Scholiaste de Théocrite, Idylle XI, nous représente le Cyclope parlant de l'amour qu'il a pour Galathée, & chargeant un dauphin de lui faire passer ses tendres plaintes.

Deux conjectures, toutes aussi vraisemblables l'une que l'autre, peuvent être proposées sur le sujet de notre peinture : ou bien Galathée a chargé un Génie de faire passer un billet au Cyclope ;

ou mieux encore, Polypheme invite l'amour à porter une lettre à la Nymphe, dont il est épris.

Cependant Théocrite (& il est le seul) rend Galathée amoureuse de Polypheme, qui, selon ce Poëte, eut de cette Nymphe un fils nommé *Galatus*. Nous reviendrons à dire qu'il est presqu'évident que le Cyclope tend la main pour recevoir un billet qu'on lui envoye.

PLANCHE XXXVIII.

On y voit un jeune enfant aîlé & nud jusqu'à la ceinture: le reste de son corps est terminé par une espèce d'Arabesque. Il tient d'une main une verge pastorale, & de l'autre, couverte d'une draperie, un vase plat dans lequel on croit appercevoir des fruits de différentes grosseurs. Le tout est peint sur un fonds noir.

PLANCHE XXXIX.

Sur un fonds noir, on voit un petit char, dont la forme est à-peu-près celle de la conque de Vénus dont cette Déesse se servoit ordinairement pour naviger, traînée par des colombes. Le char de notre petit tableau est tiré par deux cignes & guidé par un Amour, qui d'une main dirige les rênes & de l'autre tient un petit fouet levé en l'air.

PLANCHE XL.

Sur un petit socle, est un vase à deux anses; de la plus grande pend une espèce de ruban ou de draperie. Ce vase, d'une belle forme antique, est peint comme les deux sujets précédens sur un fonds noir.

PLANCHE XLI.

Ce tableau, trouvé à Résine en 1740, paroît très curieux. De beaucoup de conjectures que le sujet qu'il représente peut faire naître, la moins incertaine paroît être l'aventure d'*Oreste reconnu*; il semble que le Peintre a rendu ce sujet de la même

manière qu'Euripide, dans sa Tragédie d'Iphigénie en Tauride. Au caractère du jeune homme, qui est assis, pensif & mélancolique, on reconnoît Oreste. La figure de la fille, qui est panchée, exprime bien Iphigénie dans le moment où elle reconnoît son frère. L'autre jeune homme, assis vis-à-vis d'elle, qui lit un papier écrit & tout ouvert dans sa main, son bras étendu, est certainement Pilade qui découvre son ami Oreste à sa sœur; pour l'autre jeune femme, témoin attentive de la reconnoissance d'Iphigénie & d'Oreste, elle paroît recommander le silence à une figure de vieille; & l'une & l'autre représentent, sans doute, le chœur; le vieillard qui écoute avec un air de surprise, ne sçait s'il ira en prévenir le Roi Thoas. Enfin la Déïté, couverte d'une casaque verte, portant un carquois sur l'épaule & qui est comme dans la niche d'un temple, sera la statue de Diane qu'Oreste & Pilade doivent enlever.

Tout le monde connoît les atrocités qui se commirent dans la maison d'Agamemnon: qui n'a entendu parler de Clitemnestre & de son amant Egiste, qui assassinèrent son époux revenu vainqueur du siége de Troye? d'Oreste qui tua sa mère pour venger son père? des furies vengeresses qui tourmentèrent la conscience de ce *Matricide*? de la piété filiale d'Electre, de l'héroïsme de Pilade, ami d'Oreste? &c. &c. Relisez les Tragiques Grecs, sur-tout les Euménides d'Eschyle, l'Electre de Sophocle, l'Oreste & l'Iphigénie d'Euripide; sans oublier l'Electre de Crébillon & les deux Iphigénies de Racine & de Latouche.

Qui ne connoît pas non plus l'Histoire de la malheureuse Iphigénie, son sacrifice en Aulide, & la manière dont elle reconnut son frère en Tauride? Le costume que lui a donné ici le Peintre convient parfaitement à une Vierge ou à une Prêtresse.

Outre la reconnoissance d'Oreste, il se présente encore trois autres conjectures dignes d'attention.

1°. Le Roi Admete: Apollon lui obtient des Parques la vie, à condition qu'un autre s'offriroit au trépas à sa place. Sur le

refus de son vieux père, de sa mère & de sa sœur, sa femme Alceste se dévoue pour lui à la mort. Lisez l'Alceste d'Euripide.

2°. Étéocle : assis, il refuse toute proposition & ne veut point céder le trône à son frère Polinice, faisant valoir, devant la statue d'Apollon, l'accord fait entr'eux de règner tour-à-tour : tandis que Créon son oncle, sa mère Jocaste, Antigone & Ismène ses sœurs, s'efforcent en vain de les faire vivre en paix. Voyez l'Œdipe à Colone de Sophocle, les Chefs devant Thebes d'Eschyle, & les Phéniciennes d'Euripide. Mais dans cette conjecture, entre plusieurs autres difficultés, on ne peut donner une explication plausible du papier écrit, que lit le personnage assis & presque nud.

3°. Le jugement d'Oreste dans l'Aréopage. Le jeune homme rêveur & triste sera donc Oreste, à qui on fait la lecture de sa sentence, & que Minerve absout d'un geste ; le Vieillard représentera un des Juges du Tribunal. Les deux femmes qui paroissent satisfaites, passeront pour deux Euménides, habillées de blanc & dépouillées de leurs attributs de vengeance, &c. &c. Voyez les Euménides d'Eschile.

Par la même raison que le Peintre a représenté Oreste assis, il a donné à Pilade la même attitude. Les Victimes, destinées aux sacrifices, étoient placées sur la table sacrée, sur celle précisément où les deux amis sont assis. (Dans notre première Hipothèse.)

La statue de Diane, peinte dans notre tableau, est parfaitement semblable à celle qu'on trouve gravée dans l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon, T. III. Pl. 78. Voyez encore dans le même ouvrage du même Auteur, T. III. Ch. XVI. Pl. 84, le sacrifice d'Iphigénie. Le mouvement de la figure de Pilade, dans notre peinture, est beau & bien exprimé. Le nud en est d'une belle couleur. Il semble encore que notre Peintre ait voulu exprimer, d'après l'Iphigénie en Tauride d'Euripide, le moment où la sœur d'Oreste annonce à son frère qu'elle lui accorde la vie.

Peut-être que le Peintre aura voulu représenter la lettre ouverte, afin d'y écrire le nom d'Iphigénie & d'Oreste; mais le tems a presque tout effacé, à peine y soupçonne-t-on les traces du pinceau.

Euripide introduit sur la scène Iphigénie ayant une feuille de papier à la main. On remarquera que la lettre n'est pas représentée pliée à angles, mais en forme de rouleau.

La casaque verte, le carquois & l'arc conviennent parfaitement à la Déesse des bois. Cette Divinité paroît dans le fond de notre tableau qui représente l'intérieur du temple. Les autres figures semblent en occuper le devant. La Diane d'Ephèse étoit couverte d'un voile qui descendoit jusqu'à terre; & comme dans notre peinture, elle étoit élevée sur une base. Au territoire de l'ancienne ville de Pompée, dans un petit Temple, ou espèce de Chapelle, on trouva, il y a déjà long-tems, une statue de Diane, ouvrage étrusque, qui a quelque rapport avec la Diane de notre tableau. Elle n'a que cinq palmes de hauteur, un peu plus de la moitié de la grandeur naturelle. Sa draperie est peinte en blanc. Elle a de plus que la nôtre, un diadême en forme de cercle, surmonté de huit roses rouges. *Winckelmann*, premiere Section, chap. III, de la première partie de son excellente *Histoire de l'art.*

PLANCHE XLII.

Elle représente deux figues & une grappe de raisin posées à terre.

PLANCHE XLIII.

C'est un Arabesque sur un fond blanc; le milieu offre une tête de Vieillard, couronnée de feuilles. Cette sorte d'ornemens semble être le commencement d'un vêtement brodé.

PLANCHE XLIV.

On y voit un oiseau becquetant deux pommes près d'une fe-

nêtre. Lucien rapporte que Zeuxis excelloit à peindre des sujets de de ce genre.

Ces trois petits morceaux sont pleins de goût & d'un fini très-soigné, sur-tout celui du No. XLIII.

PLANCHE XLV.

On voit sur le devant de cette peinture une maison en ruines, sise sur une espece de rocher, au bord de la mer : plus loin est une barque à voile. Sur un plan plus reculé est un petit bâtiment presque quarré, ce qui fait sentir la distance qu'il y a jusques aux montagnes qui bornent l'horison.

PLANCHE XLVI.

Les deux figures qu'on voit dans ce petit tableau, sont remarquables par la lumière qui est autour de leurs têtes, semblable à cette auréole que la Théologie des peintres consacre aux Saints & aux Saintes. Les Anciens n'employoient ordinairement cette couronne brillante, que pour orner la tête de leur Apollon. Les rayons du Soleil, dont Phœbus étoit l'emblême, leur en avoient fait naître l'idée.

Les deux figures de ce No., sont-elles des Déesses, sont-elles des Nymphes ? Les édifices, à l'entrée desquels on apperçoit des figures posées sur des piles, seroient-ils des tentes ?

PLANCHE XLVII.

Ce tableau nous offre une petite maison & une espèce de tour, élevée sur une roche, près de la mer. Après une barque à voile, on apperçoit dans le lointain un bâtiment long avec des fenêtres. Il est composé à-peu-près dans le style du N°. XLII.

PLANCHE XLVIII.

PLANCHE XLVIII.

Si le Tableau de la planche 41e. repréſente Oreſte reconnu par ſa fœur, celui de la planche 48 pourra en être regardé comme la continuation; ces deux peintures s'expliqueront l'une par l'autre, & n'en deviendront que plus intéreſſantes. Euripide, qui nous a fourni l'argument de la première dans ſon Iphigénie en Tauride, nous procurera par conſéquent auſſi les lumières néceſſaires pour ſaiſir l'intention du Peintre, dans ce ſecond tableau. Il repréſente donc Oreſte & Pilade, avec un ſoldat du Roi Thoas, qui les conduit à la mer pour être purifiés, ils ont les mains liées derrière le dos & la tête ceinte de petites bandelettes & d'une couronne, à la manière des victimes déja deſtinées au ſacrifice. On voit auſſi la ſtatue de la Déeſſe ſur une table, non loin de deux vaſes ſacrés. Iphigénie, par ſon attitude, ſemble recommander aux citoyens de ſe tenir éloignés de ſes auguſtes fonctions, elle paroît auſſi faire à la Déeſſe le vœu ſecret de l'enlever. On voit encore le Miniſtre de la Prêtreſſe qui porte la lampe allumée & tous les autres inſtrumens néceſſaires, leſquels ſont repréſentés comme ſortant d'une eſpèce de coffre.

Les habitans de la Tauride ne furent ni les ſeuls, ni les premiers qui ſacrifièrent aux Dieux des victimes humaines; en vain voudroit-on trouver l'origine d'une ſuperſtition auſſi affreuſe; ce délire barbare régna dans l'Orient & l'Occident. Les Phéniciens, ainſi que toutes les innombrables Colonies de Tyr, de Carthage & des autres Villes, Chio, Tenedos, Lesbos, Sparte, Laodicée, les Meſſéniens & preſque tous les habitans de la Grèce, les Aborigènes, les Romains, & encore de nos jours, les Peuples de l'Amérique, ont pratiqués les ſacrifices humains. Mais les Inſulaires de la Tauride, étoient tellement connus par cette férocité, qu'on les avoit chargés de l'odieux

ſurnom *inhoſpitales*, *ennemis*, *ou infracteurs de l'Hoſpitalité* Herodote IV, 103, dit que les habitans de la Tauride, (dont la ville principale s'appelloit *Tauropolis*), inſtituèrent un culte de ſang humain en l'honneur d'une Vierge, qu'ils croyoient être Iphigénie, fille d'Agamemnon. Pauſanias, II, 35, fait mention d'un Temple de Diane ſurnommée *Iphigénie*. Conſultez Strabon XII, pag. 537, VII, p. 460, Ovide, triſt. IV, éleg. IV, 55 & ſuiv. Diodore IV, 40, &c. Pomp-Mela I, 19; Solinus, Cap. XXIII; Euſebe IV, 16; Kipping ant. Rom. I, 6, §, II.

Nous avons déja parlé de la Tragédie d'Euripide ſur ce ſujet. En examinant chaque partie de ce tableau, on remarque un très-grand accord entre le Peintre & le Poëte. Ils ont repréſenté tous deux Iphigénie voulant ſauver Oreſte & Pilade, & cherchant à en impoſer à Thoas.

Pauſanias III, 16, rapporte que les Lacédémoniens prétendoient poſſéder la véritable ſtatue de Diane, enlevée par Oreſte & Iphigénie, &c. La deſcription qu'il en donne, convient aſſez bien à notre tableau. Le même Pauſanias, liv. 1, cap. 33, dit auſſi avoir vu dans un endroit de l'Attique, une ancienne ſtatue de Diane, qu'on prétendoit être la même que celle en queſtion. Iginus fab. 261, & Servius, rapportent qu'Oreſte la tranſporta près de Rome dans un Temple où l'on verſoit le ſang humain, &c.

La table ſacrée ſur laquelle le Peintre a poſé la ſtatue tenoit lieu d'Autel.

PLANCHE XLIX.

Ce Tableau oblong n'eſt pas un des plus importans; néanmoins, il mérite notre attention & des éloges: il répréſente une agréable campagne enrichie d'édifices & de quelques perſonnages.

Ces deux morceaux n$_o$. 48 & 49, furent trouvés en différens tems & en divers lieux.

PLANCHE L.

Dans ce Tableau, trouvé dans les excavations de Resine; l'instrument que cette femme tient dans les mains, au premier coup-d'œil est embarrassant à désigner : mais certainement, c'est une épée dans sa gaine, dont l'extrêmité ressemble à un champignon ; ce qui, joint au grand désespoir exprimé sur la figure du personnage, peut faire conjecturer qu'on a voulu représenter une amante abandonnée, une Didon prête à se donner la mort. Les bandelettes qui sont autour de sa chevelure en désordre, son habit à longues manches & de couleur rousse, ainsi que le vêtement de dessous, son âge, sa taille, la tristesse & la noble fierté qui caractérisent son visage, son regard farouche, l'épée renfermée encore dans son fourreau, & jusqu'à l'escalier & la porte que l'Artiste a peint dans son Tableau, toutes ces circonstances réunies nous portent à croire qu'on a voulu représenter l'infortunée Didon.

On peut remarquer des épées toutes pareilles à celle de notre Tableau sur le bouclier d'argent qui représente l'action généreuse de Scipion l'Africain rendant à son fiancé sa belle prisonnière Carthaginoise, & que Spon a publié. *Misc. erud. antiq. sect. IV. p.* 152, & sur d'autres monumens de *l'antiquité expliquée*, du *P. Montfaucon*, tom. I, p. 11, Pl. CXCIV, & Pl. CCX; quant à l'espèce de champignon qui termine le fourneau, consultez un passage d'Hérodote, liv. III, cap. 64, & un autre de Pausanias II, 16.

Les amours d'Énée & de Didon sont trop connus pour qu'il nous soit nécessaire d'entrer ici dans de plus grands détails. Nous renvoyons le Lecteur au liv. IV. de Virgile.

Les bandelettes autour des cheveux déſignoient chez les anciens les Rois & les Reines, & leur ſervoient de Diadême; toutes les femmes ſe ſervent aujourd'hui d'une pareille coëffure pour aſſujettir leurs cheveux.

L'habit à manches longues étoit affecté aux Carthaginoiſes. Sa couleur rouſſe déſigne la pourpre de Tyr, ce qui convient parfaitement à Didon & au coſtume Phénicien.

La taille majeſtueuſe de notre figure étoit toujours réſervée pour les Héroïnes & les perſonnages célèbres.

PLANCHE LI & LII.

Ces deux ſujets ſont deux tableaux d'ornemens peints ſur mur par compartimens, & ſelon le caprice de l'Artiſte, qui ayant obſervé la ſituation des lieux, y aura adopté ces deux ſymboles en forme de bandes, & ſe correſpondant parfaitement. Quelques Auteurs prétendent que ces eſpèces d'arabeſques allégoriques appartiennent à la mythologie de Bacchus & de Vénus, ou aux myſtères d'Iſis, comme on peut le voir, en examinant en détail ces feſtons, ces deux vaſes, les 3 écuſſons oblongs où ſont exprimées 3 têtes, qui ſemblent être des têtes de chats, telles qu'il s'en trouve à la table d'Iſis, divinité qui avoit un culte particulier en Egypte. Hérodote, au livre d'Euterpe; Euſebe, præpar. évang. II, I, & Athénée lib. V, cap. 7, veulent que ce ſoit des têtes de lion. Le premier écuſſon ou bouclier eſt ſoutenu par deux Colombes. On ſçait qu'elles ſont les attributs de Vénus; laquelle, ſelon Apulée, eſt la même qu'Iſis. Sous les Colombes, dans un feſton, on voit ſuſpendue une corne; cet attribut eſt très-propre à Bacchus; dans les antiques, cet inſtrument lui ſert pour boire. Sous le ſecond écuſſon, pendent des eſpèces de Cymbales, inſtrumens dont les Bacchantes faiſoient uſage. Viennent enſuite deux Sphinxs, autre ſymbole de Bacchus, qu'on rencontre ſur tous les monumens. Voyez *Buonarotti*, *trionfo di*

Bacco. pag. 429; sous ces Sphinx, dans une espèce de cadre, on distingue deux masques, ou petites images que les Bacchantes avoient coutume de consacrer à leur divinité, & qu'elles suspendoient à des arbres; voyez Virgile, Georg. II. Les anciens en offroient aussi de pareilles à Saturne en expiation de leurs fautes; & ils les appelloient quelquefois brandilloires ou escarpolettes. Enfin, on voit deux Griffons, animaux de la fable & symboliques de Bacchus. Ces deux bandes d'arabesque sont terminées chacune par une figure différente. L'une est une femme coëffée d'une espèce de calotte, tenant de la main droite un petit vase & portant de la gauche une petite cassette couverte d'un voile, ou d'un linge. L'autre représente un homme aîlé tenant de ses deux mains une petite mesure à deux anses. On conjecture que c'est Isis & Osiris, ou bien Bacchus & Vénus, ce qui revient au même. Ces deux figures ou cariatides, sont terminées, l'une par quantité de feuilles, l'autre comme une espèce de terme.

PLANCHE LIII.

Ce petit Tableau, en forme quarrée-oblongue, représente, d'une manière gracieuse, une branche de pommier avec son fruit, dont on voit plusieurs pommes à terre. Il n'a aucun rapport avec les deux arabesques que nous venons de décrire, ni avec la peinture de Didon délaissée ; ces trois morceaux ayant été trouvés dans des endroits différens.

PLANCHE LIV.

Sur le premier plan, est un petit Temple, avec un autel; & une colonne quarrée ornée de quelques symboles de divinité. Sur l'autre plan, sont des portiques qui cachent un bois, une barque à rame occupe le milieu du champ du Tableau. On a élevé plusieurs conjectures sur les diverses fabriques de cette peinture; mais elles sont trop vagues pour nous y arrêter.

PLANCHE LV.

Ce Tableau ſemble nous offrir encore un petit Temple, accompagné de quelques autres édifices, ſur le bord de la mer. On y diſtingue auſſi très-bien un pêcheur, & deux autres perſonnages qui graviſſent ſur une eſpèce de roc. Cette petite vue eſt agréable par ſon ſite, l'arbre qui ombrage le premier bâtiment contribue beaucoup à donner de l'effet à la perſpective.

PLANCHE LVI.

Tout, dans ce Tableau decouvert à Reſine, nous porte à croire qu'on a voulu y repréſenter une ſcène domeſtique: tout auſſi mérite d'être obſervé avec attention; le lit couvert d'une courte-pointe blanche; le vêtement du jeune homme couché deſſus, & appuyé ſur ſon coude, le vaſe en forme de corne qu'il tient dans ſa main en action de boire; la jeune dame aſſiſe au bord du lit, ſon vêtement, le reſeau de couleur d'or qui lui couvre la tête, le coffre que lui préſente une ſervante; la table ronde aux trois pieds de biche ſur laquelle ſont une paſſoire & trois vaſes de forme & de grandeur différente, & enfin les fleurs éparſes ſur le plancher.

Dans les monumens antiques expliqués par le P. Montfaucon, on rencontre des ſcènes domeſtiques pareilles. tom. III, part. I, liv. III, chap. VII, Pl. LVII & LVIII; on en rapporte auſſi dans pluſieurs autres Auteurs; voyez Hérodote, Mela, Strabon, Plutarque, &c. Non-ſeulement chez les Egyptiens, les Indiens, les Lacédémoniens; mais encore chez les Romains, il étoit reçu invariablement de manger, les portes ouvertes; anciennement on mangeoit aſſis, dans la ſuite on fit uſage de lits. Quand on étoit raſſaſié, on s'y couchoit, la tête ſur un oreiller. Plutarque préféroit ce dernier parti à l'autre. Les femmes étoient aſſiſes avec les hommes ſur les mêmes lits. On ſçait auſſi que le bain chez les Anciens précédoit toujours leur repas. La courte-pointe paroît être de pourpre.

Les Anciens se servoient d'une corne d'animal pour boire; Athenée XI, 7, en parle, & veut que pendant un tems, ils buvoient dans des cornes de bois & mêloient l'eau avec le vin. Les Thraces, les Arabes, les Patagons & d'autres Peuples font usage de cornes pour boire; les Indiens adoptent celles d'ânes sauvages. Ctesius dit, *indic.* que les Orientaux boivent dans du bois. Pline XI, 37, donne à Bacchus une corne pour attribut particulier, c'est pour cela qu'il l'appelle *Tauros*. Le luxe introduisit des vases à boire, qui avoient la forme d'une corne d'argent, d'or & encore de verre; on en conserve un de cette dernière sorte dans le Museum royal.

Les Anciens se faisoient aussi une gloire de vuider d'une haleine une grande tasse pleine de vin. Voyez Athenée, liv. X, & Aristophanes, *in acharn.* art. V, §. II, v. 39, les Thraces sur-tout étoient de grands buveurs.

Les lits qui servoient aux repas, s'appelloient *Tricliniares*; (ceux destinés à se reposer avoient nom, *Cubilares*) parce qu'on adoptoit ordinairement trois lits à une table; mais quand on ne faisoit usage que de deux lits, on les appelloit alors *biclinium*.

La petite cassette, représentée dans ce tableau, peut donner lieu à plusieurs conjectures; chez les Anciens, quand on étoit à la fin des repas, on buvoit alors sans mesure; & dans ce cas, on faisoit grand usage de parfums, ou d'onguens odoriférans, auxquels on attribuoit la vertu d'empêcher les vapeurs du vin de monter au cerveau. On avoit même coutume de mêler le vin avec les parfums. Consultez Ælien var. Hist. XII, 31; Pline XIII, 1, 3, VII, 30. Juvenal, sat. VI.

Cette cassette représentera donc une boëte de myrrhe: ou bien encore, le Peintre aura peut-être voulu désigner ici une particularité que Casaubon remarque dans Suetone, au chapitre II de Vitellius; le père de cet Empereur, (au rapport de l'Historien), portoit toujours attachée à sa poitrine, une pantoufle de Messa-

line. Le Commentateur ajoute à cet endroit, que les Dames avoient tant de ſoin de leurs chauſſures, que pour les conſerver, elles les faiſoient porter par leurs Servantes dans une caſſette. Les Anciens avoient coutume d'ôter leurs ſouliers avant de ſe mettre à table, ils les donnoient à garder à leurs Valets, & lès leur redemandoient après le repas. Notre Tableau pourroit donc repréſenter une femme déchauſſée, en action de ſe lever, & redemandant ſa chauſſure.

La forme primitive & ordinaire des tables chez les Anciens étoit quarrée & à 4 pieds; Homère ne les décrit pas autrement. Euſtache ſon Commentateur, dans ſes remarques ſur l'Odiſſée I, v. 138,dit cependant que les tables n'avoient ſeulement que trois pieds, & s'appelloient *tripodes*.* Héſiode, Xenophon, Ariſtophanes, Horace,Caſaubon & beaucoup d'autres encore, appuyent le ſentiment d'Euſtache. Il y avoit auſſi des tables qui n'étoient poſées que ſur un pied; on les appelloit *monopodia*. Les Anciens donnoient aſſez ſouvent auſſi la forme ronde à leurs tables, comme pour repréſenter le Monde, ou l'Univers qu'ils croyoient ſphérique à l'exemple du Soleil & de la Lune. La table ronde étoit particulièrement en uſage, quand les lits formoient le demi-cercle, afin de pouvoir les adapter l'un à l'autre. Voyez Martial XIV, épigr. 77. Conſultez auſſi le traité de Bulengerus *de conviv.* lib. 1, cap. 38.

Les Anciens rafraîchiſſoient & tempéroient leur vin avec de la neige. Ils ſe ſervoient pour cela d'un petit inſtrument ſemblable à celui qui eſt repréſenté dane notre Tableau, ſur la table, à côté des trois vaſes. Il étoit quelquefois de cuivre, quelquefois d'argent; on en conſerve un au Muſeum Royal. Martial XIV, épig. 102, & quelques Auteurs en ont fait mention.

Les trois vaſes qu'on remarque ici & qui, à la couleur qu'ils

* Ce mot Latin pourroit ſervir d'étimologie au mot françois *Tripot*.

portent paroissent remplis de vin, pourroient bien avoir rapport à la coutume des Anciens, qui dans les repas solemnels vuidoient un pareil nombre de verres en l'honneur de Mercure, des Graces, de Jupiter conservateur & des autres Dieux. Ils terminoient ordinairement leur banquet par des libations, & la dernière étoit consacrée sur-tout à Mercure; comme on lit dans Homère, Odyss. VII, 137. Voyez aussi Bulengerus III, 15, & Stuckius II, cap. ult. p. 440 & suivantes. Dans notre tableau, on n'a représenté sur la table aucune sorte de nourriture; mais toutes choses propres à boire; il semble que l'Artiste ait voulu nous transmettre un repas sur sa fin & au moment des libations. Les fleurs qui ornent cette sçène, éparses au milieu des vases & jonchées sur le parquet, sont là, pour prévenir par leur odeur, les effets du vin. Voyez Plutarque III, sympos. qu. 1. les Anciens, ajoute le même Auteur, I. symp. prob. I, aspergeoient le plancher d'eau de senteur.

PLANCHE LVII.

Ce Tableau oblong représente un petit Temple & d'autres Edifices situés dans un lieu marécageux, sur une arcade à travers laquelle l'eau semble passer; on voit un vase & une couronne de fleurs. Sur une autre table de pierre est la statue de quelque Divinité. Ce pourroit être la Déesse des Lacs, l'*Iuturna* des latins.

PLANCHE LVIII.

Cette Peinture trouvée dans les excavations de Résine, est d'un excellent coloris & d'une assez bonne manière. Elle représente on ne peut plus ingénieusement & avec beaucoup d'intelligence un jeune Faune en action de renverser à terre une Bacchante. Le lieu de cette scène voluptueuse paroît solitaire & éloigné. Le Dieu champêtre aura sans doute surpris cette jeune femme consacrée à Bacchus au moment qu'elle se disposoit à monter sur la

pente voisine d'eux. Le costume est parfaitement observé. Près du Faune ardent on voit le bâton pastoral, & la flûte faite avec des canes ou roseaux. Au pied de sa maitresse presque nue est un tirse orné de lière & d'un ruban de couleur rousse, semblable au vêtement du Faune. On voit aussi une cymbale * ; sur le fond de laquelle est peint un cistre ; tout autour sont des grelots. (c'est presque notre tambour de basque). A quelque distance on observe encore un autre cercle sans fond ; lequel instrument, dont on ne peut certifier l'usage, peut appartenir également à l'un ou à l'autre personnage de ce tableau.

Les Anciens aimoient avec passion ces sortes de sujets ; on en rencontre sur-tout sur leurs pierres gravées.

On a souvent confondu les Satyres & les Faunes ; on donne indistinctement à ces Dieux sauvages de la campagne un caractère lascif & ardent. Cependant les Antiquaires sont convenus d'appeller Faunes ceux qui ne diffèrent de la figure humaine que par des oreilles de chèvres & une queue ; le Faune de notre tableau n'a que ce dernier attribut. Les Satyres sont ceux qu'on désigne avec ces deux particularités ; mais qui en outre portent des cornes & dont la moitié du corps (la partie inférieure) appartient à la constitution physique du bouc. Si l'on souhaite de plus grands détails, on peut consulter les Mythologues ; ainsi que pour les Bacchantes. Les cheveux de celle peinte avec tant de vérité dans notre tableau sont blonds, & son vêtement d'un roux coupé ou de couleur de renard, convient aux fêtes de Bacchus.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver le fil, le vrai sens des allégories sans nombre que renferme l'hist-

---

* La Cymbale chez les Anciens, étoit un cercle avec une peau tendue par-dessus. Le cercle ou espèce de rombe, qu'on voit non-loin de cette Cymbale, pourroit être regardé comme le même instrument auquel il manque une peau.

toire si incertaine & narrée si diversement des Faunes, des Satyres, & des Bacchantes. Les Auteurs sont loin de s'accorder sur ce point d'antiquités.

PLANCHE LIX.

Cette planche représente des ruines, tant sur le bord qu'au milieu de la mer. La grande masse informe de pierres qui est sur le devant du tableau paroît avoir servi autrefois à quelques édifices. On remarque aussi deux figures.

PLANCHE LX.

Cette peinture trouvée dans les excavations de Résine, égale celle du n°. 58, pour l'excellence du Coloris; elle est d'une aussi bonne manière, & l'une & l'autre semblent être de la même main; toutes deux, recommandables par la belle simplicité de leur composition, concourrent à la même perfection de l'art & répondent avec succès à l'intention de l'Artiste, qui aura voulu dans ces deux morceaux déployer & faire admirer toutes les ressources de son talent. Ce tableau représente un Faune nud & barbu, s'efforçant d'embrasser une Nymphe nue aussi, laquelle se défend comme elle peut & le repousse avec ses mains.

De semblables Faunes & Satyres à longue barbe se rencontrent sur beaucoup de monumens antiques & sont appellés proprement Silènes. Consultez Montfaucon, tom I, part. II, liv. I, ch. XXIII. & XXIV Eusebe; prep. évang. lib. III, cap. XI; Bochard, Hieroz. part. II, liv. VI, cap. VII, X, un passage remarquable dans la Cité de Dieu de Saint Augustin, XV, 23. Voyez encore ce que Pausanias raconte I, 23 d'une Isle de Satyres, où un bon Naturaliste n'eût rencontré que des Singes. Les Poëtes & les Philosophes, chez les Anciens, n'ont sans doute voulu exprimer que les effets d'un amour porté à l'excès, sous ces emblêmes & ces

attribus empruntés des animaux lascifs, tels que le bouc, &c.

Les Nymphes proprement dites sont celles qui présidoient à la végétation des plantes & autres productions. C'est pour cela qu'on les appelloit filles de l'Océan, mères des fleuves, habitantes des fontaines, nourrices de Bacchus & de Cerès. Et c'est de là que sont venus les noms divers & les diverses espèces de Nymphes, telles que les Orcades pour les montagnes, les Hamadriades pour les bois, les Nayades pour les fleuves, les Néréides pour la mer. &c. Ce qui aura fait imaginer aux Poëtes & aux Artistes un Dieu Pan, des Satyres, des Faunes, des Sylvains & ces autres Divinités que les Gaulois appelloient *Dusii* : cette agréable Mythologie, fille de la riante imagination, se sera plû à décrire les scènes les plus variées & les plus voluptueuses entre ces Dieux & ces Déesses, dans des lieux où tout invitoit à l'amour. En donnant du sentiment aux êtres qui en étoient le moins susceptibles, en personnifiant chaque attribut de la nature, les Anciens avoient le cerveau trop exalté & le goût trop délicat pour ne point chercher à la peindre dans ce qu'elle a de plus aimable & de plus énergique ; aussi la rendirent-ils, pour ainsi dire, complice de tous leurs excès, & chacune de leur passion avoit une Divinité pour modèle ou pour excuse. Peut-être aussi que les Poëtes, pour plaire aux femmes, & les Prêtres pour gouverner le peuple, ont-ils abusé des profondes allégories, des sublimes Hiérogliphes sous le voile desquels les sages Egyptiens & les premiers Philosophes de la Grèce dérobèrent au vulgaire les opérations de la nature, dont ils avoient surpris les secrets.

La Nymphe de notre tableau est peut-être ce que les Anciens appelloient Hermaphrodite : à la première inspection, on lui croiroit les deux Sexes ; mais on sçait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur une pareille conformation.

Les Peintres & les Sculpteurs Grecs, aimoient beaucoup à représenter des figures nues ; la Vénus de Chypre, celle même de

Gnide, &c. étoient ſans vêtement quelconque. Pline XXXVI, 5 & XXXV, 10 & 7, rapporte que Zeuxis voulant donner l'idée d'une beauté parfaite, peignit cinq vierges nues; le même Auteur ajoute que de tout tems à Rome, il fut reçu de peindre toute ſorte de nudités dans les lieux publics; il dit encore avoir vu de ſon tems ſur les vieux murs d'un Temple ruiné, à Lanuvio, un tableau bien conſervé d'Hélène & d'Atalante peintes d'une belle forme, mais nues & animées de tous les feux du plaiſir. Voyez Properce, liv. II, éleg. V, vers 19, & ſuivans; Martial XII, épigr. 43, & Suetone, in Tiber. XLIII, 2 not. 12 & 13. Tous les appartemens, chez les Anciens, & ſur-tout la chambre nuptiale, étoient ornés des ſujets les plus lubriques, & très-ſouvent les Artiſtes peu religieux peignoient leurs propres maitreſſes ſous la figure des Divinités. Le pieux Empereur Théodoſe s'abſtint de détruire les ſtatues peu décentes & autres monumens des Payens par un motif aſſez ſingulier. C'étoit pour perpétuer & montrer au grand jour tout le ridicule, toutes les infamies des fauſſes Religions & pour en inſpirer le mépris & l'abomination. Sozomène VII, 15, Socrate V, 16 & la Chauſſe, Theſ. ér. ant. tom. II, ſect. VII, s'appuyent de cette reſpectable autorité. Leonard Agoſtini dédia au Pape Alexandre VII, ſon recueil des pierres gravées antiques, leſquelles pour la plupart repréſentent des Priapes & des Vénus ſans voile.

Tout le monde ſçait qu'en France l'Auteur du Poëme de *La Callipédie*, ou la manière de faire de beaux enfans, eſt l'Abbé Quillet: & qu'un Cardinal (Mazarin), en agréa la dédicace.

Les mœurs & les convenances ne ſont jamais bleſſées de ce qui peut contribuer aux progrès des arts & à la gloire des hommes de génie.

PLANCHE LXI.

Ce ſont deux tableaux ſemblables repréſentant de petits herbages & des fleurs croiſſant dans l'eau, avec des canards.

PLANCHE LXII.

Ce somptueux édifice à plusieurs portiques pourroit bien être une espèce de Couvent, ou de Communauté à l'usage des Prêtres Egyptiens. Les longs vêtemens & les rameaux que portent les figures confirment encore notre conjecture. Strabon XVII, p. 806, rapporte avoir vu à Héliopolis en Egypte un édifice-à-peu-près semblable, habité par des Prêtres, avec qui conversèrent Platon & Eudoxe. Voyez aussi Herodote II, 37, & Diodore de Sicile I, 80 & 81.

PLANCHE LXIII.

On voit une espèce de tour sur un roc. Dans l'enfoncement on remarque encore un bâtiment, au milieu de la mer. Les deux troncs d'arbres qui occupent les deux extrêmités du premier plan, font assez voir que le Peintre ne les a ainsi placés que pour rendre plus sensible la distance du premier bâtiment à ceux qui remplissent le fond du tableau.

Les quatre figures qui ornent ce paysage sont presqu'effacées, & ont beaucoup souffert.

PLANCHE LXIV.

Ce tableau & les onze suivans, furent trouvés tous dans le même endroit; ils ont la même perfection; tous sont du même genre & d'une grande beauté & leur explication pourroit être réduite à un seul argument: ils méritent cependant un examen particulier. Ce premier morceau de peinture représente deux Danseuses qui font un gracieux détour & semblent exécuter une contre-danse. La couleur, la finesse & la légèreté de leur vêtement conviennent parfaitement à leur caractère.

Les deux Tigres qui semblent flairer les deux cymbales, sont dignes d'être observés par leur expression pittoresque.

Ces douze tableaux furent trouvés le 18 Janvier 1749 dans

les excavations de la tour de l'annonciation, en un lieu appellé *Civita*, où l'on croit qu'étoit située l'ancienne ville de Pompéïa. Ils étoient peints dans le même appartement sur le mur avec treize morceaux qui servoient d'arabesques, & au milieu desquels étoit un Cupidon. Il y avoit aussi sept Danseuses de corde, le tout peint sur un fond noir.

On a imaginé plusieurs conjectures pour rendre raison de ces douze morceaux trouvés ensemble. Mais elles sont trop vagues pour nous y arrêter.

On pratiquoit plusieurs sortes de danses chez les Anciens ; il y en avoit de légères & peu fatiguantes, pendant lesquelles celles qui s'y amusoient chantoient en même tems. Il y en avoit d'autres plus expressives, & qui demandoient plus de force & d'adresse ; & alors les Danseuses tenoient leurs bouches fermées. Il leur eût été impossible de bien chanter en même tems ; & il eût été désagréable de rompre la mesure ou de fausser la voix. Dans ce cas, les unes chantoient, les autres dansoient alternativement. Voyez *Plutarque & Lucien*, *de Saltatione*. Il paroît que les deux figures de ce no. exécutent cette dernière sorte de danse. Rien de plus gracieux que leur attitude ; l'une avec l'index & le pouce, prend délicatement le doigt du milieu à sa compagne, & toutes deux de leur autre main s'entrelacent les doigts avec beaucoup de souplesse & d'intelligence.

L'une des deux est habillée en jaune, l'autre en verd avec un ourlet de couleur pourpre. C'étoit le costume le plus galant ou le plus efféminé chez les Anciens ; leurs vêtemens semblent être transparens ; leur légèreté & leur finesse conviennent parfaitement à l'agilité nécessaire pour la danse. Pollux IV, Segm. 104, nous apprend que les Danseuses ne faisoient usage que de vêtemens diaphanes, tissus peut-être avec cette laine, ou poil follet, dont on se sert encore aujourd'hui dans plusieurs Villes & qu'on appelle *Lana penna*.

L'une de nos Danseuses a sur la tête, en place de bonnet, (une espèce de Turban) un large voile qui fait plusieurs tours au-dessus de ses tempes. La grandeur & la grosseur de cette coëffure pourroient faire conjecturer que c'est une couronne. Les Anciens avoient coutume de se ceindre la tête avec de la laine.

PLANCHE LXV.

On ne peut trop admirer cette peinture. La grande beauté du dessein, le charme du coloris, la légèreté de l'attitude, tout montre ici l'art porté à son plus grand *fini* & à sa plus grande perfection. Cette figure si belle, d'un pinceau si délicat, semble en effet être en mouvement & danser. Ce qui augmente encore sa grace, ce sont ses bracelets d'or, son collier & cet autre rang de perles qui attache ses cheveux blonds avec un ruban blanc: son vêtement léger, mince, de couleur jaune, bordé d'une autre couleur d'hyacinte bleu, flottant en l'air, recouvre une petite partie du nud, & laisse sentir la chair.

Les uns soutiennent que c'est une Vénus; les autres une de ces Danseuses complaisantes qui se montroient quelquefois nues. Ces deux conjectures peuvent être reçues également. Dans le second cas, ces douze tableaux représenteront ces figures dons on ornoit les salles à manger; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la coutume des Toscans, qui se faisoient servir à table, eux & leurs convives, par des filles toutes nues.

Il existe des marbres antiques qui attestent cet usage. Les femmes s'exposoient sans voile, non-seulement dans les orgies à huit-clos; mais encore sur les théâtres publics pendant les fêtes de Flore; les courtisannes se dépouilloient de leurs habits sur la scène, & en présence du Peuple, pratiquoient tous les gestes, toutes les attitudes que l'Aretin n'a pas craint dans la suite de décrire. Ouvrez Valère Maxime au liv. II, ch. X, n°. 8, & Lactance l. 12.

La danse convient parfaitement à Vénus; Lucien, dans son traité

traité *de Saltatione*, n°. 10 & 11, atteste que les Spartiates dansoient en chantant de petits airs pour inviter Vénus & les Amours à venir folâtrer avec eux. Relisez Horace, Ode IV, liv. I; il ne se faisoit point de repas solemnels sans danse. Voyez Homère. Dans tous les festins, excepté aux banquets des Sages & des Sçavans, on introduisoit des femmes qui par leurs chants & leurs danses égayoient la compagnie; après le chœur des Musiciens, les Danseuses entroient les unes en habits de Néréides, les autres déguisées en Nymphes.

Le Museum royal conserve une statue de bronze, d'une beauté extrême, représentant une Vénus nue. Elle porte un bracelet d'or, non au poignet, mais aux jointures des bras & des pieds.

Les perles sont un ornement consacré spécialement à Vénus, qui est née de la mer & en est sortie sur une riche coquille garnie de belles perles. C'est pour cela qu'on choisissoit les perles les plus précieuses pour les offrir à sa statue. Pline IX, 35, & Macrobe Saturn, III, 17, assurent que cette perle si fameuse, qui n'avoit point sa pareille & que possédoit Cléopâtre, fut déposée par elle dans un vase de vinaigre & divisée en 2 parts, pour en faire des pendans d'oreille à la statue de Vénus. Lampridius dit, que l'Empereur Alexandre Sévère faisoit porter devant cette même statue deux grosses perles qui avoient été données à la Déesse par l'Impératrice sa femme. Aussi celles qui s'adonnoient tout entières au doux métier de Vénus, aimoient à se couvrir de perles. Properce, liv. III, éleg. X, & Martial IX, épig. III, Pline IX, 35, pour prouver à quel point les Dames Romaines portoient le luxe, dit avoir vu entr'autres femmes, une certaine Lollia Paolino chargée de pierres précieuses & de perles; elle en avoit plusieurs rangs dans ses cheveux, elle en avoit à ses oreilles, à son col, & à tous ses doigts.

Ordinairement on représentoit aussi Vénus avec des cheveux blonds ceints d'une guirlande de roses blanches & rouges. Servius dans son commentaire sur l'Eneïde de Virgile, avance que la

ce moment ; & portoient des vêtemens transparens & qui n'étoient fermés, par aucune ceinture. Seneque, de bénéf. 1, 3, Horace, lib. IX, Ode VII, & Ovide Fast. V, ne les peignent pas autrement, *Incinctæ*, *nudæ*, *vestibus solutis*. Notre figure pourroit bien être encore une Vénus, ou bien une des Graces ses compagnes, ou peut-être encore une des Heures, ou des Nymphes que les Anciens avoient coutume de leur associer, quand ils décrivoient un festin agréable. Voyez le Banquet de Xenophon & celui d'Apulée, Métam. X. Consultez aussi les Graces de *Wieland*.

Les Nymphes, les Graces & les Heures, & sur-tout Vénus, étoient toujours représentées déchaussées & remarquables par la blancheur de leurs pieds.

Les Pères de l'Eglise ont mis au nombre des trois sortes de danses qu'ils reprochoient aux Payens, celle de Vénus ; Arnobe, IV, adv. Gentil. Saint-Augustin, de Civ. D. VII, 16 &c. Juv. in épist. ad épist. ad Marf, & épist. de Hilar.

Macrobe, Saturn. 11, 10, a écrit que de son tems (sous Théodose le jeune,) l'usage n'existoit plus d'amener aux repas de jeunes Danseuses & Chanteuses nues, ou immodestement habillées : ce qui dura jusqu'à la fin du règne de Théodose-le-Grand, qui l'avoit défendu.

Pollux IV, seg. 103, dit avoir vu une certaine danse où les Danseurs & les Danseuses portoient dans la main un plat ou disque.

Cette dernière circonstance appuyeroit la conjecture de ceux qui prétendent que ces sortes de personnages figuroient dans les repas, & servoient d'officiers pour porter les mets : l'action de danser ne s'oppose point à ces fonctions qu'ils remplissoient en cadence & au son des instrumens, au rapport de Petrone, cap. XXXVI. Voyez aussi la Satyre V de Juvenal v. 121 & seq. Voyez aussi les mots *Chironomonta*, *Chironomus*, dans *l'Etimologicon* de Vossius ; ces officiers de bouche étoient instruits à couper les viandes, à les servir, en observant certains signes de main, & à l'unisson de la musique. Consultez aussi l'excellent traité de

Poëmat. Cantu, & viribus Rythmi, par Vossius. Sénèque le Philosophe, & Martial parlent aussi de cette sorte de luxe recherché, dont les Romains faisoient usage dans leur repas.

PLANCHE LXVIII.

Les deux objets qu'on remarque à côté des deux Paons, couchés en travers sur la fenêtre, sont des espèces de sacs de cuir, ou bien deux de ces mesures anciennes, qui, au rapport de Pline, contenoient deux boisseaux & demi, ou 42 pots de vin. Ces deux objets pouvoient donc servir à mesurer, ou à transporter des graines, de l'huile, ou du vin; d'autres y voient des boudins noirs, en forme de cervelats ou de saucisses, que les Anciens aimoient beaucoup. Les saucisses de Paons tenoient le premier rang sur leur table; celles de Faisans ensuite, & celles de Lapins après; on leur préféroit les deux précédentes sortes de boudins ou cervelats.

PLANCHE LXIX.

Cette peinture n'est pas moins belle que les deux précédentes du même genre, n°. 67 & 65: la jeune femme qui y est représentée, & qui n'est point drapée plus décemment que ses autres compagnes, peut exprimer une espèce de Bacchante. C'est pour cela qu'elle est nue jusqu'au milieu du corps; elle a ses cheveux déliés & en désordre; d'une main elle tient une cymbale entourée de petits grelots & élevée en l'air; l'autre main est peinte en action de frapper cet instrument comme pour s'accompagner à la danse; son col est orné d'un superbe & large colier; à chaque bras, elle porte un bracelet, ou double rang de perles; ce qui termine son vêtement léger & blanc, est un ourlet, ou espèce de falbalas roux: sa draperie est d'une belle intention; ses sandales sont liées avec des rubans de couleur rousse.

Si ces douze figures peintes que nous décrivons, appartiennent aux repas, comme on le conjecture, on pourroit ajouter que chacune avoit sa besogne à remplir; l'une étoit pour les cymbales; l'autre pour le tympanon: & que plusieurs étoient déguisées en Bacchantes. Sidonius Appollin. lib. IX, epist. XIII, en décrivant

un repas, met au nombre des personnages destinés à faire le divertissement des convives, des femmes, qui imitoient les Bacchantes par leurs habits & par leurs actions ou pantomines.

Dans les monumens anciens, les Bacchantes sont représentées presque nues & à peine couvertes sur quelques parties d'une peau, ou d'un vêtement extrêmement délié.

L'instrument dont se sert notre Bacchante étoit appellé par les Anciens *tympanum* & répond aux *cymbales* des Toscans, qu'on désigne ordinairement sous le nom Italien *tamburcello*; Suidas, dit que cet instrument étoit fait avec une peau, que les Bacchantes frappoient avec leurs mains. Les Sçavans distinguent deux sortes de tympanon, le grave & le léger. Ceux de bronze, couverts avec une peau, servoient à la guerre; tels sont aujourd'hui le tambour & les timbales; les cymbales légères étoient formées d'un cercle de bois recouvert d'une peau & ressembloient à un crible, tel est le *cymbalum* de notre estampe. Suidas, d'après le Scholiaste d'Aristophane, au sujet de la Comédie de ce dernier, intitulée Pluton, fait dériver *tumpanon*, du verbe *tuptein*, *percutere* en Latin, en François *frapper*, parce que le tambour léger, ou tambour de basque, se frappe avec la main, & le tambour grave ou celui qui sert à la guerre, se frappe avec des baguettes, ou petits bâtons. D'autres vont chercher l'étimologie de ce mot dans le Syriaque, prétendant que les Peuples qui parloient cette langue introduisirent à Rome l'usage de cet instrument. Quant aux danses des Bacchantes, consultez Sidonius Appollin. IX, epist. 13, Plutarque IX, symp. qu. 14, déja cités: Platon VII, de legibus, Lucien de sat. Euripide in Bacchis, V. 377 & 78, Aristophanes in acharn. act. IV, sc. VII, v. 23. St. Clément d'Alexandrie pæd. II, 4; Arnobe reproche aux Gentils les obscenités que ces femmes danseuses commettoient, portant dans leurs mains ces sortes d'instrumens, ainsi que ceux qu'on appelloit *Crotales*.

Passons à la couleur du vêtement de notre figure; il existoit à Athènes une loi, dont on étoit redevable à Zaleucus, qui ordon-

noit aux femmes honnêtes seulement d'être habillées de blanc, & les Courtisannes devoient l'être en couleur; consultez Plutarque, quest. Rom. probl. XXVI, observez sur-tout deux passages, l'un de Porphire au sujet du 36e. vers de la 2de. Sat. du liv. 1er. d'Horace, & l'autre de Servius, dans son Commentaire sur les Géorgiques de Virgile au sujet du vers 83e. du 3e. liv. Ces deux Auteurs établissent une distinction ingénieuse entre ces deux mots latins, *album* & *candidum*, par rapport à la couleur des vètemens des femmes chez les Romains. Voyez aussi Ferrari p. I, de Re vestiariâ III, 17.

Tertulien, apolog. cap. 6, & de cultu fœminarum, cap. 12, dit que de son tems on ne pouvoit distinguer les femmes honnêtes, les Dames, d'avec les Courtisannes, leurs manière de se mettre confondant tous les états. Ce passage pourroit avoir son application pour d'autres tems, & dans d'autres pays. Le Grand Théodose réprima cet abus.

PLANCHE LXX.

Parmi tous ces poissons, les uns accrochés, d'autres sortant d'un petit cabat renversé, d'autres posés tout uniment sur une table de pierre, on en distingue une espèce appellée murene. Cette sorte de poisson étoit très-estimée; & encore aujourd'hui, on en sert sur les tables dans le Royaume de Naples.

PLANCHE LXXI.

Cette peinture représente encore une jeune femme, qui danse & joue. Elle est d'une belle forme; la couronne de lierre qui assujettit ses cheveux & les empêche de flotter; la peau de Panthère, ou d'un autre animal qui pend de son épaule gauche, & qui en voltigeant traverse toute la figure & vient passer sous son épaule droite, les cymbales, (ou crotales) qu'elle tient dans les mains, en action de les battre l'une contre l'autre, tous ces détails désignent une Bacchante; ses bracelets redoublés sont de couleur d'or; sa chaussure est jaune & fermée avec des liens pareils à ceux de nos pantoufles; son habillement demande à être observé.

Cette couronne de lierre que porte notre figure, nous feroit croire qu'elle célèbre la fête de Bacchus. Lucien, *in tragopodag.*

prétend que les Prêtres de ce Dieu n'étoient diftingués des autres que par le lierre. Pline XVII, 4, dit que Bacchus, (*patrem liberum*), fut le premier qui ceignit fa tête de lierre; que dans la haute antiquité, on ne donnoit de couronne qu'à Dieu, *antiquitas corona nulli, nifi deo dabatur.* — Ovide, dans fes faftes, III, 767e. vers & fuivans, rapporte ainfi l'origine de ces fortes de couronne, en nous apprenant que la Nymphe qui éleva Bacchus le cacha fous des feuilles de lierre, pour le fouftraire aux recherches de la jaloufe Junon. D'autres Auteurs alléguent des raifons différentes de cet ufage. Voyez le *Sympof.* III. de Plutarque.

Bacchus & fes Nymphes fe couvroient d'une peau de Panthère, ou parce que la nourrice fut changée en Panthère, ou parce que cet animal aime beaucoup le vin. Ils portoient auffi des peaux de jeunes cerfs & de dains, & même de chèvres.

Anciennement les bracelets fe portoient feulement à un bras; ils étoient en ufage chez les Sabins qui les mettoient au bras gauche; les Orientaux au contraire à droite : dans l'origine de cette coutume, les hommes feuls en portoient; c'étoit, pour les Guerriers, le prix, la marque de leur valeur. Les femmes, dans la fuite commencèrent à s'en parer; elles n'en chargérent d'abord qu'un feul bras, puis l'un & l'autre à la fois, enfin, elles en portèrent à leur pieds, & à chaque doigt, même au pouce. Les bracelets qu'on mettoit aux pieds eurent leur dénomination particulière de *compedes*, ceux qu'on plaçoit au bras & fpécialement à la jointure, s'appelloient *brachilia*; le nom génerique étoit *monilia*.

Ferrari, dans fon ouvrage déja cité de Re veft. lib. III, cap. 18 & 19, témoigne fa furprife de ce que les Danfeufes avoient des habits fi longs qu'ils defcendoient jufque fur le pied, elles qui ne devroient en porter que de courts & de légers.

Quant à la chauffure, nous en parlerons dans la fuite, lorfque nous rendrons compte d'une antiquité d'Herculanum repréfentant une boutique de Cordonnier.

PLANCHE LXXII.

Cette Planche représente des fruits dans une corbeille, & des Saucisses attachées contre le mur, & pour la forme semblables à celles de nos Chair-cuitiers. Consultez Varron de LL, lib. IV; Arnob. lib. VII; Isidore XX, 2, & le traité d'Appicius. On prétend que l'Empereur Héliogabale fut l'inventeur des Saucisses de Poisson. *Lampridi. in Heliog., cap.* 19, *& Casaubon.*

Le Trône du Monde n'étoit pas la vocation de ce Prince; Héliogabale se seroit peut-être fait estimer, en se bornant au comestible.

Tel brille aux derniers rangs, qui s'éclipse au premier.

PLANCHE LXXIII.

Cette agréable Figure, moins animée que celle du n°. 71; mais dans le même goût, est couverte d'un vêtement long, très-fin, & d'une couleur violette; elle a l'épaule & le bras droit nuds; un voile jaune & vaguement jetté, tourne en s'élevant sur l'épaule gauche, & passe par derrière elle : des feuilles fines & longues ceignent ses cheveux blonds : de la main droite, elle tient un vase par son anse; sur sa main gauche est un bassin où sont trois Figues, que l'on distingue par leur forme; elle porte un bracelet de couleur d'or, & des sandales à ses pieds.

La couleur violette ne le cédoit qu'à celle de pourpre chez les Anciens, & étoit un objet de luxe. Consultez *l'Aulularia* de Plaute, act. III, sc. V; le Traité de Ferrari I, de *Revestiariâ*, III, 21; & Pline le Naturaliste, liv. XXI, ch. VI. Ce dernier Auteur nous apprend que de son tems on imitoit le poupre avec le bleu & le violet. XXXIII, 13 : ce passage a fait commettre une erreur à Saint-Jérôme; ce Père de l'Eglise, meilleur Théologien que Naturaliste, confondit la couleur violette avec l'azur. Virgile au

I

contraire appelle noir le violet foncé. Sans rapporter tout ce que les Poëtes ont imaginé sur cette couleur, & la fleur qui lui a donné son nom au sujet d'Io métamorphosée en Vache, nous dirons seulement, d'après Martial, Epigramme XXXIX, liv. II, que le vêtement violet étoit spécialement consacré aux Femmes galantes.

Quant à la partie découverte de l'épaule & du bras, pour juger de l'intention voluptueuse de l'Artiste, dans la manière de draper sa Figure, nous renvoyons au 307 vers & suivans du troisième liv. de l'Art d'Aimer d'Ovide. Une semblable autorité n'est point suspecte en pareille matière.

Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems sur le voile & les autres parties du vêtement de la Figure que nous décrivons ici; il paroît qu'autrefois les Femmes ne le cédoient point à nos modernes dans l'art d'inventer tous les ans des modes nouvelles & de nouvelles dénominations; elles ne pensèrent point dès-lors aux tourmens qu'elles préparoient aux Sçavans, qui ont tout confondu, & n'ont donné aucunes explications certaines: nos descendans nous feront, sans doute, un jour le même reproche. Puissions nous n'en point mériter de plus graves de leur part!

La couronne de notre Figure pourroit bien être de feuilles de roseau ou de cannes, ou de quelqu'autre plante aquatique. Cette conjecture a fait dire que ce Tableau représentoit une Nayade, ou une Nymphe de la suite de Bacchus; & on a cité pour autorité deux jolis vers latins du tendre Tibulle, liv. III, élegie VI[e], vers 7; mais cette opinion rencontreroit plus d'une difficulté.

Le Vase de notre gravure est connu parmi les Antiquaires sous le nom Italien de *Prefericolo*. Voyez la Chausse, T. II, sect. III, Fig. III, & Montfaucon, T. II, lib. III, chap. IV.

On dit que Bacchus trouva le premier les Figues; Pausanias I, rapporte que Cérès en donna des pepins à Fitalus, son Hôte.

D'après tout ce que nous venons d'exposer, on pourroit conjecturer que cette Figure a beaucoup de rapport aux Baccha-

nales. Pendant les Fêtes de ce nom, on se déguisoit sous diverses formes; on prenoit divers caractères. Et dans cette supposition, notre Tableau représentera une offrande à Bacchus des premières Figues. Consultez la pag. 200 & suivantes du second vol. 8°. des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, élégamment traduites & enrichies des plus intéressantes Observations par le traducteur, M. *Ramond*.

D'autres ne reconnoissent dans cette Figure qu'une de ces Femmes qui servoient dans les repas, & costumée pour cet usage.

Quelques-uns n'y voyent qu'une Danseuse.

Nous aurons encore occasion d'en parler dans la suite.

Nous avons déja dit plusieurs choses au sujet des bracelets. Voyez Buonaroti, *ne' vasi di vetro* pag. 199.

Quant à la chaussure, consultez Saumaise, dans son Commentaire, *de Pallio*, de Tertulien, & Aulugelle XIII, 20.

PLANCHES LXXIV, LXXV, LXXVI.

Ces trois petits Tableaux méritent quelqu'attention: le premier représente un Oiseau prêt à becqueter une grappe de raisin. Le second deux Poisons; & le troisième deux Rougets posés sur une fenêtre. Varron *de re rusticâ* III, 17, nous apprend que cette dernière espèce de Poissons étoit du goût des Romains; & Séneque assure dans ses questions naturelles III, 18, & dans sa lettre 95e, qu'un seul Rouget fut vendu 5000 Sesterces; le prix d'un autre alla jusqu'à 8000: ce qui revient à 200 ducats, environ 2200 de notre monnoie. Consultez Pline IX, 17; Juvenal, Satyre IV, vers 15; Lampridius, Heliog. ch. 10; Bulengerus, de conviv. II, 26; & Meursius, Rom. Luxur. ch. 14.

PLANCHE LXXVII.

Cette Femme semble être la Compagne de celle de la Planche LXXIII; sa couronne, qui paroît la même au premier coup d'œil, est composée de tiges de bled, consacré aux Fêtes de Cerès.

Ovide, liv. III, de ses Amours, élegie X, vers 36; quelques sçavans ont cru y reconnoître la plante appellée *Fillira*, destinée aux couronnes en usage dans les repas. Cette Figure est représentée tenant de sa main droite un panier, & un plat de l'autre. Elle n'a point de sandales à ses pieds; mais une espèce de pantoufles. Ainsi que la Figure précédente, elle a l'épaule droite & le bras découverts; on lui voit, de plus, une partie du sein; elle porte aussi un bracelet au bras droit; son voile, drapé de même, est d'un verd foncé; & son vêtement, qui n'est pas moins fin & délié, est blanc. Dans les Fêtes solemnelles de Cerès, les habillemens blancs étoient d'étiquette. Ovide, liv. IV de ses Fastes, vers 619. Ce costume étoit encore celui des Femmes élégantes & recherchées, contemporaines de ce Poëte aimable. Voyez son Art d'Aimer III, vers 183 & 191, *Albentes Rosas...* &c. Consultez sur-tout Stuckius, *convivialium*... II, 26, *in-fol.* En général, pendant les jours d'allégresse, ou les Fêtes chomées, les Anciens faisoient usage d'habits blancs; aux banquets des Empereurs Romains & des Grands, ceux qui les servoient à table étoient vêtus de blanc. Voyez la prémière Elégie du quatrième livre de Tibulle. Voyez aussi Suétone, à l'article de Domitien.

La couleur du voile répond à celle du porreau, ou bien au verd des bleds qui sont encore sur pied. Cette diversité de couleur en usage chez les Anciens & au moyen de laquelle ils se faisoient distinguer avec grand soin aux jeux du Cirque, sur le théâtre, & dans leurs festins, pourroit être regardée comme l'origine de la livrée parmi les modernes, & peut-être aussi des uniformes Militaires. Nous renvoyons à Cassiodore, liv. I, Ep. 2, 27 & 33; à Bullengerus, dans son traité du Cirque, ch. 4 & 40, à Seneque, Epître XCV, & dans son Traité de la brieveté de la Vie, ch. VII, & à Pétrone chap. XXVIII; & encore à Ferrari I, *de re vestiariâ*, III, 4; cette passion de faire porter ses couleurs à ses Domestiques alla si loin, que les Empereurs se crurent obligés de faire des Loix pour réprimer ce luxe, qui étoit devenu

d'une dépenſe exceſſive. Voyez les titres V, VII, & IX du liv. XV, du code Théodoſien. Mais ces Loix ſomptuaires furent un frein trop foible : on continua de nourrir & d'habiller avec magnificence les acteurs du Cirque & les femmes de théâtre ; & comme l'ont remarqué les Hiſtoriens, Marcien fut élevé à l'Empire, au milieu même du Cirque, peut-être à cauſe de la dépenſe qu'il y faiſoit.

Quelques-uns prétendent que cette Figure & la précédente ſont deux Danſeuſes, de l'eſpèce de celles qu'on appelloit *Cernophori.* Voyez Pollux IV, 103, & Athenée XI, 7.

Nos deux Figures ſont couvertes d'un vêtement léger, mais très-long, & on pourroit trouver une apparente contradiction à en faire en même tems des Danſeuſes, ou des Miniſtres employés au ſervice de la table : ceux qui ſervent à un banquet devant être habillés très-court ; mais il n'en étoit pas toujours ainſi dans l'Antiquité : on pourroit citer en preuve les Diacres qui dans nos Temples aſſiſtent le Célébrant à la Sainte-Table, & auxquels la Primitive-Egliſe a conſervé quelque choſe de l'ancien coſtume ; ils portent une caſaque ou tunique qui leur tombe preſque ſur les pieds ; peut-être même que les cordons & glands qui dans leurs habiltemens ne leur ſervent plus aujourd'hui que d'ornemens, étoient jadis deſtinés à les relever & à les aſſujettir ; & c'étoit à-peu-près ainſi que pendant les ſacrifices & aux repas ſacrés qui les terminoient toujours dans le Paganiſme, on habilloit les Miniſtres qui accompagnoient le Pontife. Outre cela on a remarqué que les Femmes de plaiſir ſeulement, portoient une robe ou tunique très-courte, ou relevée très-haut. Chez les Anciens, les états étoient mieux caractériſés qu'aujourd'hui ; & ils n'aimoient pas à les confondre ; ils étoient de meilleure foi que nous ſur cet article.

Conſultez au reſte Stuckius, ant. conviv. II, 22 ; Apulée, mét. II, p. 53 ; Plaute, *pœn.* act. V, ſc. V Ovide, art. III, 301.

Quant à la chauſſure de notre Figure, conſultez Balduin, *de Calceam.*, chap. XIV, pag. 139, chap. XVI, pag. 164.

PLANCHE LXXVIII.

On voit dans cette Peinture différens Poissons ; une espèce de frise termine le bas du cadre.

PLANCHE LXXIX.

Cette Peinture, d'une grande beauté & d'une grande perfection, n'est inférieure en aucune partie aux Figures qui précédent : elle représente une Femme, vue de profil, & vêtue d'une tunique blanche, & par-dessus d'un autre vêtement bleu dont le bord ourlé est de couleur de rose ou rousse ; deux perles en forme de poires pendent à ses oreilles. On observera la bandelette aussi de couleur de rose, qui ceint son front & assujettit son voile jaune, dans lequel son enfermés ses cheveux blonds ; elle tient de la main droite une branche d'arbre où pendent deux fruits, qui paroissent être des pommes ou des bayes de cedre ; dans sa main gauche est un sceptre de couleur d'or & parfaitement distinct ; ses pieds ont pour chaussure des sandales.

Cette Figure bien composée & modestement vêtue, ne doit point être rangée dans la classe des deux précédentes : plusieurs Sçavans soutiennent cependant le contraire, & veulent que ce soit encore une Venus.

Les Femmes ont trouvé plus d'une manière d'orner leur tête, d'arranger leur chevelure sous des voiles : ici, le lien noué sur le milieu du front de notre Figure, paroît être un simple ruban. Dans plusieurs de nos Provinces, cette sorte de coëffure, peu recherchée, est encore en usage : mais pour montrer combien l'Artiste a été fidèle au costume, traduisons un passage d'un traité sur la Toilette des Vierges, & dont l'Auteur est un grave Père de l'Eglise, ou du moins qui eût mérité d'en être un, s'il eût toujours été aussi ortodoxe dans ses autres écrits, que dans

son livre *de veland Virgin. cap.* 17 : l'austère Tertulien nous apprend dans ce passage, que les Vierges, ou les Femmes, avoient de son tems deux manières de se coëffer : ou bien leur tête, privée de bonnet & de coëffe, restoit nue ; le front étant seulement ceint d'une espèce de bandelette. Ou bien tout le derrière de leur tête étoit couvert de voiles légers qui descendoient sur leurs oreilles, mais sans les cacher. Dans la première toilette, on voyoit du moins tous les cheveux noués élégamment. Mais dans notre Tableau, on a préféré la seconde mode : ensorte qu'on ne voit qu'une très-petite partie de la chevelure, séparée en deux, & avec beaucoup de grace sur le devant du front.

Consultez Rainaud *de pileo*, & cet. cap. teg. sect. VI : lisez aussi la sçavante Lettre latine de Saumaise sur le chapitre XI de la première Epitre de Saint-Paul aux Corinthiens, *de Cæsarie virorum & mulierum comâ*, imprimée chez les Elzevirs, en 1646 8o. Quelques-uns veulent que la coëffure de notre aimable Figure appartiennent à une Reine, ou à quelque Déesse.

Nous avons déja parlé, & en plus d'un endroit, de la diversité de couleurs en usage dans le costume des Femmes.

Toutes les Figures que nous avons décrites jusqu'à présent, & celle-ci particulièrement, ont la chevelure blonde. Nous ne devons peut-être cette uniformité qu'au fond noir, sur lequel sont peintes ces huit Femmes, & qui aura empêché l'Artiste de leur donner des cheveux noirs.

Le fruit du cedre étoit appellé par les Peuples de la Libie, pommes des Hespérides : Hercule, comme on sçait, en transporta dans la Grèce : on les appelloit aussi pommes d'or, à cause de leur couleur & de leur rareté ; dans les premiers tems, on s'en servoit comme d'alimens. Athenée assure que chez les Anciens on avoit coutume d'en servir à leurs repas. Plutarque ajoute, qu'on en plaçoit dans les garde-robes, pour donner une bonne odeur aux vêtemens, & pour les préserver des vers. Les Spartiates en

offroient aux Dieux en facrifice : & ce fruit faifoit partie du culte particulier qu'on rendoit à Bacchus, comme auteur de tous les fruits. Voyez Spanheim, de V & P. numifm. differt. IV.

La partie fupérieure du fceptre d'or de notre Tableau, eft ornée d'une moulure femblable à un chapiteau, au haut duquel onn voit un globe. Dans les monumens antiques, on en rencontre qui ont beaucoup d'analogie avec celui-ci. Le fceptre de Jupiter avoit à fa cîme un Aigle; & tel étoit celui que les Tofcans donnèrent au Roi Tarquin, lequel depuis eft paffé dans les mains des Confuls. (Juvenal, Satyre X, vers 38,) le fceptre de Junon, au rapport de Paufan. II, 17, avoit à fa pointe un Coucou. On fçait que c'eft fous ce mafque peu galant, que Jupiter, pour la première fois, fit fa femme de fa fœur. Sur la fameufe Table d'Ifis & d'Ofiris, le fceptre de ce dernier eft de couleur d'or & terminé en tête d'Epervier. Celui de l'autre perfonnage, a pour ornement une fleur dite *loro* : enfin, Antoine Auguftin nous a confervé dans fon dial. V, une médaille repréfentant une Cybèle, qui porte un fceptre en tout pareil au nôtre. Le fceptre, dans les premiers tems, étoit l'attribut non-feulement des Dieux & des Rois; mais encore des Triomphateurs, comme on peut l'obferver fur plufieurs médailles antiques. C'eft d'après cela qu'on a prétendu que notre Figure a quelque rapport avec Bacchus. Et en effet, dans la Pompe Bacchique décrite dans Athenée V, 6, on voit une Femme, qui d'une main tient une couronne, & de l'autre un inftrument qu'on pourroit appeller un fceptre. Dans plufieurs autres monumens, on rencontre des Bacchus tenant à la main un bâton qui a la forme d'un fceptre. Voyez Suétone, chap. 24, dans la vie de Néron. Ce fceptre & l'habillement blanc de notre Figure la feroient regarder comme la Paix perfonnifiée; fi elle tenoit à la main un rameau d'Olivier; mais les pommes d'or qu'on voit ici, l'ont fait paffer aux yeux des Sçavans Antiquaires pour Junon, ou pour Venus. La raifon qu'on allégue en faveur de la première conjecture, eft tirée d'Athenée, cit. cap. 7,

p. 83; la Terre, dit-on, aux nôces de Jupiter & de sa sœur, enfanta subitement l'arbre qui donne de telles pommes. Consultez encore les Mythologues. Quant à la seconde opinion, les pommes d'or sont, dit-on aussi, un attribut de Venus, ainsi que le voile d'azur, qui rappelle qu'elle est née de la mer. Le sceptre convient au moins autant à Venus qu'à Junon. L'empire de la beauté ne le céde point à celui de la grandeur; mais pour une Venus, notre Figure est bien modeste. D'autres Sçavans prétendent qu'on faisoit des vœux indistinctement à Venus ou à Junon, quand il s'agissoit de nôces, & que cette Figure porte les attributs de l'une & de l'autre à la fois; & en effet, les mères de familles, jadis, offroient des sacrifices à Venus pour obtenir & procurer de bons maris à leurs filles. Venus présidoit autant au mariage que Junon, & le sceptre lui convient en signe du pouvoir que les femmes ont dans les affaires domestiques. C'est pour cela que la jeune épouse, chez les Anciens, en entrant dans la maison de son mari, en recevoit un paquet de clef. Chez les Egyptiens, c'étoit bien pire, non-seulement les femmes présidoient aux détails de l'intérieur du ménage; mais encore les maris promettoient aux Fiançailles, d'obéir à leurs nouvelles épousées. Nous n'assurons point l'autenticité de cette tradition, qui n'est appuyée d'aucuns monumens, & qui est venue jusqu'à nous de si loin & à travers tant de siècles.

V. Apulée métam. X, Orphée, Hymne à Junon, Lorenzi *de sponf. & nupt. cap. II.*

Il y en a d'autres qui veulent que cette Figure représente une Danseuse; mais on leur répond que, quoiqu'elle ait du mouvement & de la légèreté, on ne doit y voir que le génie du Peintre habile; ayant à exprimer une Femme seule, pour lui donner plus de grace & la rendre plus agréable, l'Artiste se sera étudié à lui communiquer de l'action & de la vie; ses gestes délicats ne sont pas assez prononcés, assez animés, pour rendre une Femme exécutant une danse.

Quoiqu'il en ſoit de toutes ces différentes conjectures, peut-être ne faut-il voir dans ce Tableau qu'un caprice, qu'une fantaiſie aimable, ſortie du cerveau du Peintre.

PLANCHE LXXX.

On voit encore ici des Poiſſons de diverſes eſpèces.

PLANCHE LXXXI.

Vue d'un Temple avec des feſtons & des Figures ſymboliques, près de la mer; dans le lointain, ſur la rive, & ſur une coline, on voit une maiſon & quelques autres habitations ou fabriques. On peut remarquer dans pluſieurs Peintures anciennes ces feſtons, ou guirlandes de verveine, qu'on attachoit aux ſtatues des Dieux, & ſur le fronton des Edifices ſacrés ou autres, à l'occaſion des fêtes & autres ſujets d'allégreſſe. Vitruve IV, 1. Les griffons figurés ſur le portail du Temple, pourroient bien indiquer qu'il étoit dédié au Soleil, le griffon lui étant conſacré. Cependant la plupart des Temples du Soleil étoient découverts.

Quelquefois auſſi les Anciens ſe promenoient pendant les jours chomés, la tête couronnée. Cette circonſtance n'a point lieu pour les Figures qu'on apperçoit ici aſſez peu diſtinctement.

PLANCHE LXXXII.

Un buſte de Femme d'un aſpect majeſtueux; elle a la tête couronnée de feuilles; à ſon côté, on apperçoit une partie d'une autre tête d'Enfant.

PLANCHE LXXXIII.

Le Centaure, ici repréſenté, a la partie humaine d'une carnation bronzée & la partie de cheval d'une couleur gris-cendrée, il a les mains liées derrière le dos & eſt en action de courir,

portant ſur ſa croupe une Bacchante preſque nue ; elle le tient par les cheveux avec la main gauche, & ſemble vouloir le frapper avec le bout du manche d'un tirſe, qu'elle agite de la main droite ; on remarquera que les Centaures jouent un très-grand rôle dans l'Hiſtoire de Vénus, ainſi que dans celle de Bacchus. Les monumens antiques nous fourniſſent des ſcènes pareilles à celle de notre Tableau, lequel eſt des plus expreſſifs.

Les cheveux du Centaure & de la Bacchante ſont blonds ; il eſt vrai que le fond du Tableau eſt noir ; ils ſont épars & déliés ; pouſſés au gré du vent, ils correſpondent parfaitement au mouvement rapide des deux Figures.

Un certain Ixion eut l'audace de porter des vues charnelles juſque ſur la Reine des Cieux ; d'après le conſeil des deux Epoux, il fut arrêter que Jupiter feroit paroître aux yeux du téméraire une nue toute ſemblable à la chaſte Junon. Trompé par les apparences, Ixion bruſqua la concluſion du roman ; mais quoiqu'il n'embraſſât qu'une nuée, ſes plaiſirs d'une eſpèce nouvelle ne furent pourtant pas ſtériles : il en naquit un fils beau comme les Anges de lumière ; mais ſuperbe comme les Enfans des Tenèbres ; il fut élevé par une Nymphe ; & ce qui ne fait pas beaucoup d'honneur à ſon éducation, c'eſt qu'il contracta bientôt après un mariage plus étrange encore & moins impardonnable que celui de ſon père ; il devint l'époux d'une Jument, & donna le jour aux monſtres moitié hommes & moitié chevaux, qu'on appelle Centaures. V. Diodore, de Sicile, IV, 69, 70, & Pindare, *Od. Pyth.* II. Le Docteur Galien, dans ſon Traité *de uſu partium*, de l'uſage des parties de l'homme & de la femme, n°. III, ſe donne la peine de prouver qu'un tel accouplement, (il ne parle ſans doute que du ſecond), n'eſt point dans la nature, & il prend de-là occaſion d'invectiver les Poëtes qui ſe ſont tout permis. Le bon Galien auroit dû plutôt ſe délaſſer de ſes Obſervations Anatomiques, en liſant les beaux vers qu'une telle aventure a inſpirés aux anciens Mythologues, ou bien

chercher dans cette ingénieuse allégorie, le trait d'Histoire ou le but moral que la riante Antiquité a voulu nous transmettre. Quant aux amours d'Ixion, on réduit cette fable à ceci : une Reine d'Egypte, pour se soustraire aux importunités d'un Hôte, que son Epoux avoit conduit dans son Palais, & qui probablement ne lui convenoït pas, fit mettre à sa place dans sa couche une de ses Suivantes appellée *Aura*, *Vent*, *brouillard*, *nuée*. On s'est déja servi de ce moyen, d'un jeu de mot, pour déchiffrer les énigmes de la Mythologie profane ; mais si cette explication étoit commode à trouver, elle n'est point satisfaisante... Les Poëtes Moralistes, (& ces deux mots ne devroient jamais être désunis) se seront plû tout bonnement à mettre en image & en action un point d'instruction bien essentiel ; vraisemblablement ils auront voulu nous apprendre qu'il ne faut point s'adresser aux Grands, aux Maîtres du monde ; que de l'attachement qu'on leur porte, il n'en revient presque toujours que du vent, & qu'on n'apprend dans leur commerce qu'à devenir vains, superbes & orgueilleux, & à couvrir ces vices d'un vernis flatteur : & enfin, qu'en dernier analyse ils nous rendent des monstres, ou nous excitent à des actions dignes de ce nom.

Pour les Centaures, le premier Cavalier qui de loin parut ne faire qu'un avec l'animal qu'il monta, aura donné l'idée de cette espèce imaginaire de Monstres ; & quoiqu'il y en ait déja assez dans la nature & dans la société, les Poëtes auront voulu donner un corps au fruit de leur imagination, & aux illusions de leurs sens, sûrs de plaire, toutes les fois qu'ils offriront des Tableaux étonnans ou bisarres ; si l'on veut des détails sçavans sur cette matière, qu'on lise Bochart, Hieroz., pag. 11, lib. VI, cap. 10, p. 35, 40. Jusqu'où n'a-t-on pas compté sur la crédulité des lecteurs ? on n'a pas craint d'affirmer, que le cheval de César avoit les deux pieds de devant faits comme ceux des hommes ; V. Pline, VIII, 42 ; & Suetone, *cæs.* c. 61. Pausanias V, 19, fait mention d'un morceau de sculpture antique ou étoit figuré un

Centaure ſemblable au cheval de Céſar. Cependant dans les monumens qui nous reſtent, on obſerve conſtamment que les Centaures y ſont déſignés tels que celui que nous avons ſous les yeux. Apulée les appelle *demi-bêtes*, *ſemi beſtiæ*. Voyez l'âne d'or, liv. v.

Sur les Monumens antiques qui appartiennent à Bacchus, on rencontre quelquefois ce Dieu dans un char traîné par des Centaures; Buonarotti donne deux raiſons principales de cet attelage: 1°. parce que les Centaures aiment beaucoup le vin: témoin le vers 367, du liv. XIV, des Dioniſiaques de Nonnus: Horace en parle auſſi dans une de ſes Odes. 2°. Parce que Bacchus étoit du nombre des nourriſſons de Chiron, le Centaure. Mais l'amour du vin n'eſt pas la ſeule paſſion qui caractériſe les Centaures: à l'exemple des Faunes, des Sylvains, &c. Ils ſont connus par les embûches qu'ils dreſſoient aux Nymphes. On ſçait les excès auxquels ils ſe ſont portés dans leur double ivreſſe, aux nôces de Pyrithoüs, avec les Lapithes. On ſçait que le Centaure Neſſus tenta d'enlever Dejanire à Hercule qui le perça d'un coup de flèche; Diodore IV, 12, raconte que le même Hercule tua Omède, autre Centaure, qui faiſoit violence à Alcione ſœur d'Euriſtée. Appollodore nous apprend, que la Vierge Atalante, ſeule contre les deux Centaures Retus & Ileus, leur vendit cher l'injure qu'ils firent à ſon honneur, ils la payèrent de leur vie. On n'ignore pas qu'il y eut des Syrènes appellées *Centauricides*, à cauſe du maſſacre de pluſieurs Centaures qui prétendoient les épouſer malgré elles. Toutes ces ſcènes expliquent celle de notre Tableau. V. Buonarotti, V, Maffei, Statue, Tav. LXXII—IV: & de la Chauſſe, Theſ. ev. ant. To. I, ſect. I, Tab. LI; Tibulle I, el. 9, & Properce III, 24.

Pline, XXXVI, nous apprend qu'entr'autres merveilles de la ſculpture, on voyoit à Rome des Centaures portant des Nymphes, Ils avoient ſoin de guetter les Femmes ſur le bord des fleuves,

pour les enlever à travers les flots & en abuser sur l'autre rive, sans inquiétude & à loisir.

Quelques fins observateurs prétendent que la scène de notre Tableau n'est rien moins qu'un rapt. Cette Bacchante, disent-ils, amie du Centaure, ne lui prend les cheveux que pour le guider plus sûrement. Elle fait usage de son tyrse, non pour le frapper, mais pour exciter & diriger sa marche. Ils ajoutent, que toutes les Nymphes ne fuyoient pas à l'aspect de pareils Monstres; qu'il pouvoit y en avoir de très-aimables, & remplis de talens. Nous avons vu que le Centaure Chiron enseigna la Médecine & la Musique au jeune Achille; & c'est sous un tel Maître qu'il apprit à plaire à la belle Deidamie. Mais si la tradition & les Poëtes ne nous ont transmis que leurs querelles & les mauvais traitemens qu'ils essuyèrent; c'est parce que les Amans heureux, ou qui cherchent à le devenir, sont discrets & s'enveloppent du manteau du mystère; & parce que les Belles d'autrefois qui faisoient sonner si haut leur belle résistance & leur triomphe sur des Centaures maussades & gauches, taisoient avec grand soin leurs foiblesses & leurs défaites auprès de ceux qui n'avoient conservé de leur monstruosité que l'organisation.

D'autres Moralistes, vieux & chagrins sans doute, n'ont vu dans notre sujet, qu'une allégorie de l'ascendant que les femmes aimées prennent sur leurs adorateurs serviles, & à ce trait de la fable, il ne manquent pas de rapporter l'humiliante aventure du grave Aristote, qui se laisse seller, brider & monter par la Maitresse de son jeune Maître. Voyez à la Comédie Italienne, la jolie Pièce en Vaudevilles, que MM. Auguste de Piis & Barré ont fait représenter à ce théâtre sur ce trait d'Histoire: peut-être ces Auteurs pleins de goût ont-ils chargé un peu trop le caractère du Philosophe; ensorte que cet Opéra-Comique devient du plus mauvais exemple; ceux qui se chargent des devoirs pénibles de l'éducation n'étant déja pas beaucoup considérés, de charmans

couplets dans la bouche des Femmes & des jeunes-gens, ne contribueront que trop à décrier tout-à-fait un état d'où dépendent tous les autres.

PLANCHE LXXXIV.

Cette belle *Centaureſſe*, peinte courant, porte ſur ſa croupe une jeune fille couverte d'un vêtement jaune, & tenant de ſa main gauche un tyrſe, ce qui ne peut être qu'une Bacchante; elle a les cheveux partie déliés, & partie entortillés derrière la tête en forme de nœud : la draperie de la Centaureſſe, qui eſt de couleur verte, deſcend de l'épaule gauche ſur les reins. On remarquera qu'elle a des oreilles pointues, comme celles d'une jument. La partie de ſon corps non humaine, eſt d'une grande blancheur, ainſi que ſon collier : de la main gauche, elle tient élevée une guirlande qui ſemble ſe terminer par deux boutons, dont l'un eſt dans cette même main, tandis que de la droite elle ſemble avoir paſſé l'autre par-deſſous le bras de la jeune fille, & être parvenue avec ce bouton juſqu'à ſon épaule; il paroît qu'elle veut lui en faire une eſpèce de bandoulière. On ne ſçait ſi le grouppe de ces deux figures eſt un caprice badin du Peintre: autrement il ne ſeroit pas aiſé de ſaiſir ſon intention.

Le premier Artiſte qui repréſenta une Centaureſſe, fut Zeuxis, c'eſt à cet excellent Peintre qu'on eſt redevable de cette nouveauté; mais ſon pinceau ne traita pas ſouvent de pareils ſujets. C'eſt le témoignage qu'en porte Lucien, en décrivant avec une ſcrupuleuſe exactitude une Centaureſſe allaitant ſon fils; il aſſure que ce Tableau fut admiré à cauſe de ſa nouveauté & de la fineſſe des détails qu'on ne connoiſſoit pas encore dans ce tems; on peut conclure de ce paſſage, que Zeuxis fut non-ſeulement le premier à peindre; mais encore à imaginer de tels objets. Philoſtrate ne dément pas ce paſſage, imag. II, liv. II; les premiers Poëtes ne connoiſſoient point de femmes aux Centaures. Ovide

eſt le premier parmi les Latins qui les ait chantées. Métam. XII, vers 404, & ſuivans.

Nous avons déja dit que la couleur jaune étoit conſacrée aux Bacchantes. Voyez les vers 150 des Dionyſiaques de Nonnus, liv. XIV.

Senèque ép. 124, nous apprend que les cheveux entortillés en forme de nœuds, tels que les porte la jeune Bacchante dans notre Tableau, étoient la coëffure affectée aux Germains; les Parthes au contraire étoient diſtingués par une chevelure flottante: voyez Tacite, *de mor. Germanorum*, cap. 38. Juvenal vante beaucoup dans ſa 13e. Satyre, vers 164, 65 les yeux bleus, & les cheveux blonds & noués des Tudeſques. Conſultez encore Seneque, *de ira* III, 26; & Martial, *in amphith.* ép. III, les Bacchantes treſſoient donc leurs cheveux en nœuds de vipères; quelquefois elles les laiſſoient épars; mais le plus ſouvent ils tomboient en treſſes autour de leur col & ſur leur ſein. Reliſez Horace, liv. II, Ode XIX; mais ſur-tout Ovide, épiſt. IX, 86, & particulièrement vers 139, liv. III, de ſon *Art d'Aimer*; il n'a eu garde de paſſer ſous ſilence un des grands moyens de la ſcience qu'il traite. Caſtellan *de feſt. græc.* & les médailles de Buonarotti, p. 55, donneront auſſi des détails curieux ſur cette importante matière. Les Menades, autres femmes dignes d'être aſſociées aux Bacchantes furieuſes, ſont toujours peintes échevelées; Euripide, Virgile & Ovide n'ont jamais manqué à ce coſtume. Conſultez encore le *Muſ.* Rom. To. I; ſect. II, To. IX & XI.

Lucien dans ſa deſcription du Tableau de Xeuxis, dit que la Centaureſſe repréſentoit en ſa partie inférieure une très-belle Jument; & que la partie ſupérieure offroit une très-belle femme, exceptées les oreilles, leſquelles étoient ſemblables à celles des Satyres: cependant, n'en déplaiſe au galant Auteur des dialogues de morts, des oreilles de Jument doivent accompagner très-mal un beau viſage; encore ſi les Centaureſſes avoient ſçu imaginer un genre de coëffure qui en eût caché le bout; mais bien

bien au contraire, il paroît qu'elles avoient grand ſoin de les laiſſer à découvert & qu'elles les regardoient comme un ornement. Philoſtrate de ſon côté ne craint pas d'ajouter que les Centaureſſes avoient beaucoup de reſſemblance avec les Nayades. Ce même Auteur nous apprend, qu'il y avoient trois ſortes de manteaux à l'uſage des Jumens blanches, blondes, ou noires. Les premières Jumens étoient les plus eſtimées, on s'en ſervoit pour les triomphes.

Les colliers ſe portoient de différentes manières, ou ſerrés, ou lâches comme le porte notre Centaureſſe; ou en bandoulière, ainſi qu'elle veut placer ſa guirlande autour de ſa jeune amie la Bacchante; les chaînes dont les guerriers & les femmes à leur exemple faiſoient uſage, ſe portoient toujours en ſautoir. Si nous voulions rapprocher les anciens uſages des modernes, ſur-tout en ce qui concerne la toilette des femmes, nous verrions que la ſage Antiquité, dans ſes modes, ſacrifioit quelquefois auſſi le goût au caprice; mais une mode que Sappho, Aſpaſie & Levontium n'auroient point déſavoué, & dont elles ſe feroient montré jalouſes: c'eſt cette eſpèce de collier qui ſuſpend ſur le ſein de nos beautés modernes le portrait des perſonnes qui leur ſont chères, placé jadis ſur un bracelet ou dans des boëtes; malheureuſement cette aimable invention ne fut point diſtinguée des autres modes puériles ou biſarres, & en a ſubi le ſort; au bout de quelques mois, on lui ſubſtitua des croix & des cœurs d'or; bijoux plus riches peut-être, mais qui ne ſignifient rien.

On nous pardonnera, ſans doute, ces petites digreſſions, qui ne ſont point étrangères aux différens objets qui nous paſſent ſous les yeux. Eh! pourquoi ne propoſerions-nous pas les femmes Grecques & Romaines pour modèles, ou pour contraſtes à nos Concitoyennes? Le dirai-je?... Les Anciens, nos Maîtres au Barreau, ſur le Théâtre, ou dans les Camps, le ſont peut-être encore à leur toilette & au fond de leur boudoir.

Un Centaure, dit-on, naquit de l'union de Neptune tranſ-

formé en cheval, avec Cerès : une Centaureſſe, épouſe d'un mortel qui n'auroit ſubi aucune métamorphoſe, ne pouvoit-elle pas bien mettre au jour un Fœtus d'un forme toute humaine ? Qui pourroit donc nous empêcher de conjecturer que la jeune femme que notre Centaureſſe porte en croupe, ne ſoit ſa propre fille ? Son tyrſe nous indiquera en même tems qu'elle eut pour père Bacchus, ou quelque compagnon de ſa ſuite. Le tableau de Zeuxis nous confirme encore dans notre opinion. Lucien dit, que la Centaureſſe peinte par ce grand-maître, tenoit un de ſes enfans dans ſes bras & lui donnoit ſa mammelle, à la manière accoutumée; tandis que ſon autre fils, placé ſous elle comme un poulain, ſuçoit le lait de ſes mammelles de jument; & il ajoute que cet enfant étoit ſauvage & déja terrible comme ſon père.

PLANCHE LXXXV.

Le Centaure qui a l'air de courir à l'aventure, paroît, quoique ſans barbe, plutôt vieux que jeune; ſes cheveux ſont hériſſés & mêlés; le tyrſe qu'il porte ſur ſon épaule, & auquel pend une cymbale attachée avec un lacet noué, fait reconnoître aiſément les attributs d'une Bacchante; ſa partie de cheval eſt de couleur de bai-clair, en tirant ſur le roux : il eſt en action d'enſeigner à toucher la lyre à un beau jeune-homme, qu'il ſoutient légèrement; la draperie qui tombe de l'épaule gauche du Centaure, & celle de ſon jeune élève, ſont violettes.

Ordinairement les Centaures ſont repréſentés barbus; cependant, entr'autres monumens, une Cornaline du Muſeum Royal, tom. I, ſect. I. t. LII, nous offre un jeune Centaure un bâton ſur l'épaule, un caſque en tête; mais n'ayant point de barbe, ce qui feroit croire que c'eſt un Centaure hermaphrodite, (confrontez à ceci un paſſage de Pline, XI, 49) ainſi que le nôtre dont le viſage eſt maigre & preſque vieux. Reliſez auſſi Galien, liv. II, *de uſu partium*.

On doute encore si les Centaures ont des cornes à la tête, les cheveux hérissés de notre figure nous empêchant de lever ces doutes.

Quant aux attributs de notre figure, consultez le Centaure céleste d'Hyginus, Aftron. poët. III, XXXVII, II, 32; Ovide, Fastor. vers 139, & suiv. nous pourrions conjecturer que l'Auteur de notre tableau, par un caprice de son imagination, a voulu représenter sous l'emblême d'une Bacchante le sage Chiron, & nous insinuer par ces attributs que les Philosophes peuvent être, ou sont quelquefois, amis de Bacchus & de la joie. Cette idée étoit digne & dans le genre d'Anacréon; ce Poëte aimable aimoit beaucoup à marier ensemble la philosophie & les plaisirs. On sçait que les Egyptiens plaçoient un squelette sur la table dans leurs festins.

Pour avoir une idée de la vraie teinte de la couleur de la croupe de notre Centaure, on pourroit lui donner celle du miel; cette couleur que les Latins expriment par le mot *fulvus* ou *flavus*, les Italiens par celui de *falbo*, & par le mot Tudesque *falb*. C'est le jaune obscur, qui colore le Lion; où cette teinte entre le roux & le noir qui répond à la nuance du fruit du chataignier, ou bien encore à celui du palmier, c'est-à-dire, aux dattes. V. la description du Centaure-Chiron par Ovide: en général, les chevaux bais étoient très-estimés. Vous trouvez dans l'Hieroz de Bochart p. I, lib. II, cap. VII, de longues & de sçavantes dissertations sur la peau des chevaux.

Nous avons déja parlé de la lyre de Chiron, à l'occasion de l'éducation d'Achille; revoyez l'estampe XXVII; mais ne doit-il pas paroître étrange de voir entre les mains d'une Bacchante un instrument inventé & mis en usage par Orphée, lequel fut la victime du ressentiment des femmes consacrées à Bacchus? Ovide Métam. XI; Hyginus rapporte autrement la cause première du supplice du Chantre de la Thrace, & prétend *in astron.* poët. II, 7, que Bacchus en ordonna lui-même les apprêts, parce que l'époux

infortuné d'Euridice lui refusa des louanges. Le sentiment d'Ovide, Mét. XI, fab. II, est plus vraisemblable ; il prétend que Bacchus au contraire vengea sa mort en métamorphosant en arbres de diverses espèces les Bacchantes qui en étoient les Auteurs. Diodore de Sicile I, 23, & ailleurs, nous apprend que les orgies de Bacchus & les vers d'Orphée ont passé ensemble de la même manière d'Egypte en Grèce ; d'ailleurs, d'après plusieurs beaux monumens rapportés par Montfaucon, tom II, part I, II, III, c. 17, pl. 86—86, est-il étonnant de voir la lyre indistinctement entre les mains des Bacchantes & des Centaures, puisqu'on les voit attelés ensemble au même char de Bacchus ?

Quoiqu'il en soit de toutes ces autorités graves & sçavantes, ne pourroit-on pas conjecturer, d'après le génie des Anciens, qu'ils ont voulu dans ce morceaux précieux nous laisser une ingénieuse allégorie. En plaçant dans le même tableau une lyre & un thyrse, ils ont prétendu sans doute nous avertir qu'on ne fait point de beaux vers à jeun ; que, chez eux du moins, pour être bon poëte, il falloit être buveur ; & qu'un buveur étoit maussade, s'il ne justifioit son ivresse par d'heureuses saillies.

La lyre de notre tableau, n'a que quatre cordes.

PLANCHE LXXXVI.

Ce tableau est supérieur de beaucoup aux trois autres précédens, lesquels pourtant sont beaux & agréables ; tous quatre semblent l'ouvrage du même pinceau.

Tout dans cette Centauresse, peinte de profil, est gracieux & délicat, & mérite une attention particulière ; l'union de la partie humaine avec la nature du cheval, est certainement admirable ; on distingue la blancheur de la carnation de la femme d'avec la netteté de la peau blanche de la jument. Le geste de la main gauche qui touche les quatre cordes de la lyre, est plein de graces ; la main droite est également légère, & désigne visi-

blement qu'elle veut frapper la cymbale. La poſition du jeune homme qui tient l'autre cymbale de la main droite eſt noble & pittoreſque : de ſa main gauche paſſée ſous le bras droit de la femme, il lui tient l'épaule en la ſerrant étroitement : le vêtement du jeune homme eſt violet, & la draperie qui flotte au bras gauche de la Centaureſſe eſt jaune. Il faut encore obſerver l'ajuſtement de ſa tête, ſes bracelets, ſon collier & ſa lyre.

L'Auteur de ce morceau de peinture ne peut être qu'un très-grand maître ; il a ſçu mettre en uſage toutes les fineſſes de ſon art, pour rendre inſenſible à l'œil le paſſage de la carnation de la femme à la peau de la jument. Voyez ce que dit Lucien, *Zeuxis*, § 6, ſur les difficultés qu'il y avoit à vaincre dans un ſemblable ſujet. Voyez auſſi Philoſtrate, lib. II, imag. II.

La lyre de notre Centaureſſe eſt abſolument ſemblable à celle du Centaure précédent, elle a auſſi le même nombre de cordes.

Les ſymbales de notre tableau ſont telles que celles que nous avons déja rencontrées précédemment ; elles ſont de couleur d'or, c'eſt-à-dire, de bronze doré. Cet inſtrument étoit en uſage dans les danſes & pour accompagner ou ſoutenir le chant des femmes. Frappés l'une contre l'autre, les cymbales rendoient le ſon le plus agréable. On les a quelquefois confondues avec les caſtagnettes, & par fois encore avec le tympanon. Iſydore nous apprend qu'on faiſoit des cymbales avec divers métaux fendus enſemble, pour les rendre plus harmonieuſes. Conſultez Athenée XIV, 9, p. 636, & Spon. miſſ. ev. ant. ſect. I, art. VIII, tab. XLIV.

Les Centaureſſes aimoient beaucoup la toilette, & tous les autres moyens de plaire : celle de notre tableau a eu la prudente précaution de cacher la partie ſupérieure de ſes oreilles. Voyez dans Ovide, Métam. XII, 409 & 411, tous les ſoins que prenoit l'amoureuſe Centaureſſe Ilonome pour paroître belle aux yeux du volage Cillarus.

N. B. A l'occaſion du collier qui tombe aſſez négligemment

ſur le ſein de notre Centaureſſe ; les ſçavans Auteurs du Texte Italien des Antiquités d'Herculanum, que nous prenons la liberté de réduire, & quelquefois de refondre, ne craignent pas de dire que cet ornement, (les colliers) étoit jadis conſacré aux jumens & aux femmes : & ils s'appuyent du ſuffrage de pluſieurs Auteurs Latins, anciens & modernes, que nous ne citerons pas après eux ; mais nos Lecteurs ſçauront que nous ne ſommes ici que copiſtes des Sçavans de Naples ; & que l'honnêteté & la galanterie françoiſe ne nous auroient jamais permis d'accoller ainſi des objets qui ne ſont pas faits pour être confondus d'une manière auſſi crue.

Du reſte, voyez Virgile, Enéide VII, 278 vers ; V. Juſte *Lipſe, de Militiâ Romanorum* ; V. Dial. 27, Juvenal, Satyre XVI, V. ult. & enfin, *ſilius italicus*, XV, 255 — 56.

PLANCHE LXXXVII.

Cette Peinture admirable peut être comparée à celle de la Planche LXXXI ; on y voit pluſieurs figures portant dans la main des branches d'arbres ; deux autres branches ſont placées en travers d'une eſpèce de trepied ou colonne, élevés ſur une baze. Pluſieurs édifices avoiſinent ces différens grouppes ; & dans le lointain, ſur le bord de la mer, on remarque une ſuperbe Ville.

On obſervera la groſſe clef que porte à la main l'une des figures du premier plan, & qui eſt une femme accompagnée d'une petite fille : on pourroit conjecturer que c'eſt une maitreſſe de maiſon qui revient de la Ville à la tête de pluſieurs ouvriers.

Les deux branches qui ſont dans le trepied, ou colonne à jour, ſont de laurier.

L'arbre noueux, qui ſemble protéger l'habitation qu'il ombrage encore de quelques-uns de ſes rameaux, produit ici le plus bel effet, & repouſſe avec beaucoup d'art les fabriques du fond du tableau.

PLANCHE LXXXVIII.

Deux petits Paons posent chacun leurs pattes sur des tiges de fleurs blanches ; ils sont d'un grand fini & peints au naturel.

Ce petit tableau a beaucoup souffert.

PLANCHE LXXXIX & XC.

Ces deux Peintures, trouvées dans les excavations de Résine, le 31 Août 1758, sont extrêmement gracieuses & belles, d'une assez bonne manière pour leur genre, & d'un excellent coloris; elles représentent deux espèces de Trônes majestueux & nobles, dont le bois doré est travaillé avec beaucoup de délicatesse & d'art; ils sont accompagnés de leurs petits marche-pieds.

Le premier appartient à Vénus; la colombe placée sur le coussin en est un indice certain, ainsi que le feston de myrthe qu'attache l'un des deux Génies ou Amours, qui sont comme sentinelle aux côtés du siége, & le sceptre en forme de quenouille que porte l'autre enfant; la draperie qui couvre le dos & le bras du fauteuil, est d'un verd changeant; le traversin est de couleur de rose transparente ou d'un *roux-coupé*.

Le casque, avec son cimier & son panache, posé sur l'oreiller de l'autre Trône, indique assez, qu'il ne peut convenir à d'autre qu'au Dieu Mars; le bouclier qu'un des deux Génies soutient de la main droite, & la guirlande de *chiendent* que l'autre arrange, confirme encore cette assertion.

On observera que les quatre Génies ont chacun un collier & quatre bracelets aux bras, ainsi qu'un cercle à leurs pieds; tous ces bijoux sont d'or. Le mouvement de ces figures & beau & gracieux.

Homère distingue trois sortes principales de siéges, parmi lesquels le Trône tient le premier rang : Voyez l'Odissée XVII.

V. 330 & ſuivans, ainſi que le Commentaire d'Euſtathe; voyez l'Illiade, VII & XXIV; Athenée, lib. V, cap. 4, pag. 192, l'étimologicon & Pollux III, 90, X, 47, en parlent auſſi. Les Dieux & les Déeſſes, les Rois, les Héros, les femmes; chacun dans l'Antiquité avoit ſon ſiége d'étiquette, à-peu-près comme aujourd'hui à la Cour des Rois; c'eſt-là qu'il faut bien ſe garder de confondre un *fauteuil* avec un *tabouret*; au ſujet de ces ſiéges modernes, ſi l'on veut en ſçavoir quelque choſe de plus poſitif & de plus circonſtancié, qu'on ſe tranſporte à l'endroit du Palais de Verſailles appellé *l'œil de bœuf*: le dernier des courtiſans eſt en état de fournir les mémoires néceſſaires pour poſſéder à fond cette importante matière. Sur un bas-relief du ſupplément aux Antiquités de Montfaucon, t. I, L. II, ch. VII, Pl. XXVI, on remarque un Trône ſemblable aux nôtres; mais dont les acceſſoires, tel que le trident, le font reconnoître pour appartenir à Neptune. Sur pluſieurs médailles, on peut voir auſſi un Trône, ſur lequel eſt un Paon; on y lit pour légende ces mots Latins, *Junoni Reginæ*, à la Reine Junon; conſultez auſſi les belles médailles de Louis XIV, en y joignant un paſſage de Pauſanias VIII, 30.

Le marche-pied accompagnoit toujours ces ſortes de ſiéges, & n'a point été oublié des Auteurs qui ont diſſerté ſur la forme & l'uſage des trônes.

Qui ne ſçait que la Colombe eſt l'oiſeau de Venus? Ovide, Métam. XV, 386; Martial VIII, épig. 38. On en donne pour raiſon, que cette eſpèce eſt très-portée aux plaiſirs de l'Amour. Voyez dans l'Hiſtoire Naturelle de Buffon, tous les manèges, toutes les ruſes uſités parmi les Tourterelles; leurs agaceries, leurs combats, leurs raccommodemens. C'eſt, ſans doute, en étudiant les mœurs & les douces habitudes de ces oiſeaux, qu'Ovide a conçu ſon *Art d'Aimer* La Coquette la plus raffinée prendroit des leçons d'eux: mais le beſoin ſeul d'aimer eſt leur excuſe; & la Coquette n'a pour motif que l'envie de plaire, & de régner ſur des rivales ou ſur des eſclaves.

Quant aux couffins, ils étoient destinés jadis aux mêmes usages qu'à présent ; on s'en servoit également pour reposer la tête, pour s'y asseoir, ou bien encore pour mettre sous les genoux & sous les pieds.

Personne non plus n'ignore que le myrthe étoit consacré à Venus ; on en trouve la raison chez tous les Mythologues & les Poëtes. A Rome on adoroit une Venus *Murtia* ou *Myrtia*, *Venus au Myrthe*.

On trouve sur les monumens Grecs & Romains, des sceptres de toutes les formes, & de toute grandeur. Montfaucon, supplément, tom. I, Plin. XXI & XXVIII, &c &c. Nous avons déja dit combien le sceptre convenoit à la Déesse de la Beauté. Le sublime Homère, qui n'en est pas moins galant, dans son Hymne à Venus, lui donne l'Empire sur toutes les plantes, sur les Animaux, les Hommes & jusques sur les Dieux. Voyez ce qu'en dit Lucrece, ce Poëte philosophe, au commencement de son Poëme de la nature. *Alma Venus*..... &c.

On sçait aussi que la rose étoit sous la protection spéciale de Vénus. Saint-Jérôme, plus Philosophe que galant, en donne la raison dans une de ses lettres : c'est, dit-il, parce que les feuilles tendres de cette fleur, cachent des épines aiguës. S'il eût été le contemporain d'Anacréon, le Patriarche des Amours eût répondu au Père de l'Eglise, dans des vers Grecs plus élégans que sa prose, que l'aiguillon de la rose est le sel des plaisirs, & qu'une main adroite & délicate cueille la fleur sans toucher aux piquans. D'ailleurs, les Naturalistes Amateurs nous apprennent qu'il existe des roses sans épines, & ils en cultivent dans leurs Jardins.

Diodore V, 74, assure qu'on attribuoit à Mars l'invention des armes offensives & défensives. Pline VII, 56, veut au contraire que les Lacédémoniens soient les inventeurs du casque. Appollodore I, 4, prétend que les Cyclopes fabriquèrent les premiers une armure pour Pluton.

Le panache du casque de notre tableau est rouge, ou de la couleur du sang: Virgile, Æneid. IX, vers 50 & 271: les premiers qui furent usage de casque sont, dit-on, les Habitans de la Carie. Pline VII, 56, nous apprend que dans les commencemens on se servoit de la peau des animaux pour se garantir la tête; & c'est de-là que le cimier fut imaginé & fait avec du crin, lequel on orna ensuite de trois plumes ou aigrettes, plus élevées que le reste de cette coëffure martiale. Dans les armées modernes, les simples Dragons portent un bonnet qui nous rappelle parfaitement la forme primitive des casques. Ce panache, au rapport de Polybe VI, 21, servoit à rendre le Guerrier qui le portoit d'une taille plus haute, & à lui donner un air plus terrible.

Les boucliers étoient ovales ou ronds, bombés ou concaves. Ovide fait dire au géant Polipheme, que son œil ressemble à un grand bouclier. Les Habitans d'Argos furent les premiers qui portèrent ces armes défensives, dans la guerre entre Pretus & Acrisius. Pausanias, II, 25.

Voici pourquoi la plante appellée chiendent, est un attribut du Dieu Mars: Ovide, fast. V. vers. 231 & suiv. sera notre garant, quoique Hésiode dans sa Théogonie lui soit contraire. Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve, sans la participation de son épouse, & appréhendant qu'une telle méthode de faire des enfans, n'eût des conséquences fâcheuses pour les femmes, voulut tenter à son tour de donner le jour à un fils, sans l'œuvre de son mari. Une certaine Nymphe, nommée Cloris, plus sçavante qu'il ne convenoit peut-être à son état de Nymphe, lui découvrit une fleur, (c'est apparement notre Gramen appellé Chiendent), qui avoit la vertu singulière de rendre enceintes les femmes qui la touchoient seulement: Junon la toucha & accoucha de Mars. Il existe des herbes, malheureusement trop connues, qui ont la vertu contraire... Peut-être pourroit-on trouver le sens caché de cette plaisante fiction. Jupiter,

maître des Dieux, ne l'étoit pas toujours de ses passions ; & il fit comme on sçait plus d'un voyage incognito parmi les hommes pour leur enlever leurs femmes, &c. Junon, l'aigre Junon, aura voulu faire porter la peine du Talion à son mari trop peu sage, qui devenoit le père d'enfans, dont elle n'étoit pas la mère ; & enfin une rusée & habile sage-femme aura procuré à Junon les moyens les plus expéditifs & les plus secrets de mettre au jour le petit Dieu Mars, à l'insçu de Jupiter, qui méritoit bien que sa femme à son tour devint mère, sans recourir aux bontés trop rares de son auguste, mais volage époux.

On observera dans les deux Peintures que nous expliquons qu'il y règne une opposition de mouvement, entre les Génies du premier trône & ceux du second.

On sçait l'aventure plaisante arrivée à Mars & à Venus, & racontée par Homère avec tant de grace, au liv. VIII de son Odyssée, & dans la suite par Ovide, Métam. IV, vers 171, 189, *de Arte Amandi*, vers 561 — 90 ; dans les Antiquités Romaines, il existe deux beaux monumens qui représentent aussi cette scène comique. Tom. I, p. I, liv. III, pag. XLVII & XLVIII, de Montfaucon. Le même Sçavant rapporte encore plusieurs médailles, & même plusieurs pierres précieuses où ce fait est consigné : cette aventure n'est plus dans nos mœurs : un Vulcain moderne qui auroit surpris sa belle moitié entre les bras de Mars, ne les eût point enveloppés dans un reseau de fer légèrement travaillé, & sur-tout n'eût point rendu le Soleil & toute la Cour céleste témoin de son accident.

Mais ce qui est encore dans nos mœurs, & qui y sera probablement long-tems encore, c'est la préférence que les Belles ont toujours accordée aux Guerriers sur tous les autres états de la vie civile. L'air entreprenant qui caractèrise ordinairement les gens de guerre, leur costume léger, ce panache qui ombrage leur tête, les armes qui jettent tant d'éclat entre leurs mains, tout en eux flatte l'amour-propre d'une Belle, & lui promet des

plaisirs plus prompts & plus nombreux. Quel triomphe pour une femme, qui n'est point brave, de désarmer la bravoure même, de badiner avec le fer d'un héros redoutable, de voir tremblant à ses pieds celui qui vient de faire trembler tout un peuple, de faire répandre des larmes de plaisir à celui qui vient de faire couler du sang : il est encore une victoire plus noble & qui doit flatter davantage le cœur d'une femme sensible; un Guerrier farouche, perd bientôt sa férocité auprès de celle qu'il aime; un vainqueur qu'ennivre la gloire, apprend auprès d'elle à devenir plus humain, à pardonner aux Vaincus; ses mœurs sauvages s'adoucissent, & son courage tempéré par la douceur, devenu moins fougueux, n'en devient aussi que plus éclairé. Il existoit à ce sujet une tradition chez les Athéniens; on disoit parmi eux, que Mars souillé de meurtres & se voyant en horreur, s'associa Venus, afin de regagner les cœurs, & pour faire supporter sa présence trop redoutée. C'est Lactantius, Firmiannus, qui nous l'a conservée. D'un autre côté Plutarque assure que les Lacédémoniens adoroient une Venus armée : c'étoit sans doute une ingénieuse précaution de leur législateur, qui craignant que ses concitoyens ne devinssent efféminés & lâches, voulut qu'au sein même du plaisir, ils eussent toujours devant les yeux l'image de la valeur; ou bien encore pour leur dérober la foiblesse & l'élégance voluptueuse des formes de la Beauté, écueil où ce Peuple de héros auroit échoué, comme tant d'autres.

On voit par-là, combien les Anciens étoient habiles à fondre les nuances, à exciter ou arrêter les passions l'une par l'autre, & sur-tout à mettre en sentiment & en image leur morale & leur métaphysique. L'expérience justifioit leurs procédés; & cette heureuse association de Mars & de Vénus, leur valut une foule de héros en amour comme en guerre. Ils ne négligeoient même pas les plus petits détails, les attributs les moins importans; nous avons vu dans la Planche précédente, le soin qu'ils prenoient d'unir la lyre au thyrse; ici c'est le myrthe qu'ils ont

rapproché de l'arbre consacré à Mars. Qu'on nous permettre de rapporter ici quelques vers composés d'après leurs principes.

L'Amour n'est pas toujours Berger;
Il s'endort près de la Bergère:
Cet Enfant, né pour le danger,
Se réveille au bruit de la Guerre.

On doit le feu de la valeur
A la flamme de la tendresse:
Un Guerrier est toujours vainqueur,
Quand il combat pour sa Maitresse.

Le Myrthe croît près du Laurier;
Séparé, leur tige est rempante:
Un Amant, quand il est guerrier,
En est plus cher à son Amante:

Les François ont pour étendarts
L'heureuse écharpe de leurs Belles:
Et souvent le casque de Mars
Servit de nid aux Tourterelles.

Une autre raison, tirée de l'Histoire, avoit fait imaginer aux Anciens leurs emblêmes, & l'association de Venus & de Mars: les annales du monde leur avoient appris qu'il y a peu de guerre, où les femmes n'ayent joué quelque rôle; elles en sont presque toujours la cause ou le but. Les femmes étant la propriété la plus chère à l'homme, le premier combat qui se donna fut sans doute entre deux Sauvages rivaux. Si l'on vouloit des autorités, il faudroit citer presque tous les Poëtes, & tous les Historiens de l'Antiquité, à commencer par Homère & Hérodote.

PLANCHES XCI & XCII.

Les Peintures de ces deux tableaux trouvés dans les excavations de Resine le 7 Sept. 1748, ainsi que plusieurs des suivans, sont d'un goût particulier. Elles répréſentent des petits enfans aîlés, ou des Génies qui s'exercent à la danse & à d'autres jeux.

Quelques-uns s'appliquent à divers arts : on en voit aussi qui chassent & qui pêchent. Dans la première de ces deux Planches, l'un des deux enfans y paroît en action de danser, tenant d'une main un roseau fendu; l'autre, avec ses mains accommode sur sa tête une couronne de myrthe ; le premier est couronné de même.

Le second tableau offre aussi deux petits enfans ; l'un a pareillement dans sa main un roseau fendu ; & l'autre tient sur son épaule gauche un long bâton, vers la pointe duquel on remarque une pomme ou boule : de sa main droite il soutient un petit instrument de forme ronde, suspendu à un lacet ou cordon.

Ces quatre figures sont drappées d'une espèce de manteau flottant qui ne les couvre presque point.

On présume que le Peintre a voulu représenter ici l'éducation des enfans & leurs différens exercices. D'autres prétendent que ces Génies ont diverses significations que nous expliqueront à leur article.

La danse chez presque toutes les Nations a été dans une grande considération & d'un usage universel. On connoît les danses & les repas sacrés des Hebreux : le Roi David ne crut point déroger, en dansant devant l'Arche. Ouvrez la Bible, exode XXII, 19, & XXIII, 6 : lisez Spatheim & Callimaque, dans son Hymne à Apollon, vers 12, & dans celui à Diane, vers 266. Lucien, *de Saltatione*, nous apprend que les Indiens, le matin au sortir de leur lit, vont adorer le Soleil levant, & exécutent en son honneur des danses qui imitent la marche ou révolution de quelques planettes, ce qu'ils répètent le soir au coucher du même astre. Le même Auteur ajoute que les Ethiopiens n'alloient jamais aux combats qu'en dansant ; à chaque javelot qu'ils lançoient, ils faisoient un saut, & en faisoient faire un à l'ennemi qu'ils terrassoient.

Les Grecs, Nation si sçavante & si polie, mettoient la danse au nombre des exercices les plus louables, & des institutions qui font le plus d'honneur aux hommes. Aussi Pindare remercie

Apollon de nous avoir enseigné la danse, comme d'un très-beau présent. La danse, dit un Poëte Grec, nous vient des Dieux. Athenée I, 18 & 19, en pense aussi favorablement, & croit que ce bel art est né avec l'amour, son premier auteur. Ce même Ecrivain n'est pas aussi heureux en conjectures, quand il ajoute que les corps célestes sçavent danser, & qu'ils servirent de modèle en cela aux hommes; au reste, Pythagore leur avoit bien accordé la science de l'harmonie, & le divin Platon alla plus loin; car il crut entendre leurs accords; seroit-ce, à cause de la finesse de son organe de l'ouïe, qu'on lui donna le surnom de Divin? Mais revenons: les Dieux, dit-on, s'introduisoient, au commencement du monde, parmi les danses des hommes: n'avoient-ils toujours d'autres motifs que le goût de la danse; c'est ce que la pieuse Antiquité n'ose décider. Consultez Meursius, *ad Aristo. Elem. Harm.* & le sçavant Bénédictin Averoni, *in Anthol. differtat. XVIII.*

Quoiqu'il en soit, les premières & les principales sciences que les Anciens étoient jaloux de faire apprendre à leurs enfans, étoient la Musique & la Danse. Ils prétendoient par-là leur former le jugement, les habituer à penser juste & à ne rien faire, pour ainsi dire, qu'en mesure, la Musique étoit chez eux, non-seulement un Art agréable; mais encore une science utile & profonde, une branche importante des Mathématiques. La Danse contribuoit à rendre leurs corps plus agiles & plus robustes, à en regler tous les mouvemens, à le contenir dans une assiette ferme. Ensorte que toute l'éducation, dans ces premiers tems, en se bornant pour ainsi dire à la Danse & à la Musique, paroissoit remplir parfaitement son objet, *mens sana in corpore sano*, le sage Socrate pensoit ainsi: non-seulement il donnoit beaucoup d'éloges à la Danse & à ceux qui s'y livroient; mais encore il voulut, lui-même, quoique vieux, apprendre à danser. V. Xenophon, dans son banquet; Diogene Laërce, vie de Socrate, Plutarque, sur la conservation de la santé; Athenée I, 17 & XIV, 6, pag. 628;

Lucien I. L'exercice de la danse disposoit aussi les Anciens à ceux de la Guerre. Homère loue beaucoup l'adresse d'un certain Mérion, lequel sçut éviter la pique d'Enée, parce qu'il étoit bon danseur. Le Prince des Poëtes vante beaucoup aussi, dans ses Héros, leur habileté pour la danse : entr'autres, Pyrrhus, fils d'Achille, cultiva tant cet art, qu'il fut l'inventeur d'une danse qui porte son nom, (*Pyrrique.*) Athenée & Lucien ne sont pas de ce sentiment & prétendent que cette danse eut pour premier Auteur un Lacédémonien nommé Pirricus. On connoît toute la sévérité de l'éducation qu'on recevoit à Lacédémone : la danse cependant en faisoit une partie essentielle. Les enfans de cette République avoient à peine atteint l'âge de cinq ans, qu'ils apprenoient en premier lieu la danse pyrrique, & ensuite les autres danses en usage parmi eux.

Les Romains, ainsi que quelques cantons de la Grèce, pensoient bien autrement. La danse à leurs yeux n'étoit qu'une espèce de chasse insensée, honteuse, & indigne d'un homme & des femmes honnêtes. Ciceron dans son plaidoyer pour Murena, prétend que personne à jeun ne danse, à moins qu'on ne soit attaqué de folie. On ne danse point, dit ce grand Orateur, dans une solitude, ou à un repas modéré. Cette Sentence, dans la bouche d'un grave Sénateur, & prononcée dans une Cause intéressante, au milieu du Barreau, ne tire point à conséquence : ce n'étoit point dans la Tribune aux Harangues, & devant les pères Conscripts, qu'on devoit espérer un éloge de la danse Aussi cela n'empêcha pas que dans des tems postérieurs, la danse ne devint tellement en vogue, qu'on établit des Chaires & des Ecoles publiques pour l'apprendre aux jeunes Demoiselles de bonne maison, & aux enfans nobles. On prétend que les gens graves désaprouvèrent beaucoup une telle institution qu'ils traitèrent d'abus & de relâchement dans les mœurs. Macrobe, sat. II, 10, d'après Ciceron, déplore à ce sujet la perte de l'ancienne discipline. Relisez l'Ode VI, du liv. III, d'Horace.

On

On distinguoit plusieurs sortes de danses. Les danses graves & sérieuses caractérisoient les Lacédémoniens. Les danses molles & efféminées étoient en règne parmi les Ioniens, & quelques autres Peuples. Voyez Homère, Iliade XXIV, vers 261. Les danses dégénérèrent de plus en plus, & se réduisirent aux Bacchanales : aussi les Saints Pères de l'Eglise, & notamment S. Ambroise, *de Jejun. cap.* 18, les condamnèrent & les proscrivirent-ils. Encore aujourd'hui dans nos Campagnes, on sçait toutes les querelles que les Curés Jansénistes se font avec leurs ouailles à ce sujet; quoiqu'il y ait loin d'une fête champêtre, d'un bal rustique, aux danses lascives des Pilades sur un théâtre où tout étoit piége pour l'innocence & pour les mœurs.

L'instrument que portent à la main les Enfans de notre peinture, est, sans doute, une crotale, ou roseau fendu, & arrangé de façon qu'il puisse produire un son & faire du bruit, quand on le secoue avec la main. V. le Scholiaste d'Aristophane, *in nubibus*, & avec lui Suidas *in Crotal.*

De nos jours, les enfans du Peuple se font une sorte d'instrument qui a beaucoup de rapport avec la Crotale; ils choisissent deux morceaux de bois dur, ou deux os lices, plats, du moins d'un côté, & oblongs; ils passent ces deux morceaux entre les doigts de la main, ensorte qu'il y ait un doigt entre, puis en remuant légèrement la main, il font heurter ces deux os l'un contre l'autre & à chaque bout; ce qui produit un bruit qui, ménagé en tems égaux, peut rendre sensible plusieurs airs simples, tels que des marches de tambour.

S'il est vrai que les Crotales n'étoient d'usage que pour les danses obscènes, il faudra croire que nos petits Génies se disposent à une telle danse. Mais ce nom de Crotales s'entend de beaucoup d'instrumens, quoique S. Clément d'Alexandrie les distingue des cymbales & du tympanon. Cet instrument étoit employé dans les danses simples, folâtres, telles que celles que des femmes gayes ou des enfans exécutent entr'eux sans prétention &

sans mauvaise intention. On attribue aux Siciliens l'invention de la Crotale. Celles qu'on remarque entre les mains de plusieurs femmes sur un monument rapporté par Spon, *Micellan. érudit. ant.* tab. XLIII, p. 21, différent des Crotales de notre Planche.

L'enfant qui se couronne dans notre tableau, paroît se dispo-ser à la danse, tandis que son petit compagnon le provoque & lui porte le défi avec la main tendue vers lui.

Les jeunes gens dansoient nuds, & imitoient par leurs gestes & le mouvement de leurs bras, les exercices de la lutte, &c.

Les couronnes de myrthe étoient affectées aux Amours, fils de Venus. Le myrthe, chez les Anciens, étoit le symbole des plaisirs & de la joie: on lui croyoit entr'autres propriétés, celle de faire rire ceux même qui y étoient le moins disposés. C'est Aristophane qui nous a conservé cette tradition. Aussi ceux qui vouloient mener une vie chaste & intègre, abhorroient le myrthe; de nos jours encore, dans les petites Paroisses de nos Provinces éloignées, on conserve toute l'année une branche de buis, de laurier, ou d'olives bénie aux fêtes de Pâques, comme un préservatif contre les tentations du démon de la chair.

Le long bâton que porte un des enfans, a paru à quelques Sçavans devoir servir à maintenir l'équilibre, & à faire l'office de ce que parmi nos Danseurs de corde, on appelle un *balan-cier* : d'autres n'y voyent qu'un instrument propre à lancer au loin de petits objets: c'est ainsi que nos Bergers dans les campagnes s'étudient à jetter des pierres ou cailloux à une très-grande distance, avec le fer de leur houlette.

Quant à ce que ce même enfant tient suspendu de l'autre main; les uns veulent que ce soit un disque; les autres un contre-poids; ou bien encore une espèce de Crotales.

PLANCHE XCIII & XCIV.

Le premier tableau représente deux petits enfans, dont l'un porte à la bouche deux flutes qu'il tient chacune d'une main: & dont il joue à la fois. Les plumes qui garnissent ces deux

fluttes ſont à obſerver : il n'eſt pas ordinaire d'en voir à de tels inſtrumens. L'autre ſaute ou danſe ſur un ſeul pied ; il a ſur l'épaule un long bâton mince, ou roſeau.

L'un des deux petits enfans de la ſeconde Peinture, porte auſſi ſur l'épaule un long bâton plus gros que celui de l'enfant précédent ; il ſemble être fendu à ſon extrêmité ſupérieure, comme la tête d'une aiguille ; plus bas eſt une eſpèce d'anneau ou de moulure, qui n'eſt peut être là que pour l'ornement. L'autre Génie s'accompagne à la danſe, en touchant gracieuſement d'une lyre à ſix cordes : lui ſeul eſt ſans draperies ; mais il a des aîles, ainſi que les trois autres.

Ces deux morceaux ont été trouvés au même endroit & à la même époque que les deux précédens.

Nous avons déja diſſerté ailleurs ſur l'invention de la flutte & de la haute opinion que les Auteurs anciens en avoient ; l'art d'en jouer étoit connu de tous les Peuples de la Grèce. Athenée IV, 25, pag. 184, XIV, 2 p. 617 ; un ancien Poëte Grec, donne à cet Art l'épithète de divin, *Ars diviniſſima* ; ſans doute parce que la flutte étoit admiſe auſſi bien dans les Fêtes ſacrées, & aux cérémonies graves & ſérieuſes, que dans les parties de plaiſir, & dans les jeux profanes. Les Lacédémoniens s'en ſervoient à la Guerre, à la place des trompettes & des autres inſtrumens militaires. Polybe, Plutarque, Athenée Thucydides V, de la Guerre du Peloponèſe, & Aulugelle, d'après eux, *Noctes Atticæ* I, 11, nous atteſtent ce fait. Ariſtote prétend que les Tyrrheniens, non-ſeulement combattoient, mais encore donnoient la diſcipline & faiſoient la cuiſine au ſon de la flutte. Le même Philoſophe dans ſon traité *de Republicâ* VIII, 6, & le ſage Platon dans ſon dialogue d'Alcibiade, nous apprennent que l'Art de jouer de la flutte entroit dans l'éducation des enfans nobles. Aulugelle XV, 17, nous a conſervé à ce ſujet une anecdote curieuſe : Périclès, chargé d'élever ſon neveu Alcibiade d'Athènes, voulut lui faire apprendre à jouer de la flutte, comme il étoit d'uſage alors dans les maiſons les plus diſtinguées. Le Jeune-homme n'eut pas plutôt

approché l'inſtrument de ſes lèvres, que voyant ſon viſage tout défiguré & ſes joues enflées pour y introduire de l'air, il le briſa auſſi-tôt. Depuis cette époque, on abandonna la flutte, & on la retrancha des exercices ordinaires de l'éducation. Ce trait caractériſe celui qui en eſt le héros & dut faire preſſentir dès-lors ce que le galant Alcibiade devoit être un jour.

Les Mythologues racontent la même choſe de Minerve; doit-on leur préférer la leçon d'Ariſtote, qui prétend que Minerve rejetta la flutte, non pas tant à cauſe de la difformité du viſage qu'elle occaſionnoit quand on en jouoit, que parce qu'elle vit que cet inſtrument ne contenoit aucune vertu: mais quelle vertu la ſage Minerve eſpéroit-elle y rencontrer? Platon liv. III, proſcrit la flutte de ſa République, parce qu'elle tranſporte l'ame hors d'elle-même, & excite des paſſions violentes: nous n'appréhendons pas aujourd'hui les mêmes effets de nos joueurs de flutte. Les Romains en général, ne s'en ſervoient ni dans leurs chants, ni dans leurs danſes, & en faiſoient aſſez peu de cas, parce qu'ils ne la trouvoient pas digne d'un homme ſérieux & grave. Peut-être n'étoit-ce en eux qu'un défaut de goût.

Dans Théocrite & Martial, on trouve des paſſages qui atteſtent le jeu de deux fluttes à la fois. Un autre paſſage fort ſingulier, pris dans St. Auguſtin, *tract.* 19, *in Joann.* le confirme encore: s'il ne faut, dit ce Père Latin de l'Egliſe, s'il ne faut que l'haleine d'une bouche ſeule pour faire jouer deux fluttes, un ſeul & même eſprit, ne peut animer & remplir deux cœurs en même-tems. On rencontre fréquemment ſur des monumens antiques des joueurs à deux fluttes. Ces doubles fluttes étoient employées auſſi pour le théâtre. V. Bartholin, de Tib. veter. I, 6, 5. Athenée IV, pag. 176, & 182; Montfaucon tom. III, page 11, liv. V, ch. II; Pier. Vittori, var. lect. lib. 38, cap. 22 & Averani *in Anthol.* diſſ. LX.

Les plumes qu'on remarque ſur certaines fluttes ſervoient à varier les modulations, à modifier les tons; on fermoit au

besoin avec elles les ouvertures de l'instrument ; comme on les bouche à présent avec les doigts.

Le bâton que tient l'un de ces enfans, peut être considéré, ou comme un balancier pour tenir le corps en équilibre ; nous avons déja dit un mot, dans l'explication de la Planche précédente ; ou bien encore, comme un bâton pastoral, en usage dans la danse des Paysans. L'autre bâton plus épais & ouvert par le haut, est peut-être une espèce de crotale ; le cercle alors servira à assujettir & à tenir ferme les deux parties du bois, & à empêcher le bâton de se fendre plus avant ; peut-être est-ce un balancier d'une nouvelle forme : on pourroit conjecturer aussi que c'est un thyrse, pour feindre la danse des Bacchantes.

Les Anciens avoient trois sortes d'instrumens de Musique ; ceux à vent, ceux à cordes, & ceux dont on jouoit en les frappant. Vossius, de quat. art. pop. cap. IV. De ce troisième genre, étoient les tympanons, les cymballes, & en général toute espèce de Crotales. Mais la lyre & la flutte étoient plus estimées ; & c'étoient aussi les seuls instrumens que les Grecs faisoient ordinairement apprendre à leurs enfans. Platon rapporte que Socrate disoit à Alcibiade : tu apprends à lire, à écrire, à toucher la lyre ; mais tu ne veux point t'appliquer à jouer de la flutte. Les instrumens de Musique entroient dans l'éducation des Héros. L'habileté d'Achille pour la lyre est connue. Le Poëte des Bergers, Théocrite, nous apprend Idyll. XXXI, 103, & suiv. qu'Hercule comptoit parmi ses Maîtres, un certain Eumolpe Filammonide qui lui enseignoit la lyre. Cet instrument étoit aussi en usage & aussi recommandable que la flutte. Nous avons déja vu que les courageux Lacédémoniens combattoient au son de la flutte ; Athenée XIV, pag. 627, dit que les Crétois alloient aussi à la guerre aux accords de la lyre. Le Chantre des héros, Homère, Iliade, XVIII, 26, 569, & suiv. nous avertit que la lyre n'étoit jamais oubliée parmi les armes, quand on se disposoit à ouvrir une campagne, ou parmi les ustensiles d'un festin, quand les

Rois donnoient un banquet. Voyez encore le liv. III, 54, liv. IX, 189, de l'Iliade & l'Odiſſée, liv. XVII, 270, & ailleurs. On chantoit ſur la lyre les hauts faits des Guerriers, ou le tendre délire, les douces foibleſſes des Amans. On ſçait, & Quintilien nous l'atteſte IX, 4, que Pythagore vouloit qu'on le réveillât au ſon de la lyre, pour le préparer plus efficacement aux diverſes actions qui devoient remplir ſa journée; il vouloit encore le ſoir qu'une harmonie ſuave & tranquile mit le calme dans ſes ſens agités & les diſpoſât à un ſommeil paiſible.

Non-ſeulement les Pythagoriciens, mais encore des nations entières, ſur-tout les Grecs, ont cru que la flutte, & ſpécialement la lyre, avoit la vertu de guérir de la peſte & de beaucoup d'autres maladies; que ces inſtrumens étoient propres à adoucir les hommes & même les animaux féroces. Platon, Plutarque, Athenée, Ciceron & d'autres Auteurs, en fourniſſent des exemples & en donnent les raiſons. La Bible nous apprend, que la harpe du jeune David adouciſſoit les tranſports nephrétiques de Saül: & plus bas, lib. II, *Regum: David ſaltabat totis Viribus ante Dominum; David ſautoit de toutes ſes forces devant l'Arche du Seigneur.* Liſez auſſi ce qu'on raconte de la *Tarantule.*

La danſe faiſoit autrefois une partie eſſentielle de la muſique qu'on diviſoit en vocale & inſtrumentale: aujourd'hui elle n'en eſt plus que la compagne: toutes deux furent en grand honneur de tous tems & chez toutes les Nations ſçavantes & polies. Au rapport de Polybe, lib. IV, les Arcadiens ſe vantoient d'être le plus ancien peuple qui les ait cultivées. Quoique de mœurs ſévères dans toutes les autres parties de leurs uſages, ils faiſoient apprendre la muſique à leurs enfans dès leur première jeuneſſe: l'éducation ne finiſſoit qu'à la 30[e] année. Tous les ans, les jeunes gens célébroient au Théâtre les Bacchanales, accompagnées de cantiques, de danſes & au ſon des fluttes. Auſſi étoit-il honteux & malhonnête parmi eux de ne ſçavoir point danſer, jouer, & chanter. Les convives apportoient leur lyre, & couronnoient les

repas par des chants. Cornelius Nepos rapporte que Themistocle fut dèshonoré de ce qu'il ne sçavoit jouer d'aucun instrument : il dit aussi qu'entre les belles qualités d'Epaminondas, on comptoit son habileté à danser, à chanter & à jouer de la lyre ou de la flutte ; le même Auteur ajoute que dans la Grèce on donnoit beaucoup de prix à ces choses de peu de valeur, & presque méprisées chez les Romains. Cependant dans les premiers tems de la République, au rapport de Ciceron IV, *Tuscul quæst.* dans les repas on célébroit les louanges & les vertus des hommes fameux. Les dames Romaines enseignoient aussi ces talens agréables à leurs filles. V. Plutarque, vie de Pompée, Salluste, *in Catilin.* & Macrobe Saturn. III, 10. Mais cette éducation molle ne fut jamais généralement reçue & approuvée par les Sages de ce grand peuple. Probablement ce reproche ne tombe que sur l'abus, & non sur l'usage qu'on en fit à Rome. V. Averani *in anth.* diss. XVIII & Ciceron II, de *legibus*. Ovide *Fastorum* VI, 657, & suiv. Numa lui-même avoit institué deux Collèges pour les joueurs de fluttes, (*Tibicini*, *Fidicini*,) parmi les autres Colléges des Arts. Il est vrai que ces Musiciens servoient aux sacrifices, aux fêtes publiques, &c. Mais ils se conduisirent mal, & ne firent pas assez oublier leur origine ; car on les tiroit ordinairement de chez l'Etranger, ou parmi les esclaves, ou de la classe la plus vile du peuple. Ensorte qu'ils donnèrent lieu au proverbe *Tibicinis vitam vivere*, *mener la vie d'un Musicien.* Ce proverbe a été francisé & reçut aussi parmi nous la même application. V. Bartholin de tib. II, 7 & III, 1 ; les Romains ne croyoient pas aux effets miraculeux de la Musique.

Polybe nous apprend que les Cinetesiens, peuples de l'Arcadie, n'avoient point de Musique ; le climat & leur indolence s'y opposoient.

Diodore I, 80, prétend aussi que les Egyptiens n'étoit pas Musiciens, & ne connoissoient point la lutte. Mais la Bible & Moyse infirment le témoignage de l'Historien profane.

Sous les Empereurs Romains, la Musique étoit un objet de luxe, & de débauche; aussi, non-seulement les Saints Pères, mais encore les Sçavans, & même les Payens eux-mêmes, en ont parlé avec beaucoup de mépris & d'indignation.

Planche XCV & XCVI.

Les deux petites figures représentées dans le premier tableau sont véritablement gracieuses, délicates, & nullement inférieures à celles qui les accompagnent. Elles ont un mouvement des plus agréables. L'un de ces deux petits enfans soutient sur l'épaule gauche un instrument triangulaire à plusieurs cordes; il danse, en même tems qu'il en touche de la main droite. L'autre petit enfant danse aussi au son de ce même instrument; mais il tient dans chacune de ses mains deux cloux, lesquels frappés l'un contre l'autre, ajoutent encore au son que produit l'espèce de harpe que porte l'autre Génie.

La seconde peinture offre trois autres enfans occupés à jouer; l'un tient avec ses deux mains, comme pour l'attirer à lui, une corde attachée par le bout en forme de nœud à un clou fiché en terre. L'autre enfant, qui semble vouloir contrarier le premier, d'une main tire aussi la même corde, & tient de l'autre main une verge; tandis qu'un troisième, armé d'une baguette, paroît en vouloir frapper l'enfant du milieu.

Ces cinq petites figures sont ailées.

Ces deux tableaux furent trouvés dans les excavations de Resine, mais non au même endroit: le premier le 7 de Septembre, le second le 13 d'Août 1748.

Athenée IV, 25, p. 182-183, & Pollux, liv. IV, ch. IX, sect. 59 & suivantes, dissertent assez longuement sur les instrumens de Musique de forme triangulaire. Nous renvoyons aussi à Bullengerus, de theat. II, 46, 47, & à Spanheim. Callim. hymn. in del. v. 253: dans les *Miscellanea erudita antiqua* de Spon, pag. 21, Planch XLVIII, on voit une femme qui porte à la

main un inſtrument à corde, triangulaire & fermé des trois côtés.

Le même Auteur, Spon, cite un paſſage fort ſingulier tiré d'une Epître attribuée à S. Jérôme, & qui a pour titre : *De generibus Muſicorum* : la ſainte Egliſe, (y dit-on), reſſemble à une harpe ; les vingt-quatre Dogmes des Pères en ſont comme les cordes, & elle a pris pour baſe la Trinité, figurée par la forme triangulaire de l'inſtrument, ou par le delta Δ, troiſième lettre de l'Alphabet Grec. La ſimplicité des Fidèles de la primitive Egliſe ne trouvoit ſans doute rien à deſirer dans cette comparaiſon qui, aujourd'hui nous paroîtroit étrange & peu ſatisfaiſante.

On touchoit ordinairement les inſtrumens à corde avec un archet, nous en avons vu la preuve dans notre Planche du Centaure Chiron. Tous les Poëtes Grecs & Latins l'atteſtent, ainſi que la figure de cette Femme repréſentée dans les monumens de Spon. Plutarque, dans ſon Livre des Bons Mots des Lacédémoniens, nous apprend que ce Peuple, religieux obſervateur des anciens uſages, punit un Joueur de harpe, parce qu'il ne ſe ſervoit point d'archet pour en toucher les cordes ; mais qu'il y mettoit ſeulement les mains. Cette manière de jouer, qui ſuppoſoit dans le Muſicien plus de talent & de délicateſſe, & qui devoit produire de plus douces ſenſations ſur l'oreille de ſes Auditeurs, ne pût trouver grace devant eux : accoutumés à une diſcipline ſévère, ils y ſoumettoient juſqu'à leurs plaiſirs. Chez nous, qui ne ſommes pas des Spartiates, on ſçait tout ce qu'un grand Philoſophe eut à ſouffrir pour avoir oſé mal parler de notre Muſique.

On a ſoupçonné que les cloux que tient dans ſes mains une de nos Figures ſont ſymboliques, qu'ils étoient l'emblême de quelques myſtères d'amour, ou de quelqu'autres ſecrets plus élevés & plus cachés encore : mais c'eſt vouloir mettre du myſtère partout. D'autres ne veulent point que ce ſoit des cloux, mais des os, dont le choc rend un ſon, & opinent qu'on doit les claſſer dans l'eſpèce appellée *Crumati*. Tels ſont ceux qu'on remarque dans la main d'un jeune homme figuré dans la Planche XLIV,

pag. 21, des monumens de Spon. Ils diffèrent cependant des nôtres.

Pollux IX, cap. VIII, segm. 112 & 116, décrit différens jeux des Anciens qui ont quelque rapport à celui qui occupe les trois Enfans de notre seconde Planche; ils l'appelloient *Dielcistinda*; & *Scaperda*. Homère, dans l'Illiade, en décrivant le combat des Grecs & des Troyens sur le cadavre de Patrocle qui se disputoient & attiroient chacun de leur côté, les compare à ceux qui jouent à ce jeu. Consultez deux Traités sur les jeux des Enfans, chez les Anciens, l'un du sçavant Jésuite Bulengerus, & l'autre du jeune Meursius.

Plutarque, dans son Traité de l'*Education des Enfans*, observe très-sagement qu'on ne doit leur permettere que des jeux qui, par leur différente application, aient quelque rapport avec l'état auquel on les destine. Les Anciens n'avoient pas seulement pour but, dans les jeux de leurs Enfans, de leur former un corps robuste, mais encore d'exercer leur esprit. Un Gouverneur prudent doit veiller autant sur les recréations de son Elève que sur ses études; relisez l'Emile de J. J. Rousseau.

Planche XCVII & XCVIII.

On voit encore ici des jeux d'Enfans. Dans le premier de ces deux petits sujets, est un charriot porté sur deux roues pleines avec un timon de bois mince & long, au bout duquel sont attachés sous un petit joug deux Enfans remplissant la place de chevaux. Ils sont guidés par un troisième Enfant aîlé comme eux, lequel tient les rennes avec ses deux mains, & fait l'office de cocher.

L'autre petit tableau représente trois autres Enfans qui se divertissent au jeu, vulgairement appellé *Cache-cache*. Deux de ces Figures ont une draperie. Toutes trois sont aîlées.

Ces deux morceaux sont d'une légèreté de dessin & d'une ex-

preſſion peu commune. Le premier fut trouvé dans les fouilles de Reſine, le 31 Août, & le ſecond le 7 Septembre de l'année 1748.

La forme du chariot eſt en tout ſemblable aux chars en uſage dans les jeux du Cirque, ainſi que l'on peut s'en convaincre d'après les marbres & les monnoies du tems. Ces chars différoient des autres qui étoient fermés ſur les côtés ; il y en avoit auſſi qui avoient la figure d'une botte ; les médailles en offrent pluſieurs exemples. On ſe ſervoit ordinairement des chars à deux roues, appellés en latin *Birota* ou *Birotum* ; leſquels ne faiſoient que la moitié des chars à quatre roues, appellés *Currus*, *Rheda*, *Pilentum*, *Petorritum*, *Carpentum*. C'étoit des voitures pour la Ville ; on y étoit plus à ſon aiſe, & on pouvoit s'y repoſer : elles ſe rapprochoient beaucoup de nos *Calèches*. On peut remarquer ſur les monumens antiques des charriots ſemblables à celui-ci, avec ſa barre ou petit joug. Conſultez Scheffer, de *hiculariâ* ſur-tout, Livre 11, 17 & 18.

Les anciens adoptoient des timons à leurs voitures en proportion des animaux qu'ils atteloient. Un char à quatre chevaux, ou un quadrige avoit un double timon. Dans la Cyropedie de Xenophon, VI, il eſt dit que le char d'Abradate avoit quatre timons & huit courſiers. Le même Auteur nous apprend qu'on mit juſqu'à ſeize chevaux au char de Cyrus, lequel par conſéquent devoit avoir huit timons. Quelquefois auſſi une corde au bout de laquelle étoit le joug, tenoit lieu du timon.

Les jeux du Cirque eurent beaucoup de vogue chez les anciens, & les pères y envoyoient volontiers leurs enfans. Voyez Rodiginus, lib. 18, cap. 26 ; le nomocamone de Forius, tit. XIII ; Pollux X, ſegm. 168.

Le ſujet de la ſeconde Planche s'explique aſſez de lui-même. Il n'eſt perſonne de nos Lecteurs qui n'ait joué dans ſon enfance aux petits jeux de cet âge, & ſur-tout à celui-ci, dont la dénomination populaire eſt *cache*, *cache Nicolas* : cet amuſement eſt ici déſigné ſi clairement, & en même tems avec tant d'eſprit,

qu'il feroit fuperflu d'en donner une explication ; il eft vrai que les anciens Scholiaftes auroient faifi cette occafion d'étaler leur érudition. Nous n'uferons pas du privilége des Commentateurs, & nous nous contenterons de renvoyer à Pollux, lib. IX, cap. VII, feg. 117 & fuiv. & à un joli petit Poëme Hollandois, intitulé : les jeux d'enfans.

Nous hafarderons feulement une obfervation qui tient aux mœurs. C'eft que l'homme, à quelques nuances près, eft le même prefque par-tout & dans tous les tems ; nous aurons plus d'une fois occafion de remarquer que nous avons confervé les habitudes que nos prédéceffeurs avoient contractées il y a deux mille années ; l'enfance fur-tout, comme étant plus près de la nature, eft l'âge où l'homme de tous les pays fe reffemble davantage, même dans fes plus petits jeux.

PLANCHE XCIX & C.

L'un des trois petits enfans figurés dans la Planche XCIX, tient entre fes mains un mafque ; à la vue de ce mafque, (qui n'eft cependant pas auffi difforme & auffi hideux, que la plûpart de ceux en ufage chez les Anciens), un autre enfant effrayé fe renverfe à terre ; tandis qu'un troifième paroît en action de gronder le premier & de fecourir le fecond : celui-ci eft d'un mouvement beau & gracieux, & fon expreffion eft pleine de naturel.

Le petit tableau repréfente deux Génies qui s'exercent au métier de menuiferie ; tous les uftenfiles de la boutique font à obferver : on y voit la fcie, l'établi avec le fer crochu pour affujettir & tenir ferme la pièce de bois, qui eft fur le métier, fous l'établi eft le marteau, & une caffette deftiuée à renfermer tous ces différens outils, ainfi que cela fe pratique chez nos Ménuifiers. Contre le mur, eft une efpèce de modillon, & deffus un vafe, qui, probablement contient l'huile pour oindre les fers & les rendre plus tranchans.

Le premier tableau fut trouvé à Resine le 24 Août 1748, & le second au même endroit, le 13 du même mois de la même année.

On prétend que les paysans donnèrent la première idée des masques, en se colorant le visage avec du mare de vendange:

Peruncti fæcibus ora,

Dit Horace dans son Art poétique; ou bien encore en se couvrant la face sous une écorce d'arbre, selon Virgile, George II, v. 387.

Ora que Corticibus sumant horrenda Cavatis.

Les uns en attribuent l'invention à Tespis, les autres à Cherile; les uns à Eschile & les autres à Meson. Voy. la Poétique de Scaliger, 1, 13; Bulengerus de theatr. O. I, 2, & Marescotti, de pers. & larv. cap. 2: nous parlerons plus au long de l'origine des masques, quand nous expliquerons les tableaux, où il s'en trouve beaucoup, tant tragiques que comiques.

Les masques des Gorgones étoient les plus horribles chez les Anciens; Eschile qui les introduisit sur la scène, fit accoucher de peur plusieurs femmes enceintes.

Comme toutes nos petites figures sont ailées, on pourroit les prendre pour des Génies. On sçait que les Génies jouoient un grand rôle dans la Mythologie anncienne. L'étimologie seule de leur nom indiquoit leurs fonctions: on croyoit en effet qu'ils présidoient à la naissance de l'homme, ou bien qu'ils naissoient en même tems que l'homme, ou bien encore, qu'ils s'emparoient de lui, au moment qu'il venoit au monde, pour ne le plus quitter qu'à la mort; toutes nos actions leur étoient subordonnées, & leur correspondoient: on en a même donné deux à la fois à chaque individu, l'un bon, l'autre mauvais. On prétendoit que

dans chaque maison habitée par le mari & la femme veilloient aussi deux Génies ; mais on ne nous a pas transmis auquel de l'homme ou de sa compagne, appartenoit le bon ou le mauvais Génie. Quoiqu'il en soit, cette fiction ingénieuse fut sans doute imaginée pour expliquer les contradictions qui caractérisent la conduite des mortels ; c'étoit un emblême heureux que les Poëtes & les Philosophes du tems passé avoient trouvé pour rendre plus sensibles les opérations de l'esprit & du cœur. Cette théorie en images avoit ses inconvéniens : n'étoit-il pas à craindre que l'homme déja né paresseux, ne s'endormit sur la foi de son génie, & ne fit aucun effort pour repousser le vice ou s'approcher de la vertu ? Il ne lui étoit alors que trop aisé de justifier ses excès, en les mettant sur le compte d'un être invisible & puissant, dont il n'étoit que l'agent. Cette doctrine pouvoit aussi avoir des avantages ; elle nécessitoit l'indulgence ; & si les hommes agissoient toujours d'après leur croyance, les Anciens devoient connoître le pardon des injures, & plaindre plutôt que punir leurs semblables infortunés poussés au crime par leur génie.

Chez les Anciens, les Colléges des Artistes avoient leurs Génies ou Dieux particuliers. Les corps des métiers avoient leurs Divinités protectrices : plusieurs inscriptions en font foi ; celle-ci, par exemple : *Genio Collegi tibicinum Romanorum. Q. S. P. P.* c'est-à-dire, *qui sacris publicis præst. sunt.* Sylvain étoit le Dieu des Menuisiers ; témoin cette autre inscription : *Sylvano Dendrophoro.* Sans doute parce que Sylvain étoit le Dieu des bois, & que les Menuisiers ne travaillent que sur le bois.

Licurgue, par une de ses Loix, avoit interdit aux Lacédémoniens tout Art méchanique, tous métiers serviles, même l'Agriculture, dont on laissoit le soin aux Esclaves, ou à la Colonie des Ilotes. Les autres Peuples de la Grèce, plus sages dans l'éducation de leurs enfans, leur faisoient apprendre un métier quelconque, s'ils étoient pauvres. S'ils étoient riches, il les appli-

quoient à l'Agriculture, au commerce, ou à quelqu'autre état de ce genre. Il existoit à Athènes une Loi très-judicieuse : il étoit défendu à tous les Citoyens de rester oisifs, & chacun d'eux devoit rendre compte de sa conduite au Magistrat. Mais il n'étoit permis à aucun d'exercer deux professions à la fois; par cette raison que, qui entreprend beaucoup, fait tout mal. Les Artistes célèbres étoient nourris aux dépens du Public, & occupoient les premières places au Théâtre & dans les Assemblées. Les plus sçavans dans les Arts méchaniques furent les Egyptiens: chez eux, le fils étoit obligé par la Loi d'embrasser le métier de son père, ou de ses parens, & n'étudioit les Lettres, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour exercer son état. Diodore I. 80. 82. Voyez aussi Hérodote, II. 42. Romulus défendit aux Romains habitans des Villes la profession des Arts Méchaniques & Manuels, comme pouvant dégrader leur esprit, & s'opposant au but qu'il se proposoit d'en faire un Peuple guerrier. Il ne permit les métiers qu'aux Esclaves & aux Etrangers. Denis d'Halicarnasse, *ant. Rom. lib. II.* Numa Pompilius, au contraire, préférant à l'ardeur guerrière une manière de vivre civile & paisible; & voulant polir par les Arts le caractère féroce & la rudesse des premiers Citoyens Romains, fonda divers Colléges pour y exercer les métiers les plus nécessaires, entre lesquels on nomme celui des Menuisiers. Plutarque, vie de Numa. Ces différens Corps ayant subi plusieurs révolutions sous les Rois, les Consuls & les Empereurs furent supprimés, puis remis. Les raisons politiques de ces vicissitudes sont détaillées dans Cinerecio, *cit. eser-decoll. & corp. opif.* Les Colléges des Artisans, malgré l'avilissement où ils furent presque toujours chez une Nation qui n'estîmoit que l'art de vaincre, jouirent cependant de beaucoup d'exemptions & de priviléges. On avoit trop besoin d'eux pour les négliger tout-à-fait. Hors de Rome, dans tout le reste de l'Italie, & particulièrement dans les Villes de la Grèce, les Communautés des Ouvriers & des Artistes fleurirent & furent très-estimés. Lisez l'*Oratio pro*

Archiapoëta Ciceronis. L'Orateur parle beaucoup du Collége des Menuisiers qui étoit l'un des plus considérables à Rome & ailleurs; & il comprend dans ce nombre les autres Ouvriers appellés *Tignarii*, *Centonarrii*, *Dendrofori*, *Dolabrarii*, *Scalarii*. Gruter, Reineisius & d'autres Auteurs en font aussi mention d'après plusieurs marbres. On y voit que les Menuisiers avoient un Temple où ils tenoient leurs Assemblées, où ils discutoient sur leur profession, & agitoient les affaires de leur Collége. Pancirole, *in append. ad not. imp. occid.*

Pollux X, 146, nomme beaucoup d'instrumens de menuiserie; ils sont presque tous gravés d'après les marbres antiques, dans Gruter & Montfaucon, tom. III, pag. 11, Plan. CLXXIX.

Pline, VII, 56, attribue à Dedale l'invention de la scie; mais Iginus Fab. 174, prétend que Perdicas, neveu de Dedale, imagina la scie sur le modèle de l'épine du dos d'un poisson.

Outre l'établi, les anciens Menuisiers faisoient usage du chevalet, sous lequel ils fixoient le bois qu'ils vouloient scier.

Le marteau convient non seulement aux Serruriers, mais également encore aux autres Ouvriers en fer. On voit souvent dans les monumens antiques Vulcain tenant cet instrument dans sa main avec cette inscription : *Malleatores monetæ*.

Consultez Vellius; & Pline aussi, XVI, 40 & 43.

PLANCHES CI & CII.

Le premier de ces deux tableaux est d'un grand prix. Il nous met sous les yeux plusieurs objets dont il n'est fait aucune mention dans tous les anciens Auteurs qui ont traité des travaux de la campagne. Le pressoir ici représenté mérite d'être observé avec une attention particulière. Cette machine est composée de deux grosses poutres de bois quarrées & fichées en terre perpendiculairement ; la partie supérieure est fermée par une troisième pièce de bois également grosse & posée dessus en travers. Il y a aussi

aussi quelques traverses parallèles & plusieurs coins de bois. Le marteau que portent à leur main les deux Génies représentés en action de frapper en sens contraire, désigne assez le jeu & l'usage de ces traverses & de ces coins. Dans le petit espace que laissent ces pièces de bois, on distingue parfaitement le raisin; la liqueur rouge qui coule par le canal dans le vase placé dessous est le vin doux. On apperçoit à l'écart un autre vase sur un fourneau allumé; un Génie remue la liqueur qui y est contenue, avec une espèce de cuillier qu'il tient des deux mains; tous ces détails on beaucoup de rapport avec la manière de faire cuire le vin nouveau.

L'autre Peinture, qui n'est ni moins belle ni moins intéressante, offre une boutique de Cordonnier, & deux Génies assis sur des escabeaux ou siéges sans dossier, ils sont occupés à faire leur métier autour d'une table sur laquelle on voit un petit instrument rond. Contre la muraille est une planche & des souliers dessus. De l'autre part, on observe une armoire dont les deux volets sont ouverts; elle contient diverses choses concernant le métier, entre lesquelles on distingue deux formes de bois & des vases avec différentes couleurs propres à teindre les souliers.

Les petites Figures de l'un & l'autre Tableau ont des aîles; mais les deux petits Enfans de la seconde Planche sont les seuls qui aient une draperie, qui ne les couvre presque point.

Ces deux morceaux furent trouvés dans les excavations de Resine en 1748, le premier le 13 Août, le second le 17 du même mois.

On sçait combien les Anciens faisoient cas de l'agriculture. Sans parler des Hébreux, presque dans tout l'Orient les Rois eux-mêmes prenoient part aux travaux des champs. Nous apprenons d'Hérodote & d'Ælien, que celui qui sçavoit le mieux cultiver la terre avoit la préférence sur les autres concurrens, pour être élevé à la dignité Royale. Les choses ont bien changé de face depuis ce tems; mais du moins on devroit s'en souvenir

davantage, & il eſt bon de le rappeller. Romulus lui-même, qui défendit à tout Citadin les Arts manuels, permit cependant l'agriculture. Denis d'Halicarnaſſe, liv. II, rapporte la raiſon qu'en donnoit Caton. Les hommes les plus robuſtes, dit-il, les Soldats les plus infatigables ſont fils de Laboureurs. Perſonne n'ignore que les premiers Romains paſſoient alternativement de la charrue à la dictature, & de la dictature à leur charrue. Les exemples en ſont fréquens & connus. Varron, Columelle & Pline ont donné la liſte de tous les Auteurs Latins, Grecs & des autres Nations qui ont traité de l'agriculture; & ils n'ont pas oublié les deux grands Poëtes, Héſiode & Virgile; les deux célèbres Généraux Xénophon & Magon, & les Rois Geron, Philometor, Attale & Archelaüs; & ces Rois n'ont pas été des tyrans. Un Auteur moderne a dit:

> Si l'on m'eût confié les jeunes ans d'un Prince,
> Lui taiſant ſa naiſſance, au fond d'une Province,
> Parmi les Laboureurs, confondu près de moi;
> J'en aurois fait un homme, avant d'en faire un Roi.

Le Collége des *Capulatores* étoit très-célèbre à Rome & dans les Provinces de l'Empire. Caton, Columelle & Pline préſument qu'on appelloit ainſi ceux qui étoient prépoſés aux preſſoirs des olives. Il en eſt fait mention ſur des marbres antiques rapportés par Gruter & Reineſius. Dans une autre inſcription, il eſt parlé du Collége des Vignerons, *Vinarii*. Lampridius, chap. 33, rapporte que l'Empereur Alexandre Sévère raſſembla en corps tous les Vignerons.

Les Ecrivains latins appellent *torcular* & *torcularium* preſſoir, à *torquendo*, du verbe *preſſer*, non-ſeulement la machine à faire le vin; mais encore le lieu où l'on fait la vendange. Quant aux Dénominations grecques, conſultez Popma, *de inſtr. fuandi*, *cap.* XI. Chez les Grecs, aux Fêtes de Bacchus, on

exécutoit un ballet, dont les figures repréſentoient les travaux de la vendange. *V.* Meurſius.

Il y avoit deux ſortes de preſſoirs; les uns à vis, les autres avec des poids. Vitruve VI. 9. n'en connoît point d'autres.

Rapprochez auſſi ce qu'en a écrit Pline XVIII. 31. Caton. *de re ruſticâ*, *cap.* 18, a décrit la manière de faire des preſſoirs antiques: mais ſa deſcription eſt ſi obſcure, que Turnebe avertit qu'on auroit beſoin d'un ſçavaut & ingénieux Architecte pour l'entendre. Le preſſoir repréſenté dans notre Planche paroît avoir quelque rapport avec ceux dont Vitruve & Caton nous ont laiſſé l'explication. Mais il eſt beaucoup plus ſimple, beaucoup moins compliqué. Les preſſoirs dont encore aujourd'hui on fait uſage dans les environs de Portici, reſſemblent beaucoup à celui-ci.

La forme du maillet dont ſe ſervent nos deux petits Génies, a fait penſer qu'il ſervoit à couper le marc de la vendange, comme le font encore les Vignerons ſur le preſſoir. Varron, *de re ruſticâ*, I. 54. Mais le mouvement, l'attitude que l'Artiſte a donné à ces enfans, prouvent aſſez qu'ils en font un autre uſage.

A la ſeule inſpection, le méchaniſme de notre preſſoir eſt aiſé à ſaiſir.

Quant aux différens termes qui déſignent chaque pièce de cette machine, conſultez *l'index ſcript. rei ruſticæ* de Geſſner.

Voyez auſſi Columelle, *de re ruſticâ* XII. 18 & 29; Pline, XIV. 9.

Les Grecs & les Romains faiſoient cuire leur vin, en y mêlant de l'eau de mer; ce qu'il ne faut point confondre avec l'hydromel, qui eſt une mixtion de vin & de miel. Athenée, 1, p. 31; Caton, *cap.* XXIV & CV; Pline XIV. 8 & 9; Palladio, XI. 14 & 18; Pollux. VI. 17.

La manière de faire cuire le vin nouveau eſt décrite dans Columelle, XII. 19 & ſuiv.

Les petits ſiéges ſans doſſier, ou les eſcabeaux ſur leſquels ſont aſſis dans leurs boutiques les deux petits enfans de la Planche 102, ſont encore en uſage chez nos modernes Cordonniers.

Le premier de ces deux Génies étend avec la main droite ſur la forme, le cuire du ſoulier qu'il tient ferme de ſa main gauche. Martial, en un ſeul vers, a très-bien peint ce métier :

Dentibus antiquas ſolitus producere pelles.

Epigr. IX. 5.

Pline en parle auſſi, XXXV. 10.

Parmi les Colléges fondés à Rome par Numa Pompilius, Plutarque nomme celui des Cordonniers qui a ſubi les mêmes viciſſitudes que les autres. Sous l'Empereur Alexandre Sévère, les Cordonniers furent réunis aux autres Ouvriers qui avoient quelques rapports avec eux. Voyez Lampridius, dans l'Ouvrage déjà cité, *cap.* 33. Ils habitoient à Rome, le 4e. quartier, *in vico ſandaliario* ; comme on peut le voir ſur une inſcription rapportée par Pancirole & le Guide. Voyez encore Aulugelle, XVIII. 4 & Senèque, *Epiſt.* 113. Pline, VII. 56. attribue l'invention de ce Métier à un nommé Boezius. Au reſte, l'uſage des ſouliers remonte très-haut. Moïſe & Homère en font mention. Balduinus, *de calc.*, *cap.* 1, le ſuppoſe même établi déjà du tems d'Adam. Cet Auteur convient, il eſt vrai, que cette chauſſure n'avoit point encore une forme déterminée. C'étoit une précaution quelconque, un rempart contre les épines qui, ſans cela, auroient pû bleſſer le pied.

Les ſouliers, chez les Anciens, étoient de diverſes ſortes,

il y en avoit pour les hommes, pour les femmes, &c. Horace décrit ainsi les ſouliers d'un Sénateur Romain :

Ut quiſque inſanus nigrismedium impediit crus
Pellibus. Satyre. VI.

Voyez Tertullien, *de pallio*, *cap.* 4.

Les guêtres étoient la chauſſure affectée aux Payſans. Les Romains s'en ſervoient quand ils alloient à la campagne, & les Plébéyens en portoient dans la Ville. Elles montoient juſqu'au milieu de la jambe. Sidonius Appollinaris, *lib.* IV. *ep.* 20. Les Grecs avoient une chauſſure appellée *ſecaſii*, d'une forme toute oppoſée. Le cothurne étoit d'uſage non-ſeulement parmi les Acteurs Tragiques, mais encore hors de la Scène. Les Chaſſeurs le chauſſoient. Virgile, Æn. I, v. 341. Balduinus, *de calc.* *cap.* 15, veut que cette eſpèce de chauſſure, remontant fort haut en forme de bottines, ſoit ſpécialement conſacrée pour la chaſſe. Les ſouliers ou brodequins repréſentés dans notre Planche, y ont quelque rapport, ainſi qu'à pluſieurs autres chauſſures déſignées par Pollux. VII. C. 22.

Les Cordonniers teignoient en noir leurs ſouliers, avec une compoſition que Pline appelle *atramentum ſutorium*, *l'encre des Cordonniers*. On peignoit auſſi les chauſſures de différentes couleurs. Conſultez Saint-Jean-Chryſoſtome, Homel. XXVII.

PLANCHES CIII & CIV.

Il n'eſt pas facile de déterminer à quel métier ſont appliqués les trois Génies repréſentés ici. La machine quarrée-oblongue autour de laquelle ils ſont occupés, ſemble à la première vue un chaſſis de Tiſſerand. Mais, outre qu'ils ne ſe ſervent point des outils néceſſaires à cette profeſſion méchanique, l'un d'eux paroît plutôt vouloir *filer* que *tramer*.

L'autre petit enfant paroît ourdir une même trame fufpendue à de petits crochets ajuftés aux traverfes fupérieures. La 3e. Figure qui a été fort maltraitée & a beaucoup perdu, fe tient d'une main au métier de fes petits compagnons, & il porte de l'autre une longue baguette fort droite. La corbeille que l'on voit de l'autre côté, fervoit probablement à contenir les pelotons de fil, dont nos jeunes ouvriers font ufage pour leur travail.

L'action qui fe paffe dans l'autre morceau de Peinture eft gracieufe & point équivoque. On y voit deux Amours pêcheurs, l'un eft affis, l'autre eft debout. Leur ligne paroît être de rofeau : plufieurs poiffons déjà font pris à l'hameçon, & d'autres paroiffent monter à la furface de l'eau, pour fubir le même fort à leur tour.

Le premier de ces deux fujets fut trouvé le 13 Août & l'autre le 24 du même mois, en 1748, dans les excavations de Refine.

D'après un examen refléchi de tous les détails qui entrent dans la compofition de la Planche 103, on pourroit conjecturer que nos petits Tifferans font occupés à faire des vêtemens de campagne, ou des rets. Pline, VIII. 48. & XIX. I. donne plufieurs éclairciffemens fur cette matière. Voyez auffi Ferrari, *anal. de Reveftiar.* cap. 13. Bruan. de veft. faled. hebr. &c.

Les outils dont fe fervent les Tifferans font décrits dans Pollux, VII. 36. Senèque, Ep. 90. & Pline, VII. 56. attribuent l'invention de faire un tiffu aux Egyptiens. Communément on en fait honneur à Minerve, à qui on fe croyoit redevable de beaucoup d'autres Arts encore. Parmi les occupations des femmes des Héros de l'Antiquité, on leur recommandoit, fur-tout, de faire de la toile. Euftache, Commentaire de l'Iliade, I. 31. pag. 30. Dans Homère, elles mettent leur vanité à bien filer. Théocrite, Ydille XVIII, Vers 32 & fuivans, pour donner une grande idée de la fameufe Hélène, dit qu'elle filoit mieux que toutes fes compagnes. Au rapport de Varron, Pline, Suétone & Plutarque, les Romains avoient beaucoup de confidération pour les Dames Romaines qui fçavoient filer parfaitement. Voyez Tira-

quello, de ll. Conn. l. 10. n°. 38. Il n'en eſt pas ainſi chez les Modernes. Mais peut-être ſuffiroit-il, pour inſpirer à nos Dames *comme il faut*, du goût pour les ſoins domeſtiques, de leur rappeller, ou de leur apprendre que Pénélope, Andromaque, Lucrece, &c. &c., ne dédaignoient pas de préſider elles-mêmes à tous les détails de leur ménage. Autrefois c'étoient les femmes qui filoient les habits de leurs époux : aujourd'hui elles ne les habillent plus, elles ſe contentent de les *coëffer* *. Qu'on me permettent ce jeu de mots qui n'eſt peut être qu'une traduction paraphraſée de cette ancienne Epitaphe latine :

Epitaphium Reginæ Amalasunthæ.

Caſta vixit.
Lanam fecit.
Domum ſervavit.
Quam multis laus iſta deeſt !

Nous laiſſons aux maris le plaiſir de commenter cette inſcription funéraire à leurs dignes moitiés.

Hérodote II. 35, entr'autres Coutumes des Egyptiens, en rapporte une bien étrange. Chez ce Peuple, c'étoient les femmes qui négocioient au marché, qui tenoient les cabarets ; les hommes ſédentaires s'occupoient à faire de la toile.

Nous avons, en cela du moins, imité les ſages Egyptiens. Il n'eſt pas rare de voir quelques-uns de nos ſimples Soldats friſés, poudrés comme des petits-Maîtres, après leur léger exercice du matin, paſſer le reſte du jour aſſis dans leur cazerne, & occupé à ce qu'on appelle du *filet*. Ils font courir la navette auſſi adroitement

* Encore aujourd'hui, parmi les Bourgeois, le père de famille, chez lui, pendant l'été, eſt coëffé d'un léger bonnet, de bazin, brodé avec beaucoup de complaiſance par ſa femme.

qu'ils présentent le mousquet, & ils pourroient avoir le pas sur nos plus habiles Ouvrières. On rencontre assez souvent dans les Carrefours de Paris de ces Soldats sans armes, portant à leur main des cartons remplis de cette sorte de besogne qu'ils vont vendre dans des Magasins de Mode. Le prix qu'ils en retirent sert à payer leur tour de garde. Mais au premier cri de guerre, ils ont bientôt expié les doux loisirs de la paix.

Quelques-uns prétendent que notre petit tableau représente la manière de filer, ou de mêlanger avec de la laine des petites paillettes d'or. Pline nous apprend XXXIII. 3. qu'outre la nouvelle invention de faire des draps tissus d'or pur, on voyoit de son tems des anciennes étoffes ornées de fils d'or qui paroissoient arrangés comme avec la main. Ce passage est confirmé par Sidonius Apollinaris, *carm.* 22. *v.* 199. Les écheveaux de fil divisés & mouchetés en plusieurs endroits, comme si les uns étoient d'or, les autres de laine, les poids qui les assujettit, le petit métier ou tambour de toile placé à dessein de retenir les petits brins d'or qui pourroient tomber à terre; tout cela confirme cette ingénieuse conjecture, qui d'ailleurs souffriroit bien des difficultés.

Relisez le Poëme de Catulle *in nupt. Pel. & Thet.* sur les nôces de Thétis & de Pelée. Il y décrit avec élégance les Parques qui filent la destinée de ces Héros.

Ajoutons à ce que nous avons dit que les Poëtes attribuent à Minerve l'invention de filer la laine. Pline, au même endroit déjà cité, *cap.* 56. veut que l'Inventeur du fuseau soit Clostère, fils d'Arachné, & que la première filasse ait été de lin.

Notre Planche 104 représente deux petits Pêcheurs. Plutarque, dans son Traité de sollert. anim. rapporte les raisons qu'on alléguoit de son tems pour ou contre la pêche, & discute si c'est un exercice louable ou non. Et ce qui est digne de remarque, c'est que Platon, liv. VII. de ses Loix, invite les jeunes gens à prendre le plaisir de la chasse, & leur défend d'aller pêcher,

probablement parce que ce paisible exercice n'exige point de forces, & est peu propre à en donner. Les Ictiophages ou mangeurs de poissons, ne sont point aussi aguerris que les autres Peuples. Athenée, I. p. 13. observe que dans Homère, il n'est point du-tout parlé de la pêche. V. Feizius III, *cap.* 5 & IV. *cap.* II. 4.

Platon, III. de sa République; Plutarque, symp. VIII, & Athenée, I. p. 25. nous apprennent que les Héros ne mangeoient point de poissons : parce que (disent-ils entr'autres choses) c'est une viande trop délicate, qui ne convient qu'aux Héros de la table. Athenée nous a conservé VI. p. 225, plusieurs jolis Vers de Diphius, Senarcus, Filotebeus, & d'autres Poëtes qui maudissoient les Pêcheurs, parce qu'ils vendoient très-cher des poissons de la plus mauvaise odeur.

Pollux, X. 132 & 133, compte tous les instrumens propres à la pêche, entre lesquels on distingue la canne de roseau & les hameçons. Plutarque, *de sollert. animal.*, décrit comment doit être préparé le roseau ou jonc du Pêcheur, son hameçon & ses filets. Dans Montfaucon, tom. III, pag. 332, Planche 185, on voit un petit Antique représentant une pêche; mais qui ne ressemble point du-tout à notre tableau.

Pollux déjà cité; Philostrate I, *imag.* 13 & XIII; Elien, H. A. XII. 43, & beaucoup d'autres Auteurs nous ont transmis les différentes manières de pêcher chez les Anciens. On connoît ces deux Vers d'Ovide :

Hi jaculo pisces, illi capiuntur ab hamis;
Hos cava contexto retia fune trahunt.

Relisez aussi l'Idylle XI du premier Recueil des Idylles de M. Berquin. Cette espèce de Romance, intitulée le *Pêcheur*, est une heureuse imitation d'une très-jolie Barcarolle Italienne.

PLANCHES CV & CVI.

Tout eſt beau, naturel & expreſſif dans le premier de ces deux Tableaux, trouvés dans les excavations de Reſine, le 6 d'Août 1748. Il repréſente une chaſſe : l'attitude du Génie eſt vive & gracieuſe. La draperie qui voltige autour de ſon bras a beaucoup de légèreté, & le mouvement de ſes aîles répond parfaitement à l'action dans laquelle le Peintre l'a ſaiſi ; de la main droite il lance un dard, de la gauche il tient deux autres flèches. La forme & le mouvement de deux cerfs qui fuyent, & des deux chiens qui les atteignent par derrière ont beaucoup de vérité. Rien de plus rapide que leur attitude.

L'autre Peinture eſt pleine de grace & de goût ; ce n'eſt qu'une fantaiſie, qu'un caprice de l'Artiſte ; mais on ne peut mettre plus d'expreſſion qu'il en a mis dans les deux Génies placés ſur un des chars tirés par des Dauphins, qui bondiſſent ſous un joug, & dirigés par les rennes de leur conducteur. Cette compoſition eſt auſſi pittoreſque qu'agréable. L'un des deux enfans aîlés eſt repréſenté endormi, prêt à tomber dans l'eau, & laiſſant échapper ſon fouet. L'autre, au contraire, tient ſon fouet levé & a beaucoup de vivacité.

Leur propre défenſe & le beſoin d'alimens furent l'origine parmi les hommes de la chaſſe & de la guerre. Lucrèce, I. V, v. 964 & ſuiv ; Ariſtote, Polit. 1, 8. Les premiers Héros n'acquirent leur gloire & le titre de bienfaiteurs du genre-humain, qu'en détruiſant les bêtes féroces qui dévaſtoient les campagnes. Pauſanias, 1, 27. Strabon, XV, p. 704, nous apprend que chez les Indiens les chaſſeurs étoient nourris par le Roi. On ne tarda pas à réduire en Art un exercice utile autant qu'agréable. Virgile, Georgiques, liv. I, v. 139 & 40. L'invention en fut attribué à Diane en même tems qu'à Apollon. Xenophon, dans ſon Traité de la Chaſſe ; mais on s'accorde à en laiſſer la goire à Diane.

Chiron l'apprit d'elle ou de ſon frère, & l'enſeigna à ſon tour à beaucoup d'autres. Oppian, Cyn. II, v. 10 à 29, diſtingue les inventeurs par les différentes manières de chaſſer. Il n'eſt point de Nations où cet exercice n'ait été en grande conſidération. Sans faire ici mention des Peuples les moins connus & les moins policés; Strabon XV, p. 734, en parlant de l'éducation des Perſes, dit qu'ils s'y exerçoient depuis cinq juſqu'à vingt-quatre ans, ſans qu'ils puſſent manger de leur gibier. Xenophon, Cyropedie, I, ajoute que les Rois de ce Peuple devoient être d'excellens chaſſeurs, étant ſes conducteurs à la guerre ainſi qu'à la chaſſe; Tacite, liv. II de ſes Annales, rapporte que Vonone, Roi des Parthes, encourût la haine de ſes Sujets, parce que, contre leur coutume, il voulut leur interdire l'uſage fréquent de la chaſſe. Les Grecs, juſqu'au tems d'Homère, regardoient la chaſſe comme une partie principale de l'éducation de la jeuneſſe. Athenée I, p. 24; & Plutarque, dans ſon Traité de l'éducation des Enfans. Les anciens Peuples d'Italie aimoient beaucoup auſſi ce violent exercice. Virgile, Æneide, liv. VII & IX. Les Romains en faiſoient grand cas. Horace, liv. I, ep. XVIII, la déſigne ainſi:

Romanis ſolemne viris opus, utile famæ
Vitæ que & membris.

Platon, Polibe, Ciceron, Plutarque, Euripide, tous les grands Hommes de l'antiquité en ont parlé de même; Pline, ſur-tout, en s'adreſſant à Trajan: la chaſſe étoit un ſpectacle public pour la jeuneſſe de Rome. Voyez Bullengeus *de Venatione Circi.*

Pollux, Oppian & beaucoup d'autres Auteurs, particulièrement ceux qui ont écrit des Traités *ex profeſſo* ſur la chaſſe, ont décrit les différens inſtrumens néceſſaires pour ce noble exercice, ou plutôt pour le métier des nobles.

Les cerfs étoient particulièrement conſacrés à Diane. Callimaque, dans ſon Hymne adreſſé à cette Divinité, v. 99 à 106, dit que ſon char étoit traîné par quatre cerfs, dont les bois

étoient d'or. Voyez Spanheim & les autres Commentateurs, ainſi que les autres Ecrivains cités deſſus.

Conſultez Senèque, X, ep. 77, ſur les qualités qu'on exigeoit d'un chien de chaſſe. Liſez le joli Poëme de Fracaſtor *de Curâ Canum*, & le Traité de J. Caïus *de Canibus Britannicis*.

Parmi nous, la chaſſe n'a rien perdu de ſes attraits. C'eſt preſque l'unique occupation des riches & des Grands; un équipage de chaſſe eſt devenu un objet de luxe très-important. Dans les Provinces la chaſſe eſt la ſeule occaſion que les Seigneurs ayent de connoître leurs Vaſſaux, & de leur en impoſer; mais nos Héros moderne ne reſſemblent plus à ceux du tems paſſé, leurs plaiſirs ne ſont plus des bienfaits pour les Habitans de la campagne. Le Code des Chaſſes eſt par-tout très-rigoureux; le meurtre d'un levreau coûte ſouvent la vie, ou du moins la liberté & une flétriſſure au chaſſeur indigent qui l'a tué ſans permiſſion De nos jours auſſi, les femmes partagent avec les hommes cet exercice ſanguinaire, qui leur étoit interdit jadis; les Amazones & quelques Héroïnes faiſant ſeules exception à cette loi ſage, dictée par la nature: nos Dames portent maintenant le fuſil avec plus d'adreſſe qu'elles ne tiennent l'aiguille, & ſont devenues tellement aguerries qu'elles peuvent voir ſans pitié la tourterelle innocente, atteinte du plomb meurtrier, palpiter ſous leurs mains cruelles. Les pleurs du cerf aux abois ne les attendriſſent plus; je doute fort que ce courage féroce puiſſe les dédommager des vertus paiſibles de leur état, des graces aimables de leur ſexe dont elles commencent à rougir.

On rencontre pluſieurs marbres & pluſieurs pierres fines antiques, où le ſujet de notre N°. 166 eſt exécuté. On pourroit conjecturer que ces ſortes de compoſitions étoient une manière de rendre ſenſible l'extrême légèreté de ceux qui diſputoient le prix à la courſe des chars.

Les Dauphins, comme nous l'avons déja dit plus haut, étoient particulièrement conſacrés à Vénus. Dans l'Antologie, on lit que

l'amour se fit conducteur de Dauphins, pour marquer son empire sur la mer; de même qu'on le représente assis sur un lion docile au frein de cet enfant, emblême de son pouvoir sur la terre. Aussi les Dauphins passoient chez les anciens pour être amis de l'homme, sur-tout des enfans & spécialement des vierges. Voyez Plutarque, *de industria animalium.*

Sur un Jaspe rouge rapporté par Agostini, p. 11, Pl. 59, on voit un char tiré par des Dauphins, monté par un Amour qui tient les rennes & le fouet; mais on n'y voit point de joug, comme à l'atelage de notre petit tableau.

PLANCHES CVII & CVIII.

On ne sçauroit voir rien de plus fini, d'un meilleur coloris & d'un plns beau dessin que le tableau de notre Planche 107, trouvé dans les excavations de Resine le 7 Septembre 1748. Cette composition est d'une grace infinie; la molesse & la légèreté règnent dans la disposition & le mouvement de ses figures. On y voit un petit Amour touchant de la lyre avec le doigt. Il est assis sur un char tiré par deux Griffons, dont un autre petit Amour tient les guides d'une main, & de sa gauche porte un bassin rempli de fruits. Le fond du tableau offre une grande draperie verte avec deux bouts de draperies jaunes au milieu.

Pausanias II, 27, fait mention d'une Peinture antique de *Pausias*, où l'on voyoit l'Amour jettant l'arc & la flèche, & tenant une lyre à la main. Sur un beau camée qui porte le nom de l'Artiste Grec, & qui est imprimé dans Agostini Gemm. ant. p. 11, Planche 55, on voit aussi un Amour sur un lion, & une lyre à la main. Bergerus, thes. pal. sel. sect. 1, c. 1, n. xvj, rapporte une pierre fine qui contient le même sujet.

Les Payens croyoient que la musique calmoit la colère des Dieux & les rendoit favorables. Censorinus, *de die Natali*, cap. 13; Arnobe, lib. VII, *adversus Gentiles.* Ensorte que, chez les Grecs, & même chez les autres Peuples étrangers, on ne célé-

broit point de Fêtes religieuses sans musique instrumentale. Strabon X, p. 467. Plutarque observe dans son Traité sur la musique, que dans le temple d'Apollon, à Delos, on voyoit les trois Graces qui portoient à leur main les pipeaux, la flutte & la harpe, les trois principaux & les plus anciens instrumens. Le plus simple & le plus antique sont les pipeaux. Callimaque, Hymne à Diane, v. 244, 45; après eux vint la flutte. La harpe, plus composée, plus difficile & aussi plus noble, leur succéda bientôt. Athenée IV, pag. 184. Le Poëte Aristophane appelle la harpe, *la mère des Hymnes*, parce qu'elle étoit particulièrement consacrée à accompagner les louanges des Dieux. Platon, dans le troisième livre de sa République, interdit dans sa ville imaginaire la flutte, & y retint la harpe, comme un instrument utile dont les accords mâles, harmonieux & nobles portoient à la vertu. Eschile, dans Athenée XIV, p. 632. appelle *Sages* les joueurs de harpe. Le Philosophe Athenée lui-même ajoute 1, p. 14, d'après Homère, qu'Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troye, laissa auprès de sa femme un joueur de harpe pour la maintenir chaste, en lui chantant l'éloge des femmes fidelles & honnêtes. Aujourd'hui, les maris, en pareil cas, prendroient des précautions toutes contraires.

Chez les anciens, la harpe n'étoit pas seulement un instrument religieux & utile aux mœurs : elle servoit encore d'interprête à l'Amour. La lyre d'Anacréon, d'après l'aveu de ce Poëte aimable, n'étoit propre qu'à chanter le plaisir. Le beau Pâris accompagnoit sur sa harpe des chansons voluptueuses, qui lui gagnoient le cœur des belles. La harpe étoit un instrument d'amour : Cassiodore va plus loin, il ne craint pas de conjecturer que les *cordes* de la harpe sont appellées ainsi, parce qu'elles touchent le *cœur*.

Ælien, v. 5, IV, 17, donne une description du Griffon, qui pourroit convenir à ceux de notre Planche. Voyez aussi Pline. X, 49. Hérodote, 111, 116, IV, 13, croit cet animal fabu-

leux. Bochart Hieroz, p. 11, liv. VI, c. 2, dit que Moïse défendit aux Hébreux de manger de la chair de Griffon, qu'il compare aux Aigles de la grande eſpèce. Philoſtrate, dans la Vie d'Apollonius de Thiane, III, 48, penſe que cette eſpèce imaginaire étoit conſacrée au Soleil, & que c'eſt pour cela que les Peintres Indiens repréſentent le Soleil monté ſur un quadrige attelé par des Griffons. Des marbres & des médailles nous en ont tranſmis de pareils; & Fabretti a gravé un tableau antique, repréſentant Apollon entre un Griffon & une lyre; l'un à ſa droite, l'autre à ſa gauche. On en rencontre auſſi accompagnant Nemeſis, Diane, Bacchus & Minerve. Buonaroti, dans ſes Médailles, p. 136, 142, & au ſujet d'un camée de Bacchus, p. 429, a recueilli & enrichi de judicieuſes réflexions tout ce qui regarde ces monſtres. Le tableau que nous décrivons eſt précieux en ce qu'il nous offre des Griffons unis avec l'amour, & en ce que celui qui eſt attelé à la droite paroît être comme le mâle, du moins ſa crinière authoriſe cette conjecture. Ce qui faiſoit croire que ces animaux venoient de l'Inde, c'eſt que les tapis & tapiſſeries qu'on exécutoit dans ce Pays étoient couverts de pareilles figures bizarres & fantaſques. Les tapis d'Alexandrie & de Babylone étoient ſur-tout célèbres. On en couvroit les murailles, on en ornoit les lits; & telles ſont les draperies qu'on remarque dans la Peinture dont il eſt ici queſtion. On préſume auſſi que les fruits que porte l'autre enfant aîlé ſur un baſſin ſont des pommes. Ce fruit, chez les Anciens, étoit conſacré à l'Amour, & paſſoit pour renfermer en lui quelque choſe de myſtérieux & d'emblêmatique. Philoſtrate ſera notre garant; Imag. VI, liv. I, où il décrit les jeux d'une troupe de petits Amours nuds & aîlés, qui ſe jettoient des pommes les uns aux autres, & ſe donnoient autant de baiſers qu'ils attrapoient de pommes. Reliſez les Poéſies de Théocrite, de Virgile, d'Ovide, &c; c'eſt ce fruit qui animoit les divertiſſemens des Nymphes, des Bergères & de leurs Bergers, & les provoquoit à de plus doux plaiſirs. On trouve

à ce ſujet un très-beau paſſage dans Ariſtophane, acte III, ſcène III, vers 35 & ſuivans de ſa Comédie des Nuées.

Nos petits Enfans ſont probablement des Amours. Chez les Grecs, de cinq ans en cinq ans on célébroit la Fête de l'Amour, qu'on appelloit *Erotin*. Quelques Auteurs croient que cette Fête étoit commune aux Muſes, ainſi qu'à l'Amour : & quoiqu'en diſe Meurſius, cela devoit être ainſi ; il ne falloit point ſéparer ces Divinités aimables qui vont rarement l'une ſans l'autre :

> Des Vers la touchante harmonie
> Diſpoſe au plus tendre retour ;
> Bien ſouvent le feu du Génie
> S'allume au flambeau de l'Amour.

Ces Fêtes étoient ſur-tout conſacrées au raccommodement des Epoux brouillés, & les Muſiciens y faiſoient entendre à l'envi des accords de harpe. Nous aurions grand beſoin de pareilles Fêtes aujourd'hui, mais il falloit être les Grecs pour les inventer : peut-être parmi les peuples modernes, ſeroit-ce aux François d'imiter les Athéniens.

Ce que les anciens penſoient ſur l'origine de l'Amour mérite d'être obſervé. Voyez Platon, *de Conviv.* & Plutarque, *de Placitis Philoſophorum*, 1, 4 & *de Genio Socratis*, &c. La belle Venus étoit, ſelon eux, l'emblême de l'ordre, de la ſymétrie & de la beauté de l'univers ; l'Amour en ſignifioit la cauſe & la force. Ils faiſoient Venus fille du jour, & l'Amour fils du cahos. D'après les anciens Poëtes, le Soleil & l'Amour étoient la même choſe ; l'un & l'autre paſſoient également pour l'auteur de tout, pour le père des Dieux & des hommes : on leur accordoit le gouvernement des choſes céleſtes. On pourroit appliquer ici ce paſſage ſur l'Amour, tiré d'un Poëme Philoſophique moderne :

> C'eſt lui qui du néant fit jaillir l'exiſtence ;
> La matière par lui reçut l'intelligence :
> Par lui le mouvement remplaça le repos ;
> L'harmonie à ſa voix regna dans le cahos.

Sa

Sa main qui régit tout, & par qui tout commence,
Tient le premier anneau de cette chaîne immense,
Où l'un à l'autre unis, tous les êtres divers
Observent sous ses loix l'ordre de l'Univers.

Fragment XVII, pag. 33.

Quelques Commentateurs ont cru reconnoître dans notre Planche, tous les emblêmes de l'Amour, tel que les Anciens le concevoient. Nous ne les suivrons pas dans leurs conjectures trop vagues & trop peu satisfaisantes.

La Peinture du n°. 108, fut trouvée dans les excavations de Résine en 1749 : on y voit un autel rond sur une base quarrée : un énorme serpent forme autour de cet autel plusieurs anneaux ; sa tête est d'une couleur blanchâtre, avec quelques taches obscures ; il a une partie du ventre d'un bleu clair, l'autre moitié est jaune ; ce reptile est peint mangeant quelques fruits qui sont sur l'autel ; dans l'angle du côté du serpent, sont écrits ces mots : *Genius hujus loci montis*. De l'autre côté de l'autel, on remarque un jeune homme couronné de feuilles, tenant une branche d'arbre dans sa main droite ; il est en action de porter la gauche à sa bouche. La singularité de ce Tableau le rend l'un des objets les plus précieux du Museum Royal.

Noë chez les Hébreux (Genese, chapitre VIII, vers. 20,) Cecrops, chez les Grecs, (Eusebe, chron. lib. 11.) furent ceux qui, dit-on, éleverent les premiers autels. Dans l'origine, les autels se dressoient sur les montagnes ; c'étoit là, ajoute-t-on, que les hommes sacrifioient & faisoient leurs prières ; sans doute croyant s'approcher davantage du Ciel, & se faire mieux entendre de la Divinité. Les Auteurs Payens ne sont pas bien d'accord sur tout cela. La forme des autels antiques n'étoit pas la même par-tout ; il y en avoit de triangulaires, de longs, de quarrés, & de ronds ; tel est celui de notre planche : on en rencontre beaucoup de ces derniers sur les médailles & les marbres.

Ces autels varioient aussi pour la hauteur. C'est ce que les Grecs, peuple religieux, distinguoient très-scrupuleusement. *V.* Pottero. Archæol. 11, 2 : les Latins, non moins superstitieux que les Grecs, au rapport de Varron, faisoient usage de trois sortes d'autels : aux Dieux du Ciel, *Superis*, ils consacroient ceux qu'ils appelloient *Altaria*; les Dieux de la Terre, *Terrestri*, en avoient de moindres, *Aras*; & il falloit que les Dieux des Enfers, *Inferi*, se contentassent des autels désignés sous le nom de *Foci*. La hauteur de l'autel étoit proportionnée à la grandeur du Dieu auquel il étoit dédié. Pour l'ordinaire, les autels n'étoient pas élevés plus haut que le nombril du Sacrificateur. *V.* Vitruve, & Saubert. de Sacrific. *cap.* 15.

Beaucoup de Sçavans ont prodigué leur érudition sur la nature des serpens, sur les vertus miraculeuses qu'on leur attribuoit; & sur les raisons mystérieuses qu'on alléguoit pour prouver qu'ils étoient des objets sacrés, des êtres divins. Après beaucoup de recherches, ils ont conclu qu'ils n'avoient trouvé que des conjectures incertaines, & ont avoué leur ignorance. Nous ne nous arrêterons donc qu'à un passage d'Eusebe, I. 7, *de præparatione Evangélicâ*. Il est remarquable : les mouvemens rapides, la marche précipitée des serpens, quoiqu'ils soient privés de pieds & de tout autre membre dont les autres animaux sont pourvus, pour aller d'un lieu dans un autre, auront fait croire au peuple, qui n'est point naturaliste, que ce reptile avoit en lui quelque chose de surnaturel. Salomon, le sage Salomon lui-même, *proverbia*, *caput.* XXX, vers. 19, s'en étonnoit, lui qui connoissoit tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.

Bochart, hieroz. p. 11, lib. III, cap. 14, prétend que les Dragons n'ont aussi ni pieds, ni aîles, & qu'ils ne diffèrent des autres serpens, que par le volume & par quelques particularités, telle qu'une grande bouche, un col couvert d'écailles, ou de poils, & de la barbe, ou une certaine excroissance à la mâchoire inférieure. La description qu'en donne Avicenne, est la même

A ces traits, le reptile de notre peinture pourroit bien être un Dragon. Les Dragons qui habitoient la Grèce & l'Arabie, malgré leur grandeur, portoient ſur eux quelque choſe qui les garantiſſoit d'être vus de huit mille. Avicenne écrit que dans certains lieux, leur plus grande longueur n'excédoit pas quatre coudées. On remarquera que Lucain prétend, livre IX de ſa Pharſale, que les Dragons n'avoient de venin qu'en Afrique ; & que c'étoit dans cette contrée qu'ils devenoient venimeux. Ordinairement les Dragons décrits chez les Auteurs, ſont ou noirs, ou de couleur jaune, plus ou moins foncée, ou bien encore cendrés. Tel étoit le ſerpent conſacré à Epidaure, & dont fait mention Pauſanias II, 28 ; cet Ecrivain ajoute, que cette eſpèce étoit familière avec les hommes : Pline XXIX., 4, en parlant de cette même famille de reptile, nous apprend que le ſerpent d'Eſculape, *Anguis Æſculapius*, fut amené d'Epidaure où il étoit adoré, à Rome, vers l'an 462, ou 463 ; qu'on en nourriſſoit ſans peine dans les maiſons, & qu'on n'auroit pu réſiſter à ſa fécondité, ſi l'on n'eût pris le ſoin de brûler ſa ſemence. Conſultez Ovide, Métam. XV, v. 630, & ſuiv. Titelive, lib. X, *cap. ult.* & Valere Maxime I., 8, §. 2. On eſt en doute de ſçavoir, ſi le ſerpent de notre tableau eſt de la race de ceux d'Eſculape, ſous la forme deſquels Eſculape étoit adoré : car Lampridius, dans la vie d'Héliogabale, dit que ce Prince avoit à Rome des petits Dragons d'Egypte, appellés *Agathodæmon*, ou *bons Génies* : or ceux-ci ſont différens des ſerpens d'Eſculape, ou d'Epidaure.

Les ſerpens ſont très-friands de miel, & autre aliment doux ou ſucré. On nourriſſoit les ſerpens ſacrés avec des figues & des dattes. Et tels paroiſſent être les fruits qui couvrent l'autel que nous décrivons.

Ænée, dans Virgile, ayant tué un ſerpent ſur le tombeau d'Anchiſe, doute ſi ce n'étoit pas le Génie de ce lieu, où le Miniſtre des mânes de ſon père. Ce paſſage de l'Ænéide, V. v. 97, paroît expliquer aſſez naturellement l'inſcription gravée ſur

notre Tableau : *Genius hujus loci montis*, *Génie de ce lieu de la montagne*. Mais il faut remarquer que notre ſerpent embraſſe l'autel où la colonne des anneaux de ſon corps, (circonſtance qu'on rencontre rarement ſur les monumens), ce qui pourroit faire conjecturer, qu'il repréſente ou bien un emblême du dieu Eſculape, ou le véritable ſerpent d'Eſculape mangeant les fruits d'un ſacrifice, en préſence même de celui qui le lui offre. D'après ces détails, voici nos conjectures : les Anciens, (preſque tous Spinoſiſtes), croyoient que non-ſeulement le monde entier avoit une ame univerſelle ; mais encore que chaque partie de ce grand tout avoit ſon ame particulière, ſon Génie, principe intelligent du mouvement, de la chaleur, de la conſervation, en un mot, de la vie ; ainſi l'homme n'étoit point le ſeul qu'on croyoit doué d'une ame pour gouverner ſon corps. Les Corps céleſtes, les élémens, ainſi que les plus petits individus, eurent auſſi leur *Génie*. On entendoit par ce mot, la nature elle-même, dont la force expanſive agiſſoit ſouverainement ſur toutes les parties de l'Univers, & leur aſſignoit une forme certaine, une organiſation déterminée & diſtincte. Le ſerpent fut l'animal qui parut le mieux rendre ſenſible aux yeux du vulgaire, cette théorie ingénieuſe. Ce reptile eſt plein de vivacité: coupé en morceaux, chacun de ſes tronçons conſerve long-tems le mouvement de vibration qui lui étoit imprimé ; il s'agite, ſe débat, & paroît animé d'une vie qui lui eſt propre. Les hommes par la ſuite reconnurent de quelle importance il étoit pour leur ſanté, de s'aſſurer de la température du climat, ſous lequel ils reſpiroient, de la qualité des eaux & du terrein qu'ils habitoient, & d'où ils tiroient leurs alimens ; ils crurent voir encore dans le ſerpent, l'emblême du Génie qui préſidoit au ſol ſur lequel ils ſéjournoient ; ce reptile étant preſque toujours caché dans les entrailles (*) de la terre,

(*) Vitruve, I, v. ſemble juſtifier le métier d'Auſpices & de Sacrificateurs. Du moins, ſelon lui, leurs fonctions, qui dégénerèrent en fraudes

y étant né & s'en nourrissant. Aussi l'appelloit-on *autoctone*, *ingenitus*, *indigena*, & enfin pour tout exprimer d'un mot *genium* *génie*. Aussi Esculape adopta-t-il le serpent comme le symbole de la guérison, l'animal hyérogliphique de la santé. Ajoutons à cela, qu'Esculape lui-même est un Dieu de la Mythologie, qui chez les Anciens désignoit l'Air, de la bonté duquel dépend la santé de l'homme & des autres animaux. V. Pausanias VII, 23.

La Religion des Égyptiens & le Culte prescrit par Zoroastre paroissent avoir eu pour base la théorie des Génies. Leur empire s'est étendu par-tout. Hésiode est le premier parmi les Grecs qui en ait parlé & qui les ait classés. Voici l'échelle des êtres, selon lui : il distingue la nature intelligente en Dieux, en Génies, en Héros, en Hommes. Les Génies sont des Puissances médiatrices entre les Divinités & les mortels ; ce sont des messagers fidèles qui portent dans les Cieux nos vœux, nos prières, nos bonnes œuvres, ou nos crimes, & qui font descendre sur la terre, les oracles, les châtimens & les récompenses. Chaque Dieu avoit son Génie, par le ministère duquel il agissoit. Chaque Homme avoit aussi le sien pour lui servir de conseil & de sauve-garde. Trois principaux emplois étoient confiés aux Génies : les uns prenoient soin des astres, les autres de l'air, & d'autres encore de la terre. C'est pour cela que les Grecs appelloient les Génies *Daimonas*, peut-être du mot *sapere* ; parce qu'ils étoient comme les Inspecteurs, les Censeurs du monde. Les Latins les appelloient

---

pieuses, n'avoient rien dans leur origine que de très-louable & de très-utile. Les hommes, (dit notre Architecte philosophe.) en entrant dans le pays où ils vouloient fixer leur demeure, commençoient par faire examiner avec attention les viscères des animaux qu'ils y rencontroient, afin de juger de la nature des alimens & de la boisson, ainsi que de l'influence du climat sur les corps vivans. Cette précaution sage se réduisit bientôt à des sacrifices d'appareil, où l'on immoloit en pure perte, des victimes qui ne servoient qu'à engraisser leurs bourreaux sacrés.

Genii; parce que *præsunt gerundis* ou *genundis rebus omnibus*. Nous en avons déjà parlé.

Mais de même qu'on croyoit qu'il y avoit un Génie universel, un *grand Génie*, *Megalodemon*, qui veilloit à l'ensemble de la nature ; les Anciens ne pouvoient se refuser à croire qu'il existoit aussi de petits Génies qui habitoient l'intérieur de la terre, & en gouvernoit les parties cachées. Les serpens qu'on voyoit sortir des trous, & qui nourrissoient leurs petits dans les flancs ténébreux de la terre, leurs parurent propres à donner une idée de ces Génies subalternes. Et ce sont ceux-ci qu'ils appelloient encore *Mani*, *Dii Patrii*, &c. qu'ils confondoient alors très-souvent avec l'ame des morts, du tombeau desquels ils voyoient sortir ces serpens.

Pour en revenir à notre inscription, il n'est pas rare d'en trouver de semblables. V. Grutter, p. IX & p. LXXIV. Boissard nous a conservé l'inscription d'un petit Autel votif à l'Eau, ou à la Lymphe, ou à la Nymphe : *Nymphis quæ sub colle sunt*, *Arulam*, &c. Consultez aussi Montfaucon, tom. II, p. 11. Pl. XLIX.

Les hommes adressèrent leurs premiers sacrifices & leurs prières aux Dieux sur la cime des montagnes. Nos bons Ayeux (comme nous l'avons déjà remarqué) avoient la simplicité de croire qu'en se plaçant plus près du Ciel & en poussant de grands cris, ils se feroient mieux entendre. Ils jugeoient leurs Divinités d'après eux-mêmes : mais ils n'avoient souvent que trop de raisons de soupçonner leurs Dieux sourds. Épicure aima mieux les faire insoucians. Tacite, pour donner une idée de la hauteur d'une montagne qu'il décrit, ajoute ces mots : *preces Mortalium à Deo nusquàm propiùs audiri*. Xenophon, en parlant de Cyrus, liv. VIII, dit que ce Prince sacrifioit à Jupiter, le Père des Dieux, au Soleil & aux autres Déités, sur le sommet des montagnes, à la manière des Perses. C'est à cause de cela que le Scholiaste de Sophocle

in Trachin. remarque que toutes les montagnes étoient consacrées à Jupiter. Voyez Homère, hymn. in Appolin. Les premiers Temples furent aussi élevés sur les montagnes. Spanheim, au sujet de l'Hymne de Callimaque in del., v. 70. observe que dans la Bible les Dieux étrangers sont appellés les Dieux des montagnes. Voyez le Pseaume CXXI. de David. La sainte Écriture va même plus loin, & ne craint pas de reprocher aux Idolâtres qu'ils adoroient jusqu'aux montagnes. Lucien, *de sacrificiis.* Si quelques montagnes méritèrent de participer aux honneurs divins, le Vesuve devoit être du nombre : la fertilité de son terrein, la bonté du climat justifioient cet excès de reconnoissance. Vitruve II. 6. Strabon V. p. 247. Varron, *de re rusticâ.* I, 6. Tacite, Pline, Stace, Martial & Galien ont beaucoup vanté la salubrité de l'air qu'on y respire. Procope, bel. goth. lib. II, nous apprend que les Médecins y envoyoient leurs malades. Strabon déjà cité, dit que la Ville d'Herculanum offroit un séjour des plus sains. Nous concluerons que notre Tableau représente une offrande au Génie de la santé de quelque endroit voisin du Vésuve & d'Herculanum.

Il s'offre donc trois conjectures à faire sur le sujet qui nous occupe. 1°. Ce peut être un sacrifice à la santé. Le Dragon sera l'un des serpens d'Esculape : les fruits tiendront la place des libations sacrées, & le jeune homme sera le sacrificateur ; ou bien le malade qui a été guéri & qui sacrifie, & appelle par ses sifflemens le divin serpent & l'enchante avec sa verge. Car le mouvement de la verge & le sifflement étoient deux circonstances que les Anciens croyoient propres à commander aux serpens en pareil cas. 2°. On pourroit penser que ce serpent est le bon Génie, le *Cnef* des Égyptiens. Dans cette supposition, il faudra voir dans le jeune homme un Harpocrate. On le représente ordinairement ainsi ; c'est-à-dire, une couronne sur la tête, une branche à la main, & debout

devant un autel entortillé d'un serpent. 3o. Enfin, d'autres se contentent de penser que ce serpent représente le Génie de quelque endroit de la montagne, comme l'inscription semble le confirmer. La couronne & la branche étoient nécessaires à ceux qui vouloient sacrifier, & spécialement aux Sacrificateurs de la Déesse de la Santé, & aux Prêtres d'Esculape. V. le Mus. Rom. tom. 1. sect. 1 t. IX & X.

Le geste de notre Figure exprime le silence. On représente toujours Harpocrate, & même la Déesse Angerona, dans cette attitude. Voyez encore le *Museum Romanum*, tom. 1. sect. II. Pl. XXXIII, IV, V.

L'inscription conservée dans notre Tableau le rend d'un prix inestimable. Ce n'est pas le seul antique du Museum Royal où on en rencontre. Nous en rapporterons encore de très-rares & de très-singulières.

Planches CIX, & CX.

Le No. 109 représente un grand Coq jaunâtre; il a le ventre blanc & le col verd. La Terrasse sur laquelle il est posé est de couleur jaune. Le fond de ce petit Tableau est blanc. Comme vraisemblablement il devoit y avoir ici un autel; on peut conjecturer que ce Sujet étoit relatif au Dieu Esculape.

No. 110. Sur une Terrasse rousse, & un fonds blanc dans un cadre roux, on voit encore un Coq qui va pour becqueter deux superbes grappes de raisins qui tiennent ensemble.

Planches CXI.

Sur une base fort haute est une Statue qui semble pincer une guittare. On croit que c'est la Fortune. Dans le lointain, est une espèce de Ville. Le Navire qu'on distingue parfaitement, n'a visiblement qu'un seul rang de rames.

Ce petit Tableau est parfaitement rond & a un joli cadre.

PLANCHE CXII.

Ce Tableau quarré oblong représente un Paysage assez nud, & dont les arbres n'ont point de feuilles ni de rameaux; mais il est enrichi de trois animaux d'espèce différente: un tigre, une biche & un chevreuil.

PLANCHE CXIII & CXIV.

Ces deux petits Sujets quarrés oblongs offrent chacun deux Oiseaux. Dans le No. 113, ces Oiseaux sont de couleur verte, & ont la poitrine rousse.

Au No. 114, on voit une Perdrix qui becquete de l'herbe; & un autre Volatil peint en action de prendre un papillon.

PLANCHE CXV & CXVI.

Deux Tritons d'une couleur rouge foncée sont posés chacun sur un fragment de corniche; tous deux jouent d'une espèce de trompe marine, & tiennent de l'autre main un panier de fruits. Ils se ressemblent parfaitement à très peu de chose près; & paroissent être les restes de quelques Peintures plus considérables.

Ovide & Apollonius décrivent les Tritons, tels que ceux que nous avons ici sous les yeux: ils ont la même forme & le même coloris. A Rome, sur le faîte du Temple de Saturne, étoit un très-grand Triton, lequel quand il faisoit du vent, jouoit de la trompette. *Natalis comes.*

PLANCHE CXVII.

Ce Tableau fort endommagé représente des figues très-belles, deux grappes de raisins, & d'autres fruits.

PLANCHE CXVIII.

Cette Peinture repréſente une eſpèce de veſtibule, ou bien un de ces bâtimens que les Latins appelloient *Tholus*, ou quelqu'autre léger édifice de fantaiſie. Les colonnes ſont d'un bon goût ionique & ſans baſe. Elles ſoutiennent la couverture & la corniche, laquelle paroît de l'ordre doriqne, par ſes trigliffes & ſes modillons. La lionne, ou autre animal féroce, la guirlande & ces feſtons entrelacés avec des rubans rouges, le plat, ou diſque de couleur d'argent, tous ces ornemens ne ſemblent ici que pour remplir le vuide. Au deſſus eſt un petit Tableau repréſentant une Marine. Il mérite attention.

Servius, dans ſon Commentaire ſur l'Énéide, I X, donne pluſieurs éclairciſſemens ſur le *Tholus* des Anciens.

D'autres ne voient ici qu'une Tribune, ou le fond d'une perſpective de Jardin.

Conſultez Vitruve, V. 7. VI. 10.

PLANCHE CXIX.

Les vues qu'offre ce Tableau ſont très-variées & très-agréables. Le premier Plan eſt occupé par un grand édifice ſur le rivage. C'eſt peut-être un Temple : derrière ſont pluſieurs arbres. A gauche eſt un grand pilier très-mince : on conjecture que c'eſt un Autel, & mieux encore un phare. On voit devant un homme qui porte ſes regards vers la mer. Les quatre navires chargés de Soldats & de différens bagages pris ſur les ennemis, méritent d'être examinés. Toutes les proues ont la forme d'un viſage humain, ou de quelque choſe d'approchant. Dans la proue de la galère qui occupe le devant, on diſtingue parfaitement les bouts de deux poutres qui ſaillent, & qui ſervoient probablement à défendre le navire, & à percer l'ennemi. V. Scheffer. de mil. nav. I I 5., &c. I V. 2. III. 3. On y voit auſſi s'élever une eſpèce de col d'oie. A la poupe du même bâti-

ment, on peut remarquer aussi une branche de laurier ; & tout le long des parapets de ce navire, ainsi que des autres, sont suspendus des boucliers. La plage présente une charmante perspective enrichie de plusieurs édifices épars sur des colines. Un d'entr'eux, sur-tout, exige une attention particulière : c'est un long portique, soutenu par nombre de colonnes, & devant lequel sont posées deux statues sur leur base. Peut-être, est-ce un prétoire.

Pline, VII, 56, d'après Thucidide, attribue à Aminocle, l'invention des galères ou navires à trois rangs de rames. Mais Thucidide, lib. 1, ss. 13, dit seulement que les Corinthiens, les premiers, en firent usage. V. Salmasius, *ad jus, at. & Rom.* p. 693.

Les Anciens peignoient ou sculptoient toutes sortes de figures d'hommes ou d'animaux sur la proue de leurs vaisseaux ; ce qui servoit à les distinguer & à leur donner un nom. C'est pour cela qu'on en a trouvés qui étoient appellés Taureau, Bouc, Mouton, Chimère, Centaure, Tigre, Scylla, Triton &c.; V. Virgile, Æneid. V, & X, lib. Montfaucon rapporte plusieurs monumens de vaisseaux anciens, dont les proues étoient semblables aux nôtres. On avoit le soin aussi de mettre à la poupe l'image de quelque Divinité, sous la protection de laquelle le navire étoit consacré. De même que chez les Anciens, chaque corps de métier avoit son Dieu tutélaire : Mars, pour les Soldats ; Mercure, pour les Marchands & les Voleurs. Il y avoit aussi des Dieux qui avoient en garde les Vaisseaux. V. Ovide, Tr. I, el. IX ; Pâris dit à Helène, que son navire étoit sous la tutelle de Vénus.

PLANCHE CXX.

Ce Tableau ainsi que les suivans, (trouvés en différens endroits des excavations de Résine,) représente un morceau d'architecture de fantaisie. Nous avons déjà fait une observation générale sur ces sortes de sujets. C'est que les Peintres, en orné-

mens, ou décorateurs, (V. Vitruve liv. VII, ch. 5,) couvroient selon leur caprice les murs qu'on leur donnoit à peindre, d'objets vagues & sans liaison ; ils peignoient les premières choses qui leur venoient à l'esprit, sans se donner la peine de mettre de la vérité dans leurs idées, & sans s'embarrasser beaucoup de suivre les règles de la perspective; aussi dans toutes leurs compositions faites à plaisir, on y remarque toujours le même horizon, les mêmes points de vues, la même distance ; cependant, quoiqu'il paroisse mal-aisé, au premier abord, de rendre raison de ces peintures, & d'en trouver le véritable sujet ; en les examinant dans leurs détails, on y trouvera une grande connoissance de l'art & de ses regles ; & tout en convenant que ce ne sont que des caprices de l'imagination de l'Artiste, nous ne pouvons nous empêcher de leur accorder un très - grand mérite. Ils renferment même plusieurs points d'instruction très - importans, & principalement dans le Tableau que nous avons en ce moment sous les yeux. L'Edifice qu'il représente ne semble pas complet ; tout ce qu'on voit à droite, manque du côté opposé. Tel qu'il est, le tout forme un amas de colonnes de différens styles, d'une composition très gracieuse ; mais qui tient plutôt du génie d'un Peintre que de celui d'un Architecte. Il y a beaucoup de grâce dans ces festons, entrelassés & attachés à l'Edifice qu'on pourroit présumer d'ordre jonique ; mais il y a tant d'irrégularités, qu'il est presque méconnoissable : ces défauts même rendent ce Tableau d'un très-grand prix, en ce qu'il nous offre les différentes manières de peindre du tems de Vitruve, & contre lesquelles cet Architecte Philosophe s'est élevé. Les proportions des colonnes les font dégénérer en candelabres, condamnés par les sçavans Architectes. Les deux cloisons, qui sont par compartimens, méritent encore d'être observées.

Au rapport de Pline XXXV, 4, ce genre de Peinture fut renouvellé à Rome, sous Auguste, par un certain Ludius. Mais il étoit connu très-anciennement en Grece & même en Italie. Il

étoit bien dégénéré & on en abusoit sous Vitruve. Lisez l'endroit déja cité.

Nous connoissons aussi cette manière de peindre. Saint Bernard tansa vivement les Moines de Clugny de ce qu'ils scandalisoient ceux qui fréquentoient leur Monastère, par les Peintures grotesques (*a*) dont les murs de leur Cloître étoient couverts. Que n'eussent-ils jamais donné d'autres sujets de scandale! Mais si nos Peintres d'ornemens sont plus fideles aux règles de la Perspective, il faut avouer qu'ils sont inférieurs aux anciens Artistes dans beaucoup d'autres parties. Nos Peintres modernes montrent beaucoup d'intelligence, sur-tout à cacher leurs défauts. Mais les irrégularités des Anciens tiennent moins à l'ignorance des vrais principes, qu'à leur insouciance dans ces sortes de compositions. On ne peut refuser à ces derniers une grande fraîcheur dans leurs idées, un *faire* soigneux & fini, une franchise de pinceau peu commune, une touche spirituelle qui plaît à tout le monde. C'est ce que Vitruve accorde au talent d'un certain Apatarius, Peintre de ce genre.

Si l'on desiroit faire ressembler à quelque chose, le caprice qui fait le sujet de notre Tableau, on pourroit y voir l'une de ces perspectives qui terminent nos jardins, & que nous appellons *treillage*. Les plantes qui occupent tous les vuides de cette composition confirmeroient encore notre conjecture.

Voyez la Planche IV, du T. II, du supplément à l'antiquité expliquée du P. Montfaucon. Les colonnes des ruines de Palmire, présentent des irrégularités qu'il seroit bon de rapprocher de notre Peinture.

(*) L'étimologie de cette épithète vient, dit-on, de ce qu'on retrouva cette ancienne manière de peindre sur les murailles dans une grotte à Rome. V. Phylander sur Vitruve. Le Morto, Peintre célèbre, né à Feltro, fut le premier, parmi les modernes, qui peignit des grotesques, à l'imitation de ces Peintures trouvées dans des grottes anciennes. Consultez Vasari, vie de ce Peintre.

Nous avons dit que Vitruve trouvoit fort à redire à ce goût *grotesque* d'après lequel on peignoit des colonnes en forme de roseau, ou de chandelier. Et voici la raison qu'il donne de sa juste critique : comment un roseau peut-il soutenir le toît d'un édifice? Comment un frêle candelabre peut-il suffire à la charge des ornemens du faîte d'une maison?

On remarque dans le Museum Royal un grand nombre de ces candelabres sveltes & légers. Ils sont tous de bronze, & composés de trois parties. La base est posée sur trois pieds. Le fût s'élève à la hauteur de la poitrine d'un homme, & porte une jatte ou platine. Les deux extrêmités, c'est-à-dire la jatte & la base, sont très-peu de chose. Mais le fût est travaillé en forme de colonne cannelée, d'une grande légèreté. Ces chandeliers se faisoient à Tarente dans une grande perfection; & c'est là que s'en fournissoient les autres cantons de l'Italie. C'est à ces sortes de candelabres que Vitruve comparoît les colonnes qu'on peignoit de son tems sur les murailles, pour en faire sentir le mauvais goût & le peu de justesse. V. Pline, XXXIV. 3.

PLANCHE CXXI.

Cette Peinture est dans le même goût & aussi irrégulière que la précédente. Sur une *bande* (*) est une espèce de corniche qui a presque la forme d'un *relais*. (**) Cette bande est divisée en trois parties. La première qui a son architrave, est ornée d'aîles. Celle de dessus qui semble être la corniche (ou pour mieux dire, une simple gouttière), est encore agréablement travaillée. La partie moyenne, plus large que les deux autres, pourroit être appellée avec beaucoup de justesse *frize*. (V. Filander, au chap. 3. du liv. 3. de Vitruve.) Cette

(*) Terme d'Architecture. Bossages dont on orne un édifice d'ordre rustique.

(**) Terme de fortification.

partie, ordinairement, étoit enrichie d'animaux: on y figuroit quelques têtes, ou masques disposés avec symmétrie entre d'autres ornemens formant des modillons. On y réprésentoit des oiseaux, tels que des colombes, ou des cygnes. Suivant le caprice du Décorateur, on y plaçoit aussi des petites couronnes ou des coquilles.

A gauche du Tableau, on distingue trois pavillons. Celui du milieu est quarré, plus haut & plus grand que les deux autres qui sont à ses côtés, triangulaires, & pareils l'un à l'autre. Celui du milieu offre seul cinq colonnes. Mais comme il est vu en angle, on peut conjecturer que derrière la couverture, il doit s'en trouver trois autres. Les colonnes, toujours dans la forme de *Candelabres*, indiquent l'ordre ionique. (Selon les principes de la véritable Architecture, on ne distingue ici que l'ordre dorique.) Ces colonnes n'ont point de baze. Elles portent sur un soubassement qui se termine en corniche, avec une frize ornée de modillons, vue de côté, laquelle s'étend sous la gouttière.

Le Portique quadri-latéral doit être considéré comme le centre de tout le Tableau; parce que les parties de la droite & de la gauche lui correspondent. Et en effet les Portiques triangulaires de chaque côté sont en tout semblables, en supposant encore qu'ils sont une continuation de ce même premier soubassement, où l'on voit des petits modillons pareils à ceux des côtés.

Dans la distance de ces trois Portiques, on apperçoit le commencement d'un autre avec une colonne & un contre-pilastre posés sur un soubassement un peu différent du premier, mais qui a trois ouvertures, ou fenêtres verticales.

Le haut du pavillon est orné d'un petit cadre, avec la figure d'un animal marin. On apperçoit aussi un griffon sur l'angle du bâtiment voisin. Le tout est entrelassé de festons, & d'autres ornemens peu connus. Cette composition n'est sans doute qu'un

caprice du Peintre. Quelques Sçavans y voient le Portique d'un Temple consacré à Isis, ou à Vénus.

PLANCHE CXXII.

Ce Tableau n'est encore qu'un caprice de l'Artiste. A la première inspection, on diroit qu'il représente un Edifice bien ordonné. Mais en donnant une attention plus suivie aux différentes parties qui le composent; & si on lui applique les règles de la symmétrie, il n'offre qu'un Portique à quatre colonnes, ou candelabres, qu'on jugera être d'ordre composite, eu égard à la forme & aux proportions du chapiteau. Les bases sont attiques, & posent sur un *relais*, ou soubassement orné en partie en façon de pied-d'estal, avec une grande ouverture (*) horisontale. Au milieu, entre les colonnes du Portique, est un parapet (**) de bois de médiocre hauteur. Les parapets étoient quelquefois de marbre. Vitruve, IV. 4. Varron, *de re rusticâ.* III. 1.) A l'autre Portique règne l'ordre ionique. La corniche, quoique d'un goût grotesque, tient plutôt du dorique, étant ornée d'uue espèce de *Trigliphe* (***) & de *Métope* (****). A toutes les colonnes est lié comme à l'ordinaire un feston à droite & à gauche; ce feston est attaché aussi au Portique postérieur, & sert de couronnement à un espèce de bouclier ou de coupe. (C'étoit la coutume d'en suspendre aux portes des Temples.)

(*) C'est une espèce de *soupirail* de cave.

(**) Petit mur à hauteur d'appui; celui de notre Planche ressemble assez à nos *paravents* de chambre.

(***) Espèce de bossage de l'entablement, dorique; c'est une saillie, qui a deux glyphes, (petit canal creusé en angle, ou en demi rond), séparés par trois côtés ou cuisses, d'avec les deux demi glyphes des côtés.

(****) Intervalle quarrée entre les triglyphes de la frise de l'ordre dorique. Dans cette espace, on plaçoit ordinairement des têtes de bœufs.

Il

Il y a dans tout ceci beaucoup d'ignorance ou de négligence; la hauteur des colonnes ne répondant point du-tout ni à l'architrave, ni aux corniches. On pourroit soupçonner que le Peintre a voulu repréſenter le veſtibule d'un Temple, avec une portion de la Place publique, qui accompagnoit ordinairement ces ſortes d'édifices. V. Vitruve & Palladio, liv. IV. chap. 8 & 9.

Cette Peinture eſt endommagée en plus d'un endroit.

PLANCHES CXXIII & CXXIV.

De ces deux petites Peintures, diverſes entr'elles, & toutes deux endommagées, la première pourroit bien figurer un magnifique veſtibule d'une maiſon noble: car la première colonne iſolée eſt grande & ornée d'un monſtre marin, & autres caprices du Peintre. On y voit à droite trois colonnes (dont la plus avancée reſſemble à un Terme, ou à une Cariatide) leſquelles en ſuppoſent autant à gauche. Toutes ſont cannelées ou en faiſceaux, & paroiſſent deſtinées à ſoutenir un grand plancher. Le chapiteau, la corniche, & ſur-tout la très-belle frize du veſtibule, méritent attention. Le vuide de la porte laiſſe entrevoir une colonade d'ordre ionique qui donne l'idée d'un Porche, ou *Cavedio*. (*) V. Vitruve, VI. 3. 8. Ce Tableau nous apprend que les Anciens entendoient mieux que nous ne penſons l'art de faire dégrader les objets, & de faire correſpondre les teintes les unes avec les autres.

L'autre Tableau a trois parties très-diſtinctes entr'elles: car les trois colonnes qui ſont en avant, & qui ſe correſpondent par leur ſymmétrie, ne peuvent être conſidérées comme faiſant partie de l'édifice intérieur; mais elles ſemblent détachées du tout. C'eſt un art du Peintre pour laiſſer voir le bon effet de ſa compoſition. Au milieu de l'édifice eſt une eſpèce de parapet

(*) *Cavedio*, cava ædium.

composé de trois degrés avec une cloison ou porte, laquelle mérite d'être remarquée.

Les Anciens n'étoient point d'accord sur la différence du Porche & du vestibule dans la maison d'un Grand. V. Vitruve, VI. 8. & encore I. cap. 2. Il s'est élevé aussi une controverse parmi les Jurisconsultes pour sçavoir si le vestibule faisoit partie de la maison. Voyez Aulugelle. N. a. XVI. 5. & Gronovius. Il est certain que le vestibule étoit hors de la porte, vers le grand chemin. Quelquefois aussi le Portique en tenoit lieu. Les statues & les colonnes du vestibule étoient placées avant la porte des grands Palais. V. Suetone, *in Neronem*, cap. 31. Le vestibule précédoit la porte; le porche étoit après. Vitruve, lib. III. 3. donne la raison pour laquelle les degrés qui conduisoient à la principale entrée devoient être en nombre impair. C'est que le pied droit franchissant le premier degré, arrivé à la porte du Temple, ce sera encore lui qui y fera le premier pas.

Vitruve remarque encore IV. 6. que les portes d'un Temple sur-tout devoient s'ouvrir en dehors.

Cujas observe, Obs. XIII. 27. tom. III. p. 378, que les Romains ouvroient la porte de leurs maisons en dedans; & les Grecs, au contraire, en dehors.

PLANCHE CXXV.

Sur un portique d'ordre ionique dont on voit seulement le chapiteau & la corniche avec une frize ornée de Dauphins, de Tritons, & de quelqu'autre monstre marin, est élevé un édifice de bois, moitié fermé, moitié ouvert qu'on pourroit prendre pour une galerie. V. Vitruve, liv. II. chap. 8. Le chapiteau tient du Corinthien. La corniche, le fronton & le toît sont indéterminés & de pure fantaisie. Sur le flanc, on voit deux pilastres du même travail & de bois. A l'extérieur est un vase. De l'autre part, est un autre édifice avec une colonne

cannelée & très-longue sur laquelle est aussi un vase pour ornement. D'après tous ces détails, on pourroit présumer que le Peintre a voulu représenter une salle à manger ; ou bien une tour qui domine une maison des champs. Les arbres dont l'Artiste a embelli sa composition, confirmeroient la seconde conjecture. V. Vitruve, lib. V. 2. 8. & 9. VI. cap. 8. Pline, epist. 17. lib. II. & V. ep. 6. Quelques-uns ont cru y voir un Théâtre situé à la campagne.

2 On observera aussi un feston suspendu à une petite roue.

PLANCHES CXXVI & CXXVII.

Ces deux Morceaux furent trouvés dans les excavations de *Civita* le 1er, le 13 Juillet 1748 ; le second le 6 du même mois & an.

Le N°. 126 offre deux vaisseaux de guerre sur lesquels on combat à outrance. Un autre navire mis en déroute, & sur le point d'être submergé, est tellement incendié, qu'à la lueur de la flamme on distingue une Figure qui paroît être une femme. Du milieu d'une petite Isle s'élève un Autel & un petit Temple entre deux arbres. Neptune y est représenté avec son trident. Peu loin du rivage est un jeune homme armé d'une pique, d'un bouclier, & le heaume sur la tête. Près de lui est un autre personnage qu'on ne distingue pas bien. On voit cependant qu'il porte un bouclier & qu'il paroît s'avancer vers la mer. Cette Peinture n'a pas été bien conservée. Mais elle n'annonce pas un pinceau des plus habiles. Néammoins elle mérite d'être observée avec soin. On remarquera que les rames de ces trois vaisseaux paroissent se mouvoir sur une même ligne : les boucliers semblent être suspendus aux flancs des navires. Les diverses machines & les armes des Combattans veulent être examinées. Au navire du milieu, outre la tour qui est sur la pouppe, la proue est armée de deux longues poutres. On prendra garde encore à l'aigle qui sert d'enseigne, au pavillon ; & à quelques femmes

Le second Tableau, No. 127, offre des Poissons de diverses espèces.

On peut réduire à deux sortes les navires des Anciens. Les uns étoient destinés pour le Commerce, les autres étoient consacrés à la guerre. Les premiers beaucoup plus larges, n'étoient fournis que d'une seule voile; on les appelloit *naves onerariæ*. Les autres beaucoup plus longs, & pour cette raison désignés sous le mot *longæ*, n'alloient qu'à force de rames. Pline, VII. 56., rapporte les différentes opinions sur l'invention des vaisseaux de guerre. Les uns en faisoient honneur à Jason, d'autres à Semiramis, &c. Les bâtimens de transport furent, dit-on, inventés par Ippus, de Tyr.

Depuis long tems on agite la question de sçavoir si les Anciens avoient des navires à plusieurs rangs de rames. Les opinions des Sçavans à ce sujet peuvent être divisées en deux classes. Les uns (& le nombre en est grand) croyent que les vaisseaux appellés *Birèmes* avoient deux rangs de rameurs, l'un placé au-dessus de l'autre; les *Trirèmes* en avoient trois; qu'on en voyoit même qui offroient jusqu'à cinquante bancs de rameurs. Les anciens Auteurs en font mention. Quelques Antiquaires n'ont voulu admettre que seize rangs au plus. Et peu d'entr'eux s'accordent sur la manière dont les rameurs étoient placés pour la manœuvre: ils les disposent, chacun à sa guise, en triangle, en diagonale, &c.

La seconde classe des Sçavans est celle qui, d'après les principes de la Méchanique, & d'après la longueur sans mesure des rames que la hauteur des vaisseaux exigeoit, a nié la possibilité de cette manœuvre, & tient pour un rang unique de rameurs. d'après leur sentimens, le birême signifie un vaisseau conduit par deux hommes; le trirème, par trois hommes: enfin il y en avoit qui en exigeoit quarante, même seize-cent, & jusqu'à quatre-mille. V. Pline. Athenée, &c.

Quoiqu'il ensoit, il est un fait qu'on ne peut révoquer

Le témoignage des Auteurs est trop clair & trop décisif pour permettre de douter que les Anciens avoient des vaisseaux à deux, à trois, à quatre, & jusqu'à cinquante rangs de rameurs posés les uns sur les autres. On peut voir un trirème sur la colonne trajanne. Des médailles & d'autres bas-reliefs nous en fournissent des exemples. V. le P. Montfaucon, tom. IV, p. 26 lib. II, cap. IV & XI, depuis la Pl. CXXXVI à CXXXVIII, tom. II, pag. 11, Pl. CXLII. Consultez sur-tout l'excellent Traité de *Deslandes*, *Essai sur la Marine des Anciens*, pag. 116 V. aussi Plutarque, Vie d'Antoine. Vegece IV. 53 & 37, &c., &c.

Les vaisseaux de guerre avoient un plancher sous lequel les rameurs manœuvroient à l'abri de tous dangers ; tandis que les Soldats combattoient dessus.

Quelques Érudits conjecturent que le sujet de notre Tableau pourroit bien être la fameuse bataille navale qui s'est donnée entre Sextus Pompée & Agrippa, près Melazzo, & le Promontoire Pelorus.

D'autres personnes n'y voyent qu'un jeu de l'imagination de l'Artiste.

Il se trouvoit quelquefois des femmes sur les vaisseaux de guerre.

PLANCHES CXXVIII & CXXIX.

Le No. 128 trouvé dans les excavations de Résine, le 10 Octobre 1745, n'a pas besoin d'explication. Cette composition délicate & pleine de goût, représente un Perroquet qui tire un petit char guidé par une Sauterelle, laquelle tient les rennes dans sa bouche. Il n'est pas rare de rencontrer de telles allégories sur des pierres gravées, ou sur des médailles.

Les Anciens ne connoissoient d'autres perroquets que ceux de l'Inde. Aussi Ctesias, Aristote, Ælien, Pausanias, & d'autres.

ne les appellent pas autrement que les oiseaux de l'Inde. V. Pline VI. 29. X. 42. & Bochart, Hieroz. pag. 11. lib. II. cap. XXX. pag. 342. Diodore, II. pag. 95, dit qu'on voyoit des Perroquets dans la Syrie. On lit dans Athénée, IX. p. 547, que du tems de Ptolomée Philadelphe, on montra à Alexandrie comme une grande merveille des Perroquets, des Paons, des Faisans, & autres Oiseaux rares. On les connoissoit à Rome du tems de Varron; mais ils n'étoient pas communs. *De re rusticâ*, lib. III. cap. 9. On les associe aux Merles blancs. Le galant Ovide plaint la mort du Perroquet de sa chère Corinne, amor. II. el. 6:

Extremo munus ab orbe datum.

Mais sous Auguste, ils n'étoient plus si rares.

Voyez ce que dit Bochart des Sauterelles, Hieroz, lib. IV, cap. I, VIII. Pline, XXIX, XXXV. 4.

Agostini rapporte une pierre, p. 2. tav. 145, où l'on voit un char tiré par deux coqs, conduits par un renard qui tient les rennes entre ses pattes.

Quelques personnes croyent que ce petit Sujet est une Satyre allégorique, qui a rapport à quelque fait particulier; ou bien une allusion à quelque noms connus du tems de l'Artiste.

Le N°. 129 représente quelques Poissons de diverses sortes, & plusieurs espèces de fruits.

PLANCHE CXXX.

Le champ de ce Tableau, trouvé dans les excavations de Résine, est divisé en deux compartimens. Au haut du premier est suspendu avec un ruban dont on voit les deux bouts un bouclier de forme ronde & concave, & de couleur d'or, au centre duquel est une tête de Méduse coëffée de serpens. Au-dessous s'élève un chêne; au pied de ce bel arbre est une Nymphe toute nue, tenant une hache entre ses mains. La moitié infé-

rieure de cette gracieuse Figure se termine en une sorte d'arabesque, exprimant par ses contours allongés un tronc, & les racines d'un arbre. Aux deux côtés du chêne, croissent deux arbrisseaux de la classe des palmiers.

L'autre partie de ce Tableau est un quarré long où l'on observe d'abord un Temple. On y monte par cinq (*) degrés dont le premier seul est circulaire. La porte est ornée d'une double guirlande : sur l'architrave, au milieu de la frise est un buste, & sur le faîte un serpent de couleur de bronze. Aux deux côtés de la porte une base longue soutient un crocodile bronzé aussi. Derrière le crocodile, à la gauche latérale du Temple sur une base plus haute, on distingue, de bout, dans une niche, une Idole Égyptienne : au dos de cette Chapelle, est encore un autre édifice (qui paroît faire partie du Temple.) Le comble a la forme d'un dôme, ou colombier : un (*) *Anubis* est assis sur le cordon de pierre qui règne au bas. Plusieurs Figures vivantes animent cette scène gracieuse par sa variété & par les objets peu communs qu'elle offre. Il y a beaucoup d'expression dans le conducteur qui retient de toutes ses forces par la queue son âne qui s'obstine à aller au-devant d'un crocodile sortant d'un fleuve qu'on pourroit conjecturer être le Nil. L'âne est chargé de plusieurs vases de verre qui paroissent contenir une liqueur rousse. De l'autre côté, près du Temple, on voit deux autres personnages couverts d'une ample draperie, & coëffés d'un casque. Sur le second Plan, est une habitation vaste, avec un enclos considérable.

Les Anciens étoient dans l'usage de suspendre aux portes de leurs Temples les boucliers & les armes des vaincus. En-

---

(*) Voyez n°. 123, la raison que donne Vitruve du nombre impair affecté aux degrés qui conduisent à un Temple.

(**) Virgile l'appelle : *latrator anubis*.

core aujourd'hui on arborre dans l'intérieur de nos Églises les drapeaux arrachés à l'ennemi.

Toutes les Nations ont observées cette coutume consacrée par l'amour-propre, autant que par leur piété envers un Dieu de paix qui ne devroit pas souffrir dans ses Temples de miséricorde & de clémence des monumens de vengeance & d'injustice. Les Prêtres ont toujours fait cause commune avec les gens de guerre ; & dans toutes les Religions (nous ne parlons ici que des fausses) l'encensoir a consacré les fureurs du glaive ; afin que le glaive défendit les droits de l'encensoir.

Les Anciens avoient coutume aussi de suspendre à la voûte de leurs Temples des boucliers, où étoient empreintes les images de leurs Ancêtres & d'autres Personnages célèbres. V. les Médailles de Buonarroti, p. 9. & suiv. Ce n'étoit pas seulement dans les Temples ; mais encore dans les autres édifices publics & dans leurs maisons privées, ils appendoient pour ornemens des boucliers d'or, d'argent, &c, où étoient gravés les portraits de leurs Ayeux, ou de quelque Divinité. Auguste avoit orné son Palais de boucliers semblables, représentant les plus belles actions qui l'avoient illustré tant en guerre qu'en paix.

Ces sortes de boucliers avoient un côté nud & sans aucune Figure. Mais de l'autre part, ils contenoient, outre le Portrait, le nom du grand Homme auquel il étoit consacré.

Nos armoiries (qu'on dit être un foible reste des boucliers antiques) contiennent par fois aussi quelques allusions aux grands exploits ou aux belles qualités de celui qui le premier a donné des armes à sa maison. Le Docteur *Quesnay*, ce Médecin Philosophe, ce *Penseur* profond, Auteur de la *Physiocratie*, mérita que LOUIS XV lui donnât pour blason la fleur qu'on appelle *Pensée*. Les armes de Voltaire étoient trois flammes, symbole du Génie de ce grand Écrivain.

Pausanias, V. 10, rapporte qu'on voyoit dans le Temple

de Jupiter Olympien un bouclier d'or, où étoit gravée la tête de Méduse, & qu'on y lisoit quatre vers grecs.

On pourroit ranger la Nymphe de notre Tableau dans la classe des *Driades* & des *Amadriades*, ainsi appellées du mot grec Δρυῒς, qui veut dire *chêne*: parce qu'on croyoit qu'elles naissoient, croissoient & mourroient avec cet arbre. V. Callimaque, Hymn. in pall. v. 81. 83. Le sçavant Spanheim prétend que ce mot grec Δρυὶς s'entendoit généralement de toutes sortes d'arbres. Consultez encore Athenée III, p. 78.

Ce n'est pas sans intention & sans art, que le Peintre a placé une hache entre les mains de la Nymphe. Il voulut apprendre par cet attribut que les Driades étoient préposées à la garde des arbres qu'elles avoient adopté, & qu'elles punissoient les outrages qu'on pourroit leur faire. Voyez dans le Livre II du Poëme des Argonautes par Apollonius, comment une Nymphe se vengea en pareille occasion; & dans son Scholiaste, v. 478, comment une autre Nymphe témoigna sa reconnoissance envers celui qui lui conserva le chêne où elle faisoit son séjour.

(Nous avons déjà eu occasion de nous récrier sur les riantes images de la Mythologie profane : ce Tableau nous en offre n nouvel exemple. Notre Code des Eaux & Forests est déja très-sévère, & tous les jours néanmoins on enfreint ses Ordonnances plus ou moins sages. Les Anciens avoient trouvé le secret de faire respecter leurs possessions, sans l'appareil honteux des gibets. Ils avoient mis leurs Forests sous la sauve-garde de Divinités aimables, très-propres à repousser le dommage qu'on méditoit sur leurs plantations. Chaque arbre cachoit une Nymphe. Et quel Bucheron eût été assez insensible pour oser porter la hache sur les appas naissans d'une tendre Hamadriade? Rempli de ces idées consacrées par la religion & l'amour, il auroit cru sentir la chair palpiter, il auroit cru voir le sang ruisseler sous son fer meurtrier & coupable; il se seroit exposé à la disgrace & au courroux de ces Divinités champêtres & attendrissantes.

D'ailleurs, il eût manqué de reconnoissance, en mutilant une Dryade bienfaisante, qui tous les ans renouvelloit pour lui son feuillage hospitalier; qui chaque printems se couvroit de fleurs pour le récréer, & chaque automne se chargeoit de fruits pour le nourrir. Ce Code religieux faisoit plus d'impression que tous nos Réglemens civils. Un arbre devenoit une chose sacrée. C'étoit le sanctuaire d'une Divinité, protectrice des générations pieuses qui ne l'avoient point violé. Le père de famille comptoit au nombre de ses enfans l'arbre qu'il avoit planté; & ses arrières-neveux mettoient ce même arbre au rang de leurs Ancêtres. Le plus brillant morceau d'imagination de notre Poésie moderne, l'épisode de la forêt enchantée, dans la Jérusalem délivrée, est un hommage que le Tasse a rendu aux Anciens, en les imitant. Le Théocrite de l'Allemagne, Gessner a bien sçu aussi tirer parti de l'ancienne Mythologie, sur les Dryades, dans sa charmante Idylle, intitulée *Amyntas.*)

Quant aux deux jeunes palmiers, voyez Pline XIII. 4.

Le serpent qu'on remarque au faîte du Temple de la seconde partie de ce Tableau désigne le génie de l'endroit. Voyez, à ce sujet, l'explication du N°. 108.

La liqueur que le Mulet de notre Tableau porte dans des flacons n'est point du vin. Les Égyptiens ne cultivoient point la vigne. Mais ce Peuple aussi industrieux que sage substituoit au jus de la treille d'autres liqueurs qu'ils avoient l'art de rendre spiritueuses. Herodote, liv. II. Diodore, I. 34.

Le sujet de notre petit Tableau est tout entier dans Pline XXXV. 2. Un certain Nealces ayant à peindre un combat naval entre les Égyptiens & les Perses, désespéroit de pouvoir indiquer que ce combat se donna sur le nil; parce que les eaux de ce fleuve ressembloient à la mer. Que fit-il? *Asellum in littore bibentem pinxit, & crocodillum insidiantem ei.* «Il représenta un âne s'abreuvant » sur les bords, & un crocodile venant à sa rencontre pour le » dévorer ». D'après un texte aussi précis, on peut présumer

que le Temple de notre Peinture eſt conſacré à Oſiris & à Iſis. Hérodote II, 42, 91. Nous bornerons là nos conjectures, ſans rapporter celles qui en font honneur à Perſée, à cauſe de la tête de Méduſe qu'il porta de Lybie en Égypte, & à cauſe du chêne dédié à Jupiter, père de ce Héros, &c.

PLANCHE CXXXI.

Ce Tableau trouvé au même endroit & en même tems que celui qui précède, en fait le pendant, & eſt diviſé auſſi en deux compartimens. Celui de deſſus eſt encore plus ſimple que la Peinture du N°. 130 à laquelle il reſſemble parfaitement. On y voit la même tête de Meduſe au centre d'un bouclier de même forme & attaché pareillement avec un ruban dont on voit également les deux bouts, & de plus une roſette à la partie ſupérieure. On y voit auſſi les deux jeunes palmiers & le chêne: mais la Driade n'y eſt point. Dans la partie inférieure, les objets ſont un peu plus vagues que dans la même partie du N°. précédent. On y obſerve en premier lieu un réſervoir d'eau renfermé par une paliſſade, avec une machine propre à puiſer de l'eau. L'homme qui ſe procure ainſi de l'eau, eſt placé entre deux murailles à hauteur d'appui ſous une grande tente formée de différentes pièces couſuës en forme de carreaux ou lozanges, ſuſpendüe derrière à une croix & attaché par les autres bouts à une branche d'arbre. On voit auſſi ſur pluſieurs plans divers édifices avec des tours dont l'une eſt quarrée & les autres rondes, & placées à différentes diſtances; le tout eſt clos par des murailles unies ou à crenaux, & forme des jardins particuliers. Enfin, dans le lointain, eſt une petite cabanne avec une roue. Pluſieurs Perſonnages y ſont auſſi repréſentés dans différentes attitudes Celui, ſur-tout, qui, armé d'une lance & muni d'un bouclier, fait la chaſſe à un crocodile ſur le bord du fleuve, mérite attention.

Les Égyptiens exposés souvent à manquer d'eau recueilloient celle des citernes dans des canaux ; leur manière de puiser de l'eau, est encore aujourd'hui en usage dans quelques pays.

Fabretti, colonne trajane, chap. VII, p. 214, prétend que les tentes des Anciens étoient composées de plusieurs pièces de cuir cousuës ensemble.

Pline XIII. 4, dit que les feuilles de palmier servoient à faire des cordages, ou bien encore de légers chapeaux (semblables apparemment à nos chapeaux de paille que nos Dames portent avec tant d'élégance) on en fabriquoit aussi des vêtemens.

Quant à la croix, consultez un passage de Tertulien, apol. cap. XVI ; sur plusieurs bas-reliefs & médailles, on rencontre assez souvent des croix servant d'enseigne, ainsi que des tentes ou bannes attachées comme celle de notre Tableau.

Cette petite cabane accompagnée d'une roue, est peut être une machine propre à tirer de l'eau, Lucrèce, 15, v. 517, ou un moulin à eau. Le Peintre l'a représenté très-petite & peu distincte, sans doute pour en faire mieux sentir l'éloignement. Les moulins à eau étoient connus des Anciens. Vitruve, X. 10. Pline, XVIII 10 ; Strabon, liv. 12, p. 834, édit. Casaubon ; & Palladio, liv. 42, en parlent. Procope rapporte que Bélisaire, Général de l'Empereur Justinien, étant dans Rome, assiégé par les Goths, se procura de la farine, en faisant revivre l'usage des moulins à eau.

Herodote 11, cap. 70, p. 115, parle de la chasse aux crocodiles. Diodore de Sicile I, 35, en rapporte trois différentes manières. Les Voyageurs modernes attestent qu'aujourd'hui cette chasse se fait encore à la pique. Voyez la Description de l'Égypte, par Maillet, lett. IX, p. 32.

Antipater de Thessalonique, qui fleurissoit du tems de Ciceron, au rapport de Saumaise, (4) a consacré dans une Épigramme

[*] V. Saum. sur l'Héliogabale de Lampridius, dans l'Historiæ Augustæ Scriptores, pag. 193, n. 27, A, B, C, Par. 1620.

grecque l'utilité des moulins à eau. En voici la traduction : *Femmes occupées à moudre le bled, cessez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à votre aise, & laisser chanter les oiseaux dont le gazouillement annonce le retour de l'aurore. Cérès ordonne aux Nayades de faire ce que faisoient vos mains. Elles obéissent; elles s'élancent jusqu'au haut d'une roue, & font tourner un essieu. L'essieu, par le moyen des rayons qui l'entourent, fait tourner avec violence la pesanteur des meules creuses qu'il entraîne. Nous voilà revenus à la vie heureuse & tranquille de nos premiers pères. Nous apprenons à nous faire des repas & à recueillir sans peine le fruit des travaux de Cérès. In analectis veter: Poëtar.: Græcor. Editore Brunck*, tom. 2. p. 119. Épig. 39. Cette Épigramme nous apprend aussi que chez les Romains comme en Grèce, c'étoient les femmes qui étoient chargées du travail pénible de faire tourner la meule. Plutarque nous a conservé dans le banquet des sept Sages, un refrain qu'on chantoit en tournant la meule. Le voici : *Moulez, meule, moulez; car Pittacus qui règne dans l'auguste Mytilène, aime à moudre.* Voyez Ælien Hist. div. liv. 7. chap. 4. Cet usage de chanter en tournant la meule, se retrouve encore chez les femmes des Bed ins. Voyages de Shawh. trad. de l'Anglois, tom. 1. c. 3. p. 385. Les moulins à eau étoient connus en France dès le commencement de la Monarchie. Il en est fait mention dans la *Loi salique*. Tit. 25. tom. 4. de l'Hist. de Fr. de D. Bouquet, pag. 137.

Une chose que les Anciens n'ont certainement point connue, c'est les moulins à *vent*.

Nous avons extraites la plûpart de ces remarques sur les moulins d'une lettre de M. *le Prince* le jeune, de la Bibliothèque du Roi, insérée dans le Journal des Sçavans, ann. 1779, pages 504 & 505, mois de Juillet.

PLANCHE CXXXII.

Ce Tableau trouvé dans les fouilles de Résine, en l'année 1748, ainsi que les deux suivans, offre sans doute la vue d'un bâtiment rustique sur la rive du Nil. Les animaux qui animent ce Paysage, appartiennent certainement à ce fleuve; le crocodile & l'hippopotame y sont parfaitement désignés. Près de ce dernier, est une canne ou une oye. Les arbres que l'Artiste a figurés selon son caprice approchent beaucoup du palmier.

Le petit édifice & l'espèce de tour qui l'accompagne paroissent être de bois, & couverts de roseau, ainsi que ce qui forme son enclos. Quelques Sçavans y voyent un Temple de Campagne. Diodore, I. 36.

Le Nil n'est pas le seul fleuve que fréquentent les crocodiles. Pausanias IV. 34. en place dans l'Inde. Strabon XX. p. 696 & XVII. p. 826, prétend qu'on en voit aussi sur les bords des rivières de la Mauritanie. Ælien. H. an. XII. 41. en donne au Gange, & Pline sur d'autres fleuves encore. Néanmoins les Peintres & les Sculpteurs s'accordent à faire du crocodile un attribut caractéristique du Nil. On voit cet animal servir sur les médailles d'emblêmes à l'Égypte; sur-tout sur celles qu'Auguste fit frapper avec ces mots *Ægypto capta*.

L'Hippopotame, ainsi que le crocodile, servoit aussi à désigner le Nil. Philostrate I. im. 5. Hérodote II. 71. Diodore I. 35. Pline VIII. 25. Spanheim met une différence entre l'hippopotame & le cheval marin. Pline nous apprend VIII. 26. que les Égyptiens prirent de cet animal l'usage de la saignée. Au rapport de l'Historien de la Nature, l'hippopotame se sent-il malade & sans appétit; il gagne le fleuve du Nil, se choisit un éclat de roseau bien aigu, en presse la pointe sur une certaine veine de la cuisse; & après avoir purgé son corps de l'humeur morbifique entraînée par son sang; il referme la piqûure avec du limon, & se trouve soulagé.

On a prétendu de même que nous sommes redevables à la cicogne de l'usage des lavemens.

La canne passoit pour être le symbole de l'hyver. La Chausse tom. 2. sect. V. Tab. XX. Le Peintre ne l'aura peut être placée ici auprès du crocodile que pour exprimer que ce dernier passoit les quatre mois de l'hyver, sans rien manger du-tout. Pline VIII. 25. sera notre garant; ainsi qu'Hérodote II. 68.

On veut que ce soit plutôt une oye, laquelle il n'est pas rare de rencontrer sur la table d'Isis & sur quantité d'autres monumens Égyptiens. Dans les sacrifices que ce Peuple sage célébroit en l'honneur des crocodiles & des hippopotames qu'il mettoit au rang de ses Dieux, il leur immoloit une oye. Hérodote assure I. 45. que l'Égypte offroit pour victimes à ses Dieux, des porcs, des bœufs, des genisses & des oyes.

Planches CXXXIII & CXXXIV.

Ces deux Planches représentent chacune les deux principales Divinités de l'Égypte, Isis & Osiris, avec quelques-uns de leurs attributs. Dans la première, on voit Osiris avec la tête d'un épervier, ornée de la fleur dite *Loto*. Il tient à la main un bâton ou une lance. Isis a aussi sur la tête un bouquet de Loto, & un serpent à la main. A son visage qui a les traits de celui d'un homme, pend une longue barbe. Tous deux ont le col & les épaules couverts d'une espèce de longue fraise rabattue. Au milieu d'eux est un Autel & un vase dessus.

Dans le second Tableau, N°. 134, Osiris a la tête barbue d'un vieillard. Il est couronné de lierre, Isis porte un visage de femme. Tous deux portent un bâton d'une main, & de l'autre quelque chose qu'on ne peut trop distinguer. Ils sont vêtus de même que dans le N°. précédent, & tels qu'on les représente ordinairement sur la table d'Isis & sur les autres monumens du même genre. Entr'eux est une table sur laquelle on voit une colombe aux ailes étendues.

Si l'on desiroit quelques détails sur la Mythologie Égyptienne, on peut consulter Hérodote II. 42. Diodore, l. 13, & Plutarque, Traité d'Isis & d'Osiris.

L'épervier étoit du nombre des animaux sacrés parmi les Égyptiens. Elien, *Hist. Animalium* X. 14 & 24. Osiris étoit pour eux le même que le soleil, & ils l'adoroient sous l'image de l'épervier; quelquefois ils se contentoient d'en figurer la tête.

La Plante appellée Loto, passoit pour mystérieuse en Egypte & servoit à en caractériser les principaux Dieux; on l'avoit consacrée aux mêmes usages que le laurier & la feuille du chesne chez les Grecs & les Romains. Les habitans du Nil en couronnoient leur Divinités, leurs Héros, leurs Rois & Reines, & leurs Magistrats. Consultez Prosper Alpin & Sphaneim.

Le bâton que tiennent à la main nos figures, est peut-être une espèce de roseau, une sorte de plante très commune en Egypte & qui croissoit à une hauteur prodigieuse; Pline XIII, 22; Bacchus, qu'on sçait être le même qu'Osiris, n'a point d'autres attributs, pour se faire reconnoître, que ce bâton de Roseau, qui lui tient lieu de pique. Il étoit aussi d'usage de représenter avec des fouets & un long bâton les Génies bienfaisans, les Dieux Avverrunci, dont la douce fonction étoit d'éloigner, de chasser les maux. Les Mythologies anciennes étoient remplies de ces images consolantes. Isis, Osiris, Anubis, & les autres Dieux bienfaiteurs des Egyptiens, ne sont jamais sans ces attributs. Voyez la Chausse, tom. I, sect. I, Tab. 33, & sect. II, Tab. XL, & XLII.

Les Egyptiens couronnoient aussi leur Isis avec des Serpens: Ælien de R. XVII, 5, le serpent avoit aussi sa place dans les cérémonies & aux mystères d'Isis. Le Serpent étoit le symbole de la santé: & peut-être notre peinture n'est qu'un exvoto: voyez Tibulle & Juvenal, quand ils parlent d'Isis.

Isis étoit représentée sous tant de formes, qu'on lui donna

pour

pour épithete, *Myrionyma*, *qui a mille noms*. Voyez Vossius, de Idolol. II, 56; Apulée, mét. XI.

Par la raison que le liérre est consacré à Bacchus, il l'est aussi à Osiris. Diodore I, 17, nous apprend qu'Osiris trouva le premier cette Plante, & en montra l'usage; c'est pour cela qu'en Egypte on l'appelloit *la Plante d'Osiris*.

On pourroit conjecturer que ce que Osiris & Isis tiennent à la main est la croix hermétique connue sous les noms d'*Isiaca* & *Ansata*. Les Egyptiens attribuoient beaucoup de vertu à ce Talisman. Peut-être aussi est-ce un *sceau*, tel qu'on le voit sur les anciens monumens d'Egypte. Voyez la Chausse, tom. I, sect. II, tab. 42.

Cette Table, qui tient le milieu entre Osiris & Isis, paroît être d'argent: sur l'original, elle en a du moins la couleur.

Non-seulement la Colombe étoit consacrée à Isis : mais encore l'Hirondelle.

Quant aux vêtemens de nos figures, Montfaucon en donne beaucoup de détails, dans son Antiquité expliquée, tom. II, part. II, & tom. II, du supplément. La Chausse, tom. I, sect. II, tab. 33, a rapporté une pierre gravée, représentantune Isis, avec de tels habits, en forme de réseau. Il prétend que c'est un emblême de la liaison & de l'enchaînement de tous les êtres qui composent la Nature: Il paroît que les Sages Egyptiens l'avoient beaucoup étudiée; & peut-être la connoîtrions-nous mieux, si nous possédions la clef de leurs hiéroglyphes.

Notre Isis est barbue, par allusion sans doute à la Lune ou à Vénus, sous le nom desquelles on l'adoroit. Or la Lune étoit représentée également sous une figure de femme ou d'homme, ce qui la fit appeller *Lunus*; Voy. Spon. misc. er. A. p. a. & dans l'Isle de Chypre, on invoquoit une *Venus Barbata*. Servius, æn. II, 632. Suidas remarque in *aphrodit.* que Venus quelquefois étoit représentée avec un masque barbu qui lui cachoit son visage de femme.

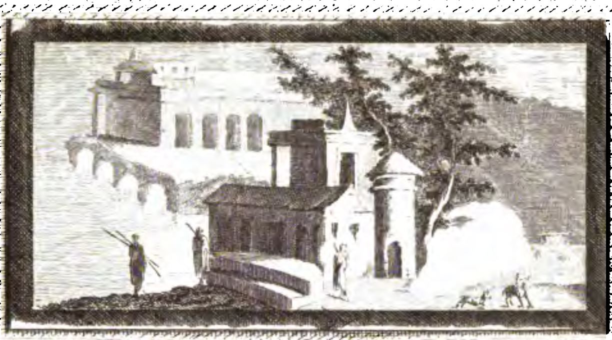
(Une Vénus avec de la barbe, feroit aujourd'hui un emblême peu galant pour orner nos boudoirs. Les Anciens, moins efféminés que nous, ne rougissoient point du signe de la virilité Ils mettoient de la philosophie jusque dans leurs plaisirs & dans leur culte; ils donnoient une longue barbe pour attribut à la Déesse de la fécondité, pour avertir, sans doute, que ceux-là seuls étoient dignes d'approcher des autels de l'Hymenée, qui avoient sçu par une sage modération se former un tempérament mâle, propre à ne mettre au jour que des enfans robustes.)

Table de la grandeur des Tableaux contenus dans ce premier Volume.

No	*hauteur.*	*largeur.*
1	1 pied 10 pouces & demi	1 pied 1 p.
2	1 pied 1 pouce	1 pied 6 p.
3	1 pied 18 pouces	1 pied 1 p.
4	10 pouces & demi	1 pied 9 p. & d.
5	1 pied 5 pouces	2 pieds.
6	6 pouces	1 pied & demi.
7	1 pied 4 pouces	1 pied 8 p.
8	6 pouces	1 pied 1 p. & d.
9	1 pied & demi	5 pieds.
10	1 pied & demi	1 pied & demi.
11	1 pied 4 pouces	1 pied 9 p.
12	6 pouces	1 pied & demi.
13	7 pieds & demi	6 pieds 2 p.
14 & 15	7 pouces	1 pied 4 p. & d.
16	3 pouces	10 p. & d.
17	8 pieds 2 pouces	7 pieds 2 p.
18	6 pouces	1 pied & demi.
19	2 pieds 7 pouces	3 pieds 10 p. & d.
20	10 pouces	1 pied 1 p. & d.
21	5 pouces	11 p. & d.
22	10 pouces	1 pied 1 p. & d.
23	4 pieds 9 pouces	5 pieds 11 p.
24	1 pied 1 pouce	3 pieds 11 p.
25	10 pouces & demi	4 pieds.
26	10 pouces	1 pied 4 p.
27	4 pieds 10 pouces	4 pieds 8 p. & d.
28 & 29 . .	9 pouces	8 p.

N°	hauteur		largeur	
30	1 pied	5 pouces	2 pieds	1 pouces
31		10 pouces	1 pied	4 pouces
32	4 pieds	11 pouces	4 pieds	3 pouces
33		6 pouces	1 pied	
34		6 pouces		11 pouces
35		6 pouces & demi	3 pieds	
36		6 pouces		11 pouces
37		7 pouces		12 pouces & d.
38		9 pouces		7 pouces & d
39	1 pied	2 pouces	1 pied	9 pouces
40		9 pouces		6 pouces & d.
41	7 pieds	6 pouces	6 pieds	3 pouces & d.
42		6 pouces & demi		13 pouces & d.
43		13 pouces	3 pieds	1 pouce
44		6 pouces & demi		13 pouces
45, 46 & 47	1 pied	6 pouces	2 pieds	11 pouces
48		8 pouces & demi	2 pieds	9 pouces & d.
49		13 pouces & demi	6 pieds	3 pouces
50	5 pieds	3 pouces & demi	2 pieds	9 pouces & d.
51 & 52 . .	8 pieds	2 pouces		10 pouces
53		3 pouces		10 pouces & d.
54 & 55 .		7 pouces	3 pieds	6 pouces
56	2 pieds	4 pouces	2 pieds	4 pouces
57	1 pied	3 pouces	2 pieds	6 pouces
58	1 pied	7 pouces	1 pied	5 pouces
59		3 pouces		9 pouces
60	1 pied	7 pouces	1 pied	5 pouces
61		3 pouces		9 pouces
62 & 63 .		7 pouces	1 pied	4 pouces
64 & 65 .	1 pied		1 pied	6 pouces
66		2 pouces & d.	1 pied	4 pouces
67	1 pied	3 pouces & d.	1 pied	1 pouce & d.
68		2 pouces & d.	4 pieds	
69	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
70		3 pouces	4 pieds	
71	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
72		3 pouces & d.	4 pieds.	
73	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
74, 75 & 76		5 pouces		6 pouces
77	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
78		3 pouces	4 pieds	
79	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
80		3 pouces	3 pieds	
81	2 pieds	2 pouces	2 pieds	2 pouces
82		10 pouces & d.		10 pouces & d.
83	1 pied		5 pieds	
84	1 pied		5 pieds	
85 & 86 .	1 pied		5 pieds	
87	2 pieds	2 pouces	2 pieds	2 pouces
88		10 pouces & d.		10 pouces & d.
89 & 90 .		11 pouces & d.	3 pieds	
91 & 92 .		11 pouces & d.	3 pieds	

N° 1.



2



3



4.



Tom. I.

5



6



7.



8



9.



10



11



12



Tom. I.

13

14

15

16



Tom. I.

17



18



19



Tom. I.

20



21



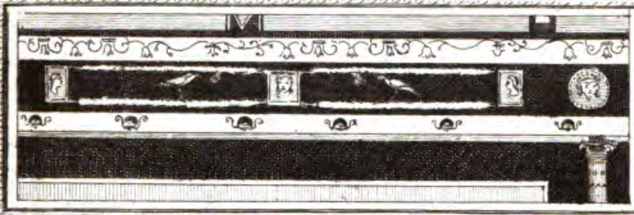
22



23



24



Tom. I.

A

25



26



Tom. I.

27



28

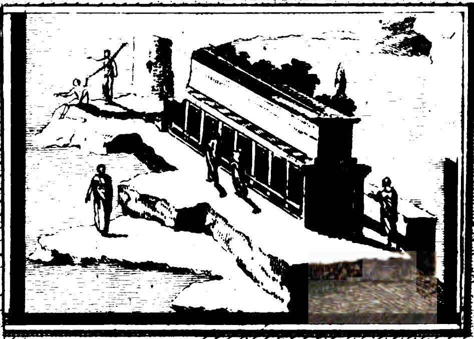


29



Tom. I.

30



31



Tom. I.

32



33



Tom. I.

34



35



36

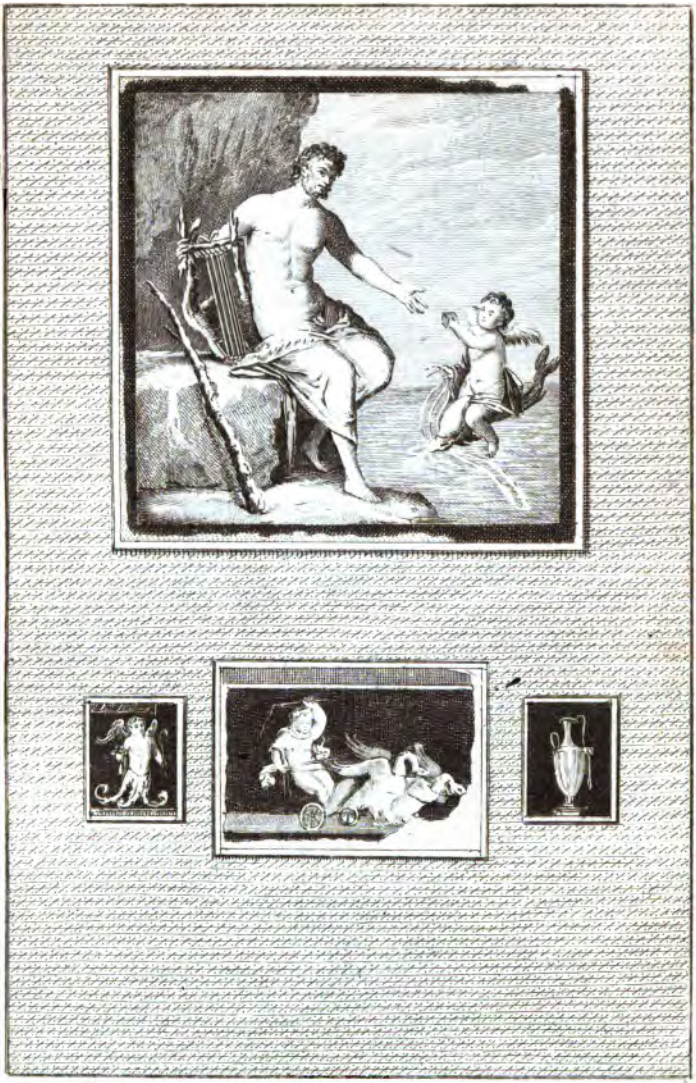


37

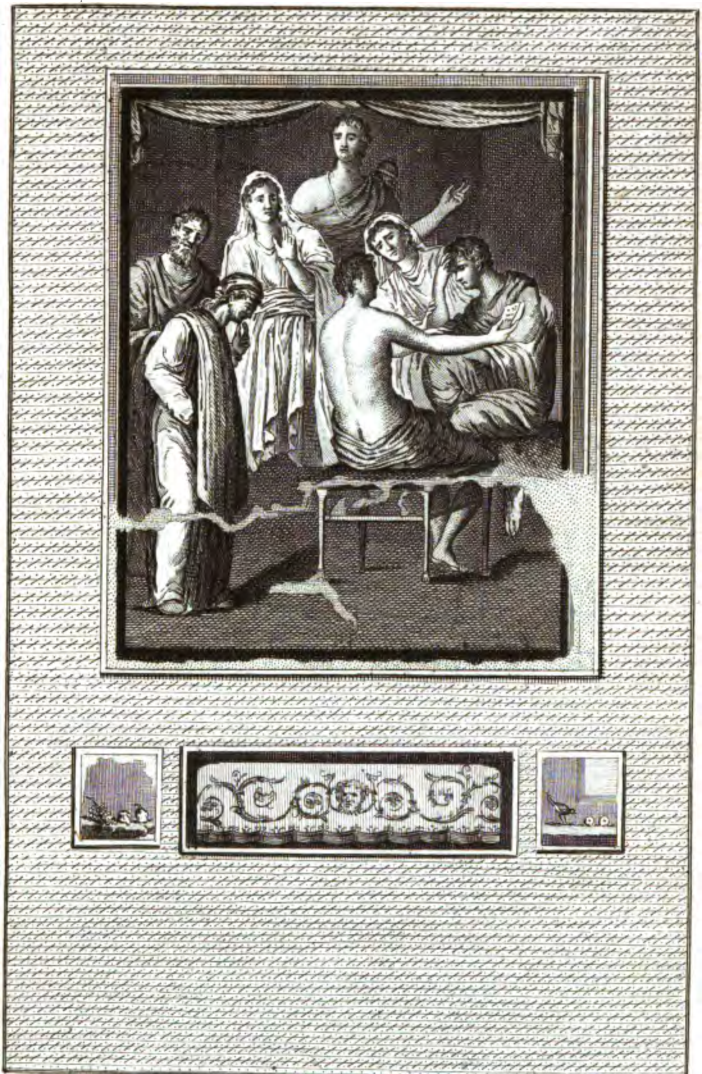
38

39

40



Tom. I.



Tom. I.

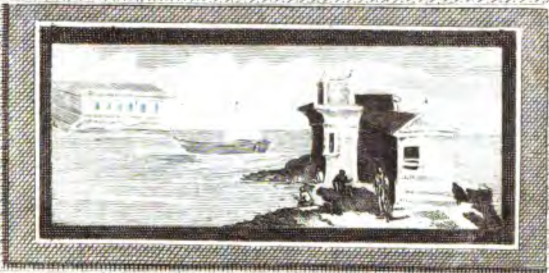
45



46

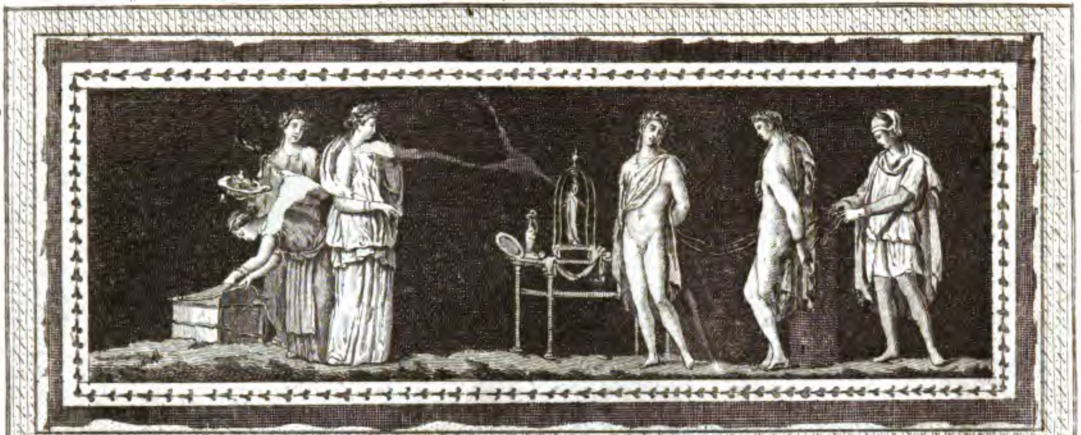


47



Tom. I.

48



49



Tom. I.

50

51

52

53

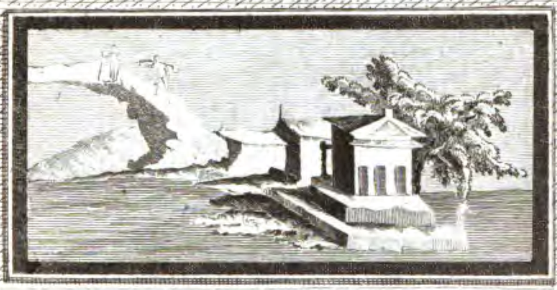


Tom.I.

54



55



56

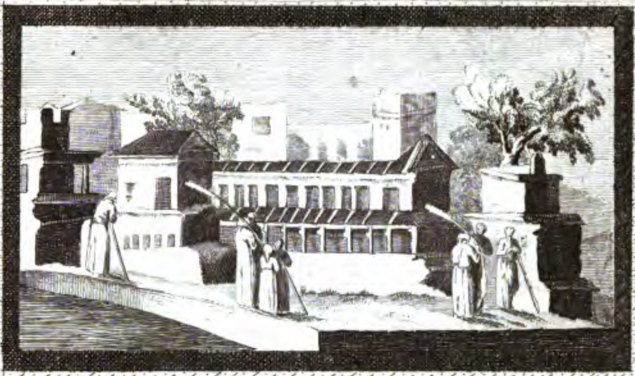


57



Tom. I.

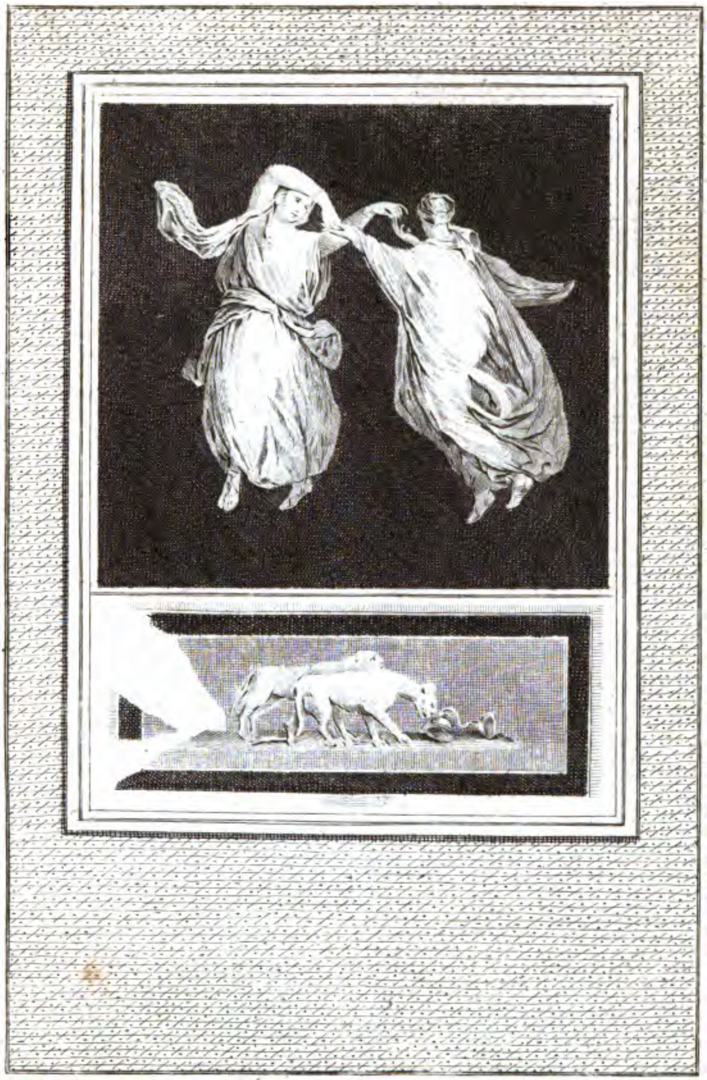
62



63



64



Tom . I .

65



66



Tom. I.

67



68



Tom. I.

69



70



Tom . I.

71



72

Tom. I.

73

74

75

76



Tom. I.

77

78



Tom. I.

79

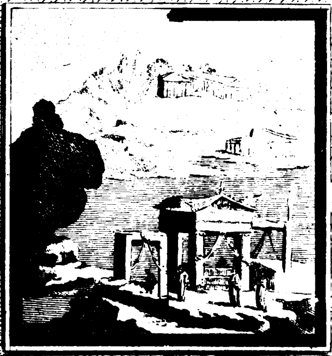


80



Tom. I.

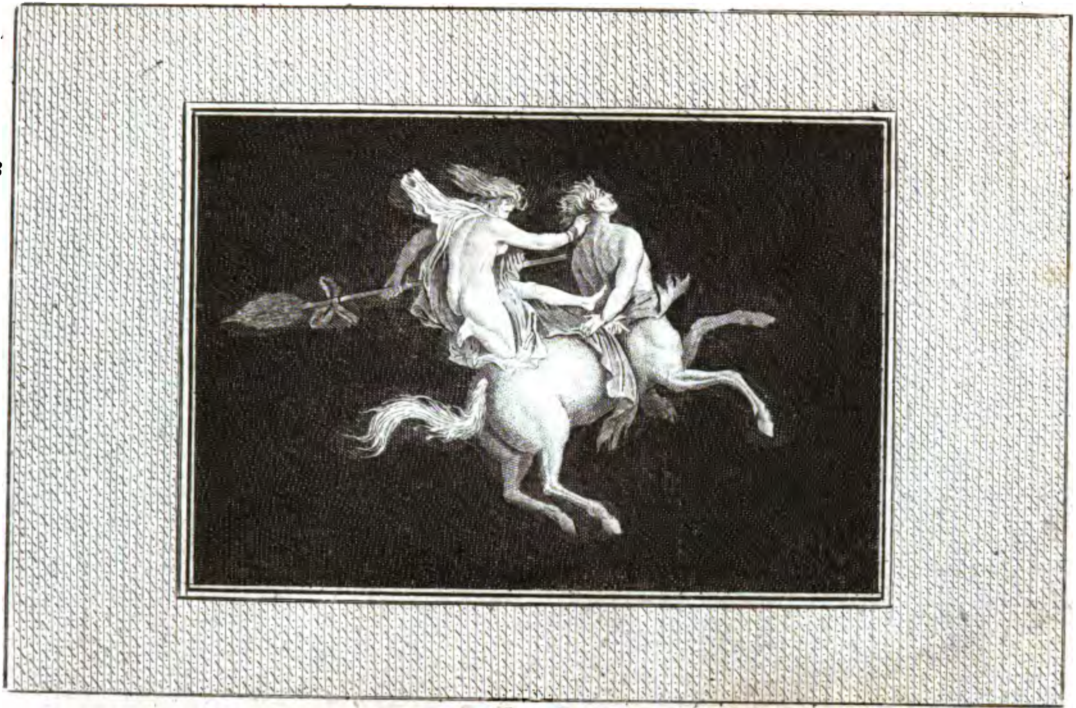
81



82



Tom. I.





Tom. I.

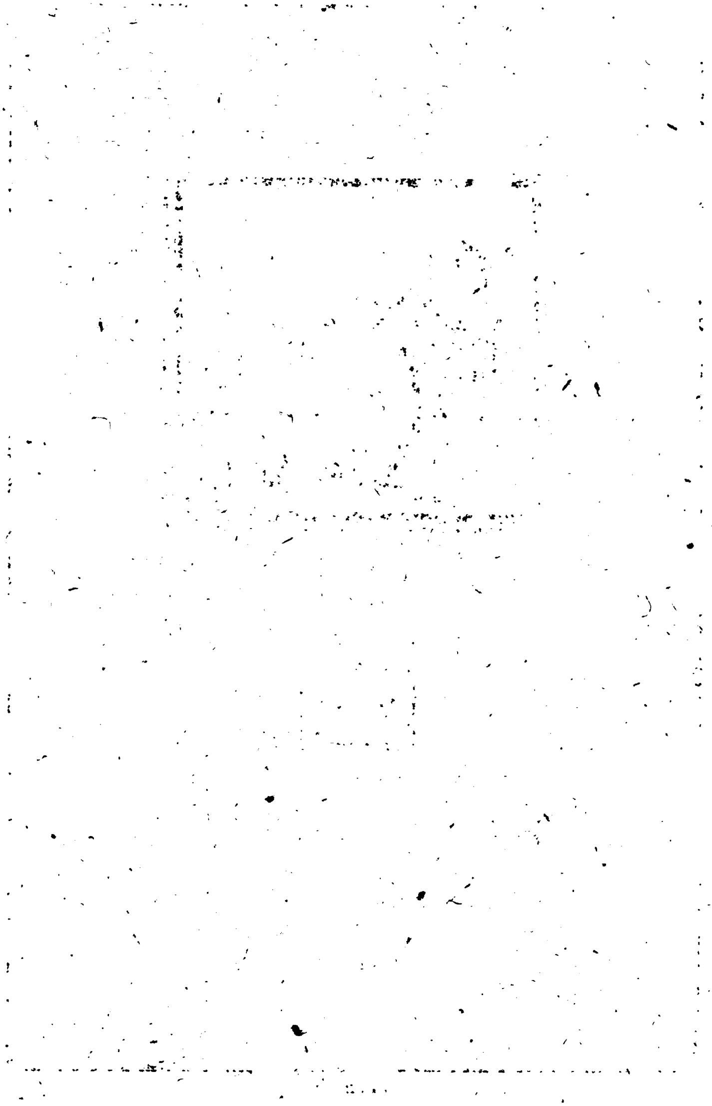


Tom . I.

86



Tom . I.



87



88



Tom. I.

89



90



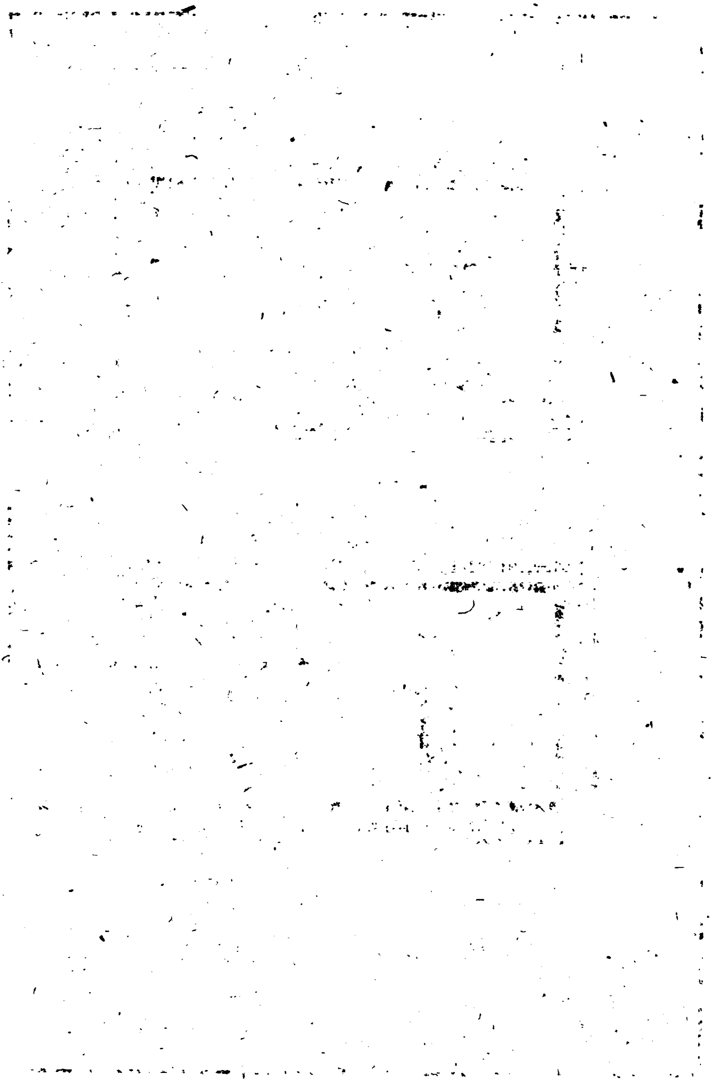
Tom. I.

91



92





93



94



Tom. I.

95



96



Tom. I.

97



98



Tom. I.

99



100



Tom. I.

101



102



Tom. I.

103



104



105



106



107



108



Tom. I.

109



110

111



Tom. I.

112



113



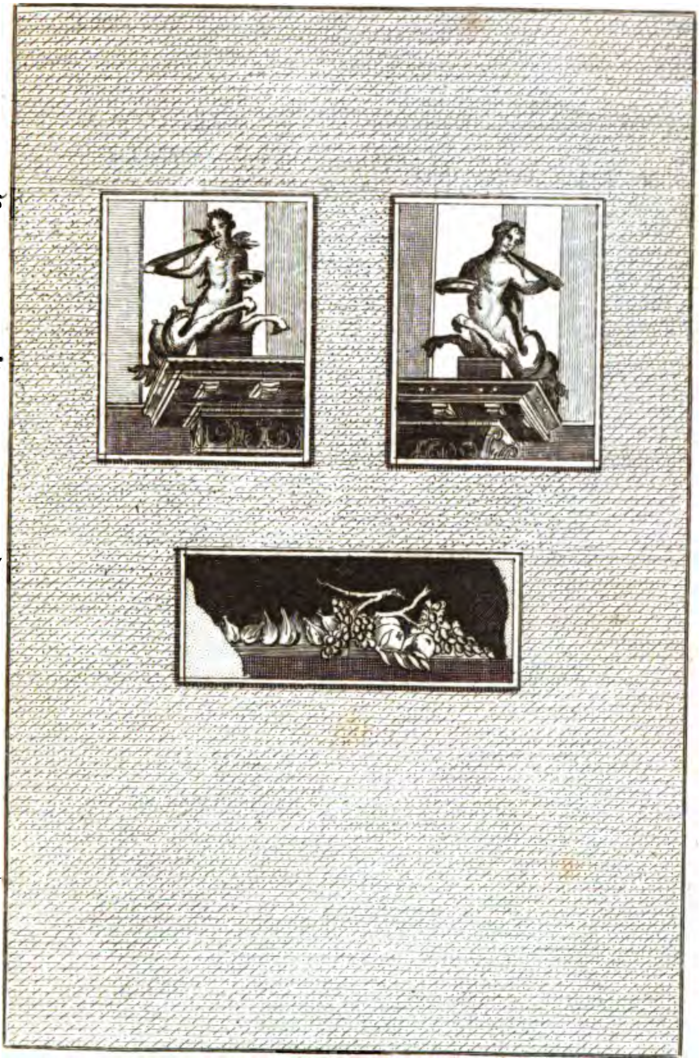
114



115

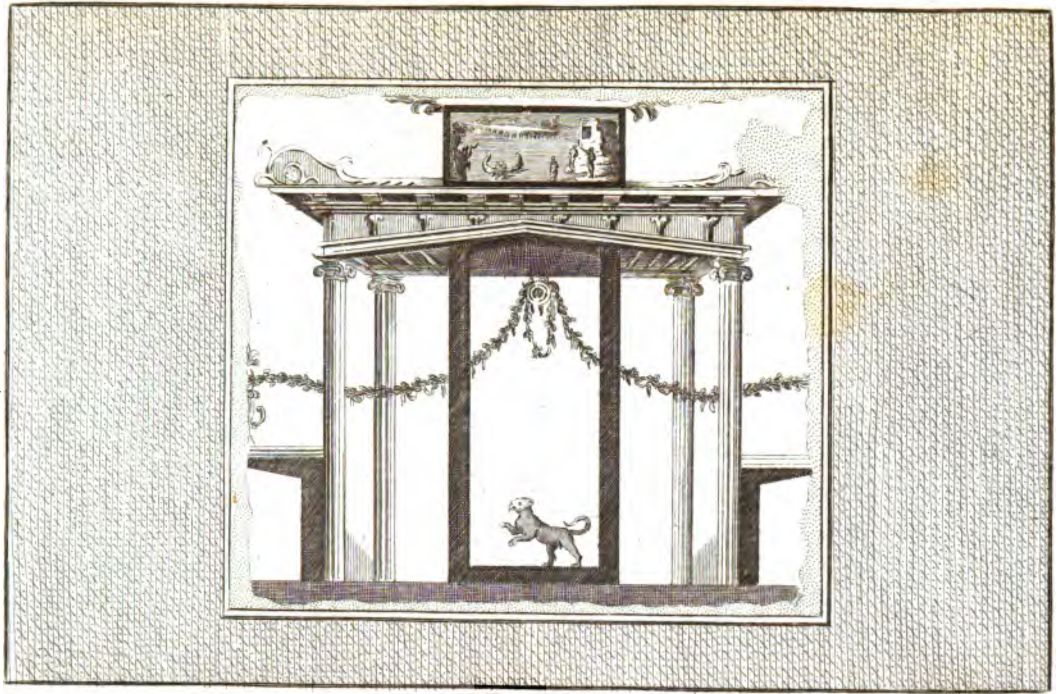
116

117



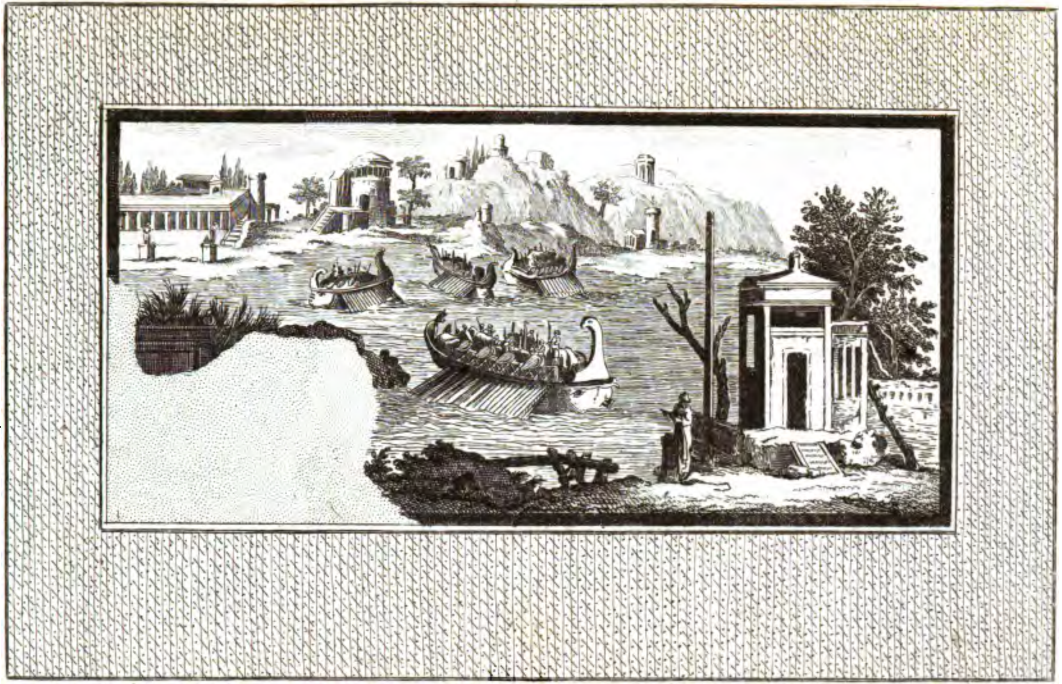
Tom. I.

118

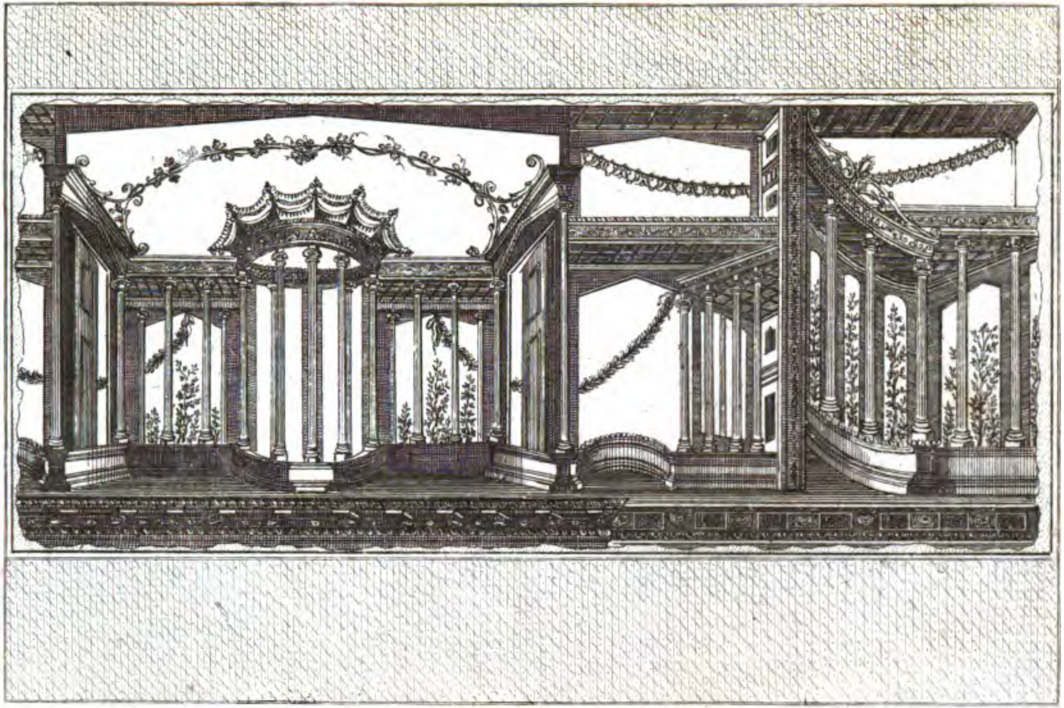


Tom. I.

119

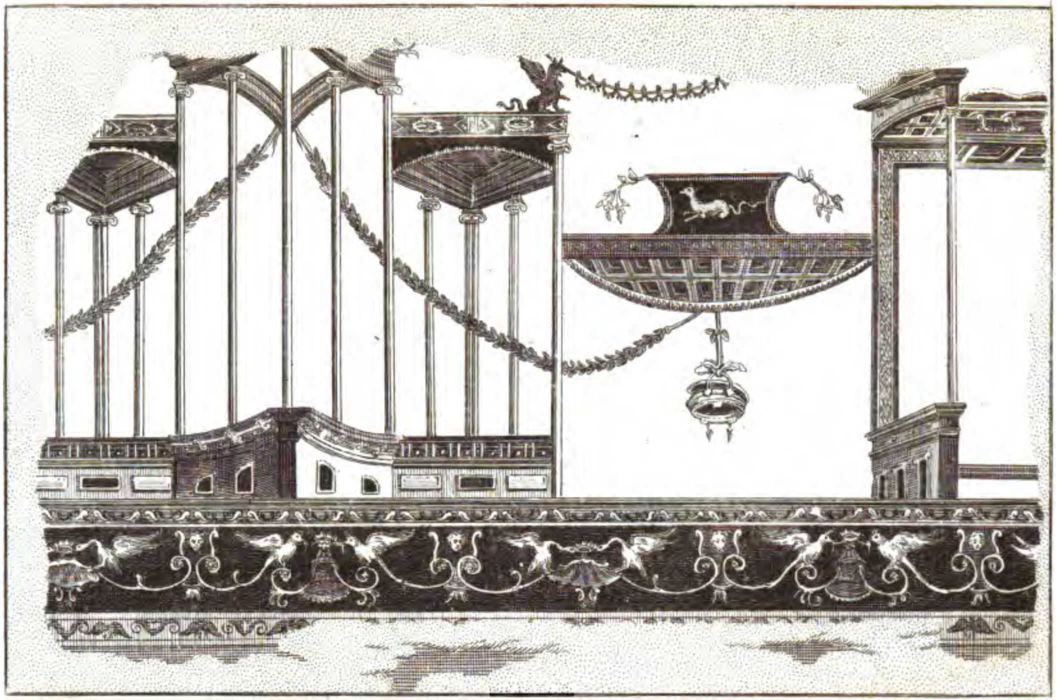


Tom. I.



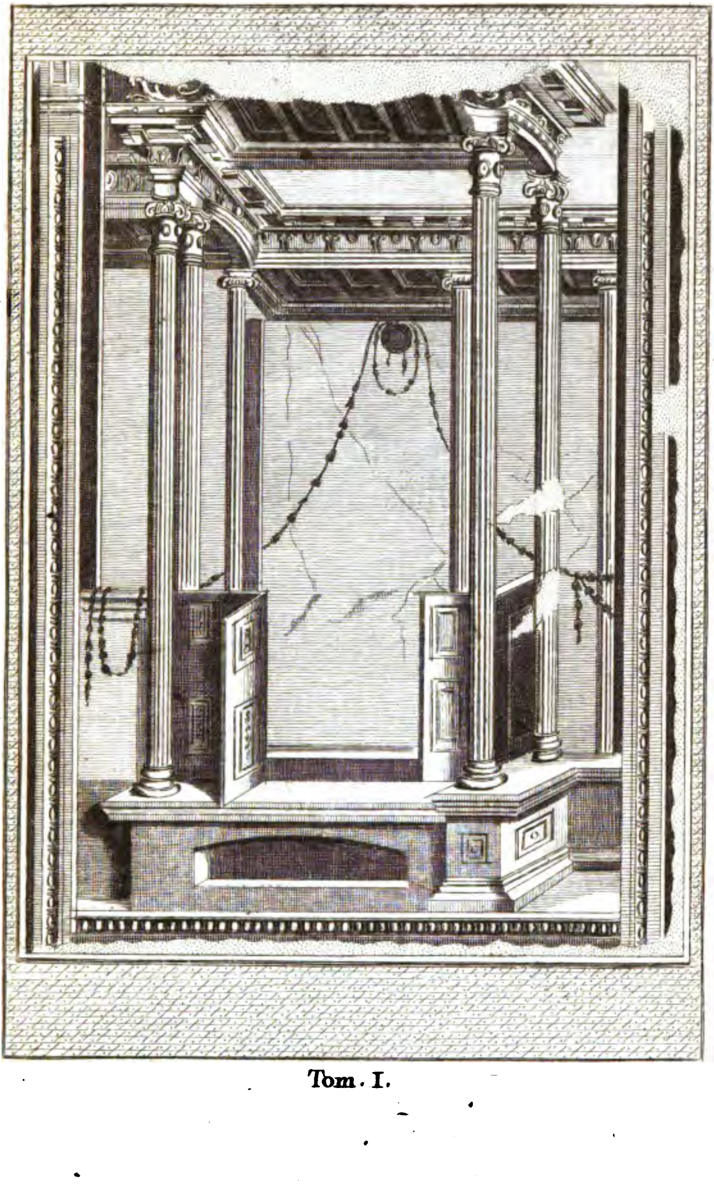
Tom. I.

121



Tom.I.

122

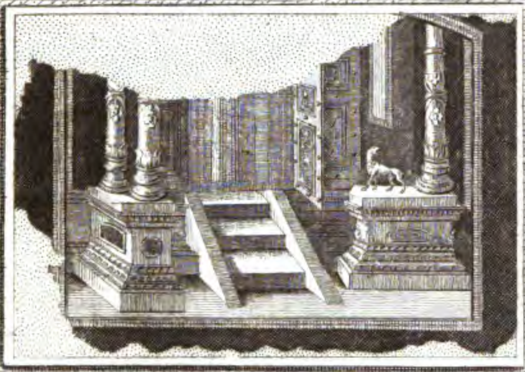


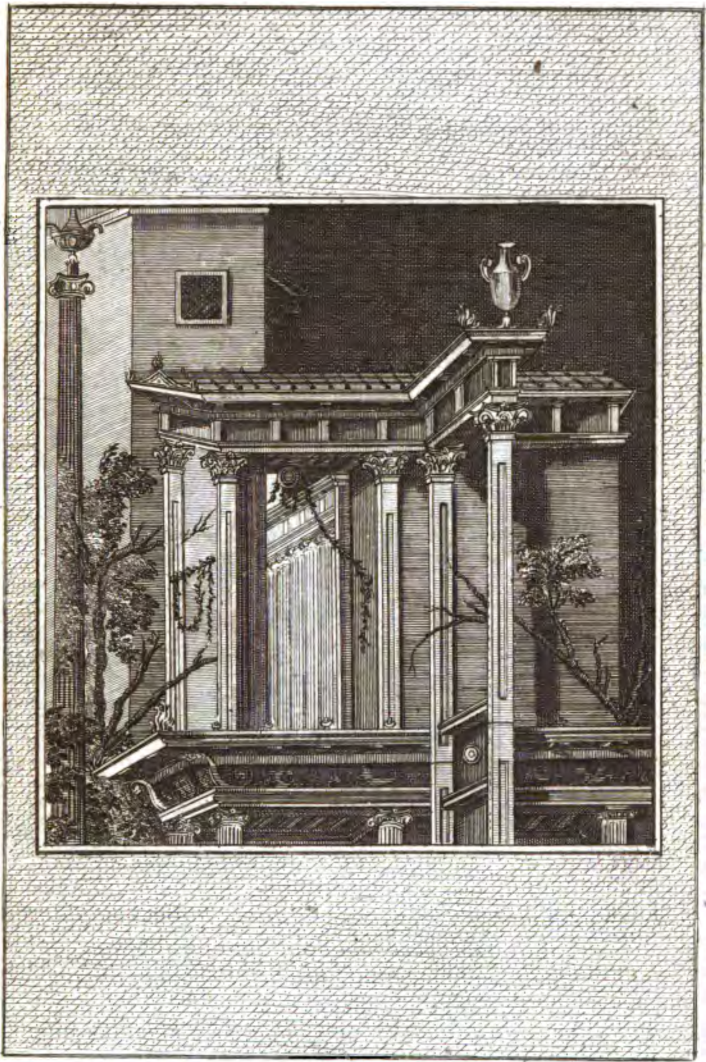
Tom. I.

123



124





Tom. I.

126



127



Tom. I.

128

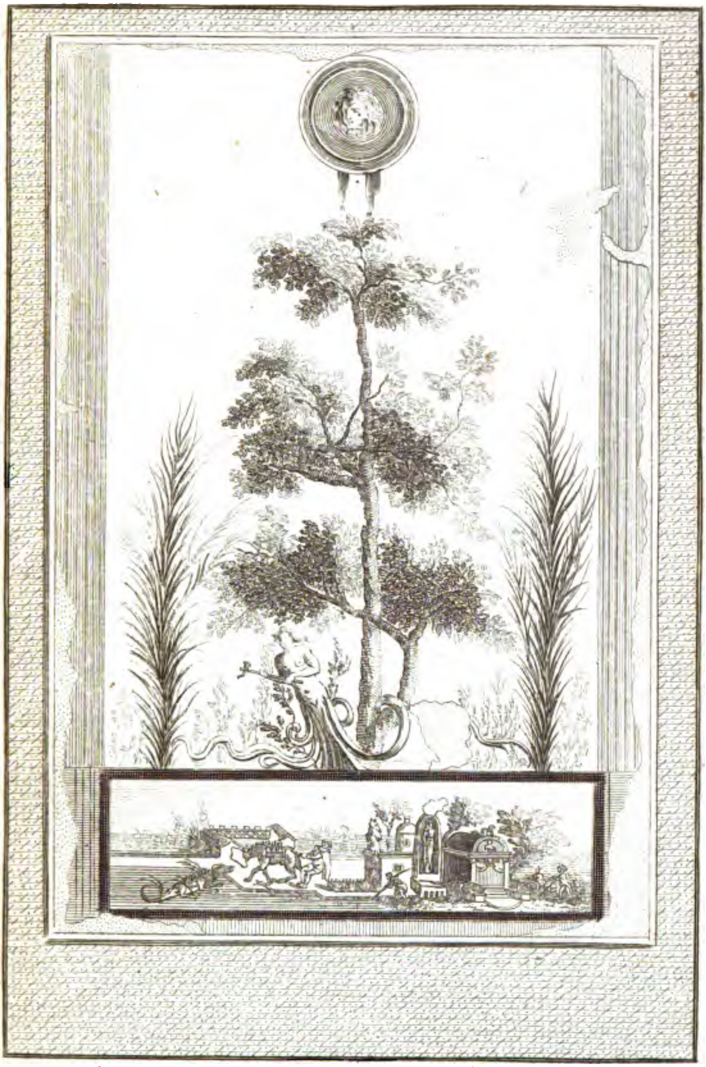


129



Tom. I.

130

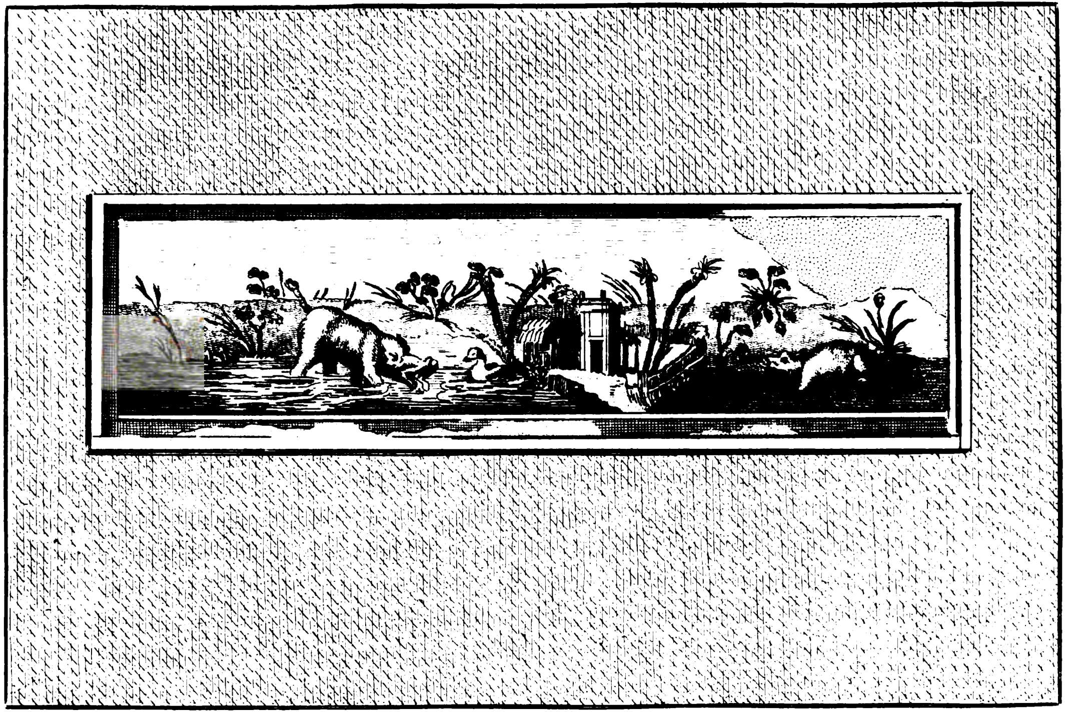


Tom . I.



Tom. I.

132



Tom. I.

133



134



Tom. I.